LA REVUE DE PARIS

JANVIER

ANDRÉ MAUROIS	Lausanne 1932
CLAUDE ROY	Chamfort
MARCEL PELLENC	La Réforme fiscale
GEORGES NAVEL	Rencontres
CL. ROGER-MARX	Mary Cassatt
OLIVIER RENAUDIN	Un Début prometteur
MARCEL SCHNEIDER	Ernest Jünger
HENRI PERRUCHOT	Manet et l' « Olympia »
AGNÈS CHABRIER	Images de Colombie
F. DÜRRENMATT	La Promesse (fin)
SÉBASTIEN LOSTE	L'Enseignement au Maroc
ALBERT BESSON	La Pollution de l'Air
DENISE BOURDET	Images de Paris
THIERRY MAULNIER	L'Angoisse et la Vie
PIERRE AUDIAT	Constitutions mises à mal

Le Mois à Paris, par CLAUDE ROGER-MARX, L. KOELTZ, JEAN FAYARD, ALBERT DELAUNAY, GEORGES PILLEMENT, JEANNINE AUBOYER, JEAN CHAZAL, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 3 NF — 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Lausanne 1932	5
CLAUDE ROY	Chamfort	15
MARCEL PELLENC	La Réforme fiscale	25
GEORGES NAVEL	Rencontres	36
CL. ROGER-MARX	Mary Cassatt	45
OLIVIER RENAUDIN	Un Début prometteur	50
MARCEL SCHNEIDER	Ernest Jünger	64
H. PERRUCHOT	Manet et l' « Olympia »	70
AGNÈS CHABRIER	Images de Colombie	83
F. DÜRRENMATT	La Promesse (fin)	99
S. LOSTE	L'Enseignement au Maroc	125
Dr A. BESSON	La Pollution de l'air	130
DENISE BOURDET	Images de Paris	137
TH. MAULNIER	L'Angoisse et la vie	146
PIERRE AUDIAT	Constitutions mises à mal	150
Le Mois à Paris.. 164	Chronique des livres	178

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF.	30,00	**Étranger** : Un an (12 numéros)	NF.	35,00
— : Six mois (6 numéros)		15,00	— : Six mois (6 numéros)		17,50

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.430
Par chèque bancaire	Fr.S.	31	**Angleterre**		£ 2/10/10
Espagne	Pesetas	298	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1960.

LA REVUE DE PARIS publiera en 1960 :

Romans et Nouvelles :

LE DRAPEAU, par **Jacques PERRET.**
L'OCCASION, par **Jean HOUGRON.**
LA CITERNE, par **Pierre GASCAR.**
ORAISON FUNÈBRE, par **Jean CASSOU.**

LA REVUE DE PARIS publiera en 1960 *(suite)* :

Romans et nouvelles (suite) :

LES MAUVAISES ACTIONS,
par **Jean GIONO.**

LA NUIT DE TEHUANTEPEC,
par **A. PIEYRE DE MANDIARGUES.**

UNE BONNE FAMILLE,
par **André DHOTEL.**

LA CONFESSION,
par **Mario SOLDATI.**

LE RÉGICIDE,
par **A. ROBBE-GRILLET.**

LA VIE RÊVÉE,
par **F.-R. BASTIDE.**

LE MAS DES LOUPS,
par **Henry de MONFREID.**

UN HOMME DE PAROLE,
par **Damon RUNYON.**

et des textes de **Joseph KESSEL, Georges SIMENON, Robert MERLE, Philippe JULLIAN, Félicien MARCEAU, Paul VIALAR, Françoise MALLET-JORIS, Emmanuel ROBLÈS, Claude AVELINE, Michel BUTOR, Jean CAYROL, Jean L'HOTE, François NOURISSIER, Béatrix BECK, Jacques CHENEVIÈRE, Claude OLLIER, Paul ZUMTHOR, Lia LACOMBE, Angelina BARDIN, Françoise MANTRAND, Olivier RENAUDIN.**

Études littéraires et Essais :

NOTES AUTOUR
DE MON DERNIER FILM,
par **Jean COCTEAU,**
de l'Académie Française.

RAYMOND QUÉNEAU,
par **Alain BOSQUET.**

EN LISANT PÉTRONE,
par **Jean DUTOURD.**

L'AUGUSTA DE VIGNY,
par **Simone ANDRÉ-MAUROIS.**

IVY COMPTON-BURNETT,
par **Raymond LAS VERGNAS.**

BALZAC AU TRAVAIL,
par **A. ADAM.**

LA RELIGION
DE CHATEAUBRIAND,
par **Maurice LEVAILLANT.**

PROPOS SUR LE GOUVERNEMENT,
par **Pierre GAXOTTE,**
de l'Académie Française.

HORTENSE ALLART,
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

LA TÊTE DANS L'EAU,
par **Philippe DIOLE.**

JEAN COCTEAU,
par **Henri CLOUARD.**

PAGES DE JOURNAL,
par **Jean GUITTON.**

LA FORTUNE DE KAFKA,
par **R.-M. ALBÉRÈS.**

et des études de **Jules ROMAINS, Henri MONDOR,** *de l'Académie Française,* **Edmée de la ROCHEFOUCAULD, Paul MORAND, Marc CHADOURNE, Pierre FRÉDÉRIX, Jean-Louis BORY, Claude MAURIAC, B. de FALLOIS Henri GUILLEMIN, Léon BOPP, Pierre EMMANUEL, Robert CAMPBELL.**

Études historiques :

LES ANNÉES D'ILLUSION,
par **Jacques CHASTENET,**
de l'Académie Française.

LA JEUNESSE DE MOMMSEN,
par **Jérôme CARCOPINO,**
de l'Académie Française.

VIENNE EN 1830,
par **Marcel BRION.**

INÈS DE CASTRO,
par **RÉMY.**

FÉNELON
ET LA RÉVOLUTION,
par **Philippe ERLANGER.**

LES DÉBUTS
DU CATHOLICISME AMÉRICAIN,
par **DANIEL-ROPS,**
de l'Académie Française.

LOUIS NAPOLÉON
ET LA LÉGENDE
NAPOLÉONIENNE,
par **Adrien DANSETTE.**

AMOURS 1900,
par **Armand LANOUX.**

CALONNE,
par **Robert LACOUR-GAYET.**

et des études de **Maurice GARÇON, W. d'ORMESSON,** *de l'Académie Française,* **Emile MIREAUX, Louis KOELTZ, Jacques MORDAL, Dorette BERTHOUD, Robert FLACELIÈRE, Claude DULONG, Alain DECAUX, A. GOUTARD, Paul RIVAL, G. WELTER.**

Études Politiques, Sociales et Économiques :

HORIZONS ALLEMANDS,
par **Robert d'HARCOURT,**
de l'Académie Française.

DE POINCARÉ A PINAY,
par **F. F. LEGUEU.**

LA RÉFORME JUDICIAIRE,
par **Jacques CHARPENTIER.**

L'AVENIR DU BRÉSIL,
par **Roger BASTIDE.**

LE PROBLÈME SCOLAIRE,
par **Wladimir d'ORMESSON,**
de l'Académie Française.

LES RESPONSABILITÉS
DU CHEF D'ENTREPRISE,
par **Ed. GISCARD d'ESTAING.**

UN TOURNANT
DE LA POLITIQUE MONDIALE,
par **André FONTAINE.**

ÉVOLUTION DES PARTIS POLITIQUES, par **Marcel GABILLY.**

et des études de **Paul REYNAUD, Marcel PELLENC, R.-J. TRUPTIL, Jean LEGARET, MICHEL-DROIT, André PIERRE, Gaston BOUTHOUL, Edouard SABLIER, Raymond LACOSTE.**

L'Europe et le Monde :

NAZARÉ,
par **Michel DÉON.**

L'AUTOMATION EN RUSSIE,
par **H. JANNÈS.**

RETOUR AU CAP,
par **Franck SCHOELL.**

IMAGES DE HOLLANDE,
par **Paul ZUMTHOR.**

OXFORD ET CAMBRIDGE,
par **Tony MAYER.**

LA CULTURE FRANÇAISE,
ET L'AFRIQUE NOIRE,
par **Robert DELAVIGNETTE.**

RAPA,
par **Bernard VILLARET.**

et des études de **Jean CANU, Raymond FURON.**

Articles scientifiques :

LES ÉTAPES DE LA MÉDECINE,
par **PASTEUR VALLERY-RADOT,**
de l'Académie Française.

L'INTELLIGENCE ANIMALE,
par **Rémy CHAUVIN.**

VERS L'EXPLORATION
DE LA LUNE,
par **Pierre ROUSSEAU.**

VOLS DE NUIT
CHEZ LES OISEAUX,
par **Jean DORST.**

et des études de **Jean ROSTAND, Jean DELAY,** *de l'Académie Française,* du professeur **DEBRÉ, Henri MOUREU, Albert DELAUNAY, Albert DUCROCQ.**

Arts et Archéologie :

LA LUMIÈRE ET L'ART
DE REMBRANDT,
par **Claude ROGER-MARX.**

VITRAUX ET TAPISSERIES,
par **Bernard DORIVAL.**

AUTOUR DE PÆSTUM,
par **Pierre GRIMAL.**

LA COULEUR ET LA FORME
par **René HUYGHE.**

LES DÉBUTS DE GAUGUIN,
par **Henri PERRUCHOT.**

DE VIX A GLANUM,
par **Henri ROLLAND.**

et des études de **Jean-Louis VAUDOYER,** *de l'Académie Française,* **Pierre BERTIN, Jean VERCOUTTER et Jean CHARBONNEAUX.**

LES CHRONIQUES

ESSAIS ET ROMANS,
par **Marcel THIÉBAUT.**

LES LIVRES D'HISTOIRE,
par **Pierre AUDIAT.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET.**

LE THEATRE, par **Thierry MAULNIER.**

LE MOIS A PARIS, par **Claude ROGER-MARX** (les Arts), **Jean MISTLER** (la Musique), **Jean FAYARD** (le Cinéma), **Serge VEBER** (Music-Hall), **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui), **Pierre de BOISDEFFRE, Pierre-Henri SIMON, Michel DEON, Marcel SCHNEIDER, Béatrix BECK** (les Lettres), **Alain BOSQUET** (la Poésie), **Marcel GABILLY** (la politique), etc.

Plan de Constantine

EMPRUNT DE 12 MILLIARDS

de la Caisse d'Équipement pour le

DÉVELOPPEMENT DE L'ALGÉRIE

ÉMISSION de Bons d'équipement à primes progressives portant intérêt **5** % l'an.

Amortissement en 20 ans à compter du 15 Décembre 1959 uniquement par tirages au sort annuels.

JOUISSANCE DU 15 DÉCEMBRE 1959

PRIX DE REMBOURSEMENT :

20.800 Frs du 15 Décembre 1959 au 15 Décembre 1964
21.800 Frs du 16 Décembre 1964 au 15 Décembre 1969
22.800 Frs du 16 Décembre 1969 au 15 Décembre 1974
24.000 Frs du 16 Décembre 1974 au 15 Décembre 1979

PRIX D'ÉMISSION : 20.000 Frs par BON

BONS GARANTIS PAR L'ÉTAT

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES
EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

NOTES SUR UNE CONFÉRENCE

LAUSANNE 1932

par André Maurois

25 juin 1932. — Giraudoux, en ce moment attaché de presse au cabinet d'Herriot, me demande de venir le voir aux Affaires étrangères. J'y vais ; il m'offre de partir avec lui pour la Conférence de Lausanne.

— Notez qu'on ne vous demande pas d'écrire des articles, ni de soutenir une politique... On ne vous demande rien... Mais Herriot juge utile que des écrivains puissent voir de près ces grands événements internationaux.

J'hésite un peu, parce que ce voyage va interrompre mon travail, puis j'accepte, pour le plaisir de voyager avec Giraudoux.

⁂

Arrivée à Lausanne. La délégation française est logée dans un hôtel triste, éloigné du lac. C'est, nous dit-on, qu'au moment où on l'avait

En 1932, la question des réparations n'était pas encore réglée. On avait fait de nombreux plans, mais l'Allemagne avait cessé de payer. La conférence de Lausanne eut pour objet de chercher un règlement acceptable. Edouard Herriot, président du Conseil pour la deuxième fois, y représentait la France ; Ramsay Mac Donald, premier ministre d'un cabinet de coalition, la Grande-Bretagne ; le chancelier Von Papen, l'Allemagne. Walter Runciman assistait le Premier britannique comme président du *Board of Trade*.

choisi, on croyait que la conférence aurait lieu en janvier, mois pendant lequel les bords du lac sont froids. Après des renvois successifs, le choix est devenu malheureux. Les Anglais, eux, sont dans le meilleur des « palaces ». Un journaliste allemand, rencontré sur le port, dit à Giraudoux, d'un air de reproche : « Vous, Français, choisissez toujours le plus mauvais hôtel. »

Une conférence ? Autant que je puis voir, ce sont des experts qui arpentent des couloirs. En aucun lieu du monde on ne pourrait trouver plus d'informations au mètre carré sur plus de sujets divers. Devant la chambre 53, M. Parmentier et M. Rist analysent la situation monétaire du monde ; M. Monick celle du dollar. Chambre 51, M. Hesnard explique l'Allemagne. Chambre 57, M. Lesage, qui ressemble au roi Edouard VII, représente l'Agriculture française. Il est flanqué d'un M. Gautier qui, fluvial et prophétique, rappelle à la fois Rabindranath Tagore et Tolstoï. Voici le groupe du Quai : Laboulaye, Knight, Alphand et Marcel Ray, chef adjoint du cabinet d'Herriot. Puis les délégués : Paganon, sous-secrétaire d'Etat, petit collier de barbe ; Germain Martin, grand bourgeois de finances ; Georges Bonnet, maigre, actif, accompagné de sa femme, jolie. Enfin le patron lui-même, Herriot, qui, instruit par l'expérience, montre une sage prudence, pèse ses mots, se promène toujours avec un cahier et après chaque conversation prend des notes.

Je ne comprends pas comment il résiste à la vie qu'on lui fait mener ici... Jeudi débat tout le jour à Lausanne ; le soir départ pour Paris où il doit pacifier les jeunes Turcs de son parti ; vendredi soir, retour de nuit à Lausanne ; samedi dix heures de travail ; puis voyage de nuit pour aller écouter le dimanche Briand à Cocherel. Retour de nuit et séance le lundi matin... Aussi a-t-il mauvaise mine, les yeux largement cernés, la respiration courte, mais il tient le coup, avec une verve puissante.

⁂

Un trait curieux de ces conférences, c'est que l'atmosphère y change à chaque instant. Toute phrase prononcée par un membre important d'une délégation, est aussitôt rapportée, reprise, déformée, commentée, et devient un argument en faveur d'une thèse optimiste ou pessimiste. Le matin de mon arrivée le vent était au désespoir. Von Papen, chancelier allemand, avait décidé, après un voyage à Berlin, de revenir sur ses concessions. Les journalistes hostiles au succès de la conférence, tel Saint-Brice du *Journal,* avaient l'air gourmand de chacals qui viennent de déterrer un cadavre.

Ce soir, Herriot rentre à l'hôtel, assez content, et dit : « La marmite est sur le feu. — Quelle marmite ? lui demande Pertinax. — Toutes les marmites, mon ami... »

Les journalistes se réunissent dans un petit salon pour entendre le compte rendu de la journée. Décor sordide. Aux murs papier bleu à

fleurs ; dans un vase un bouquet de dahlias hideusement fané ; un canapé de velours vert sur lequel Herriot, un cigare à la main, se laisse tomber. Puis il parle, les yeux tournés en dedans, évidemment soucieux de ne pas donner prise :

— Ce que je dois d'abord vous dire, c'est que le ton, cet après-midi, a été très détendu... Je ne vous dis pas pourquoi. Je n'en sais rien... Ce que je vous dis, c'est que, pour des raisons que j'ignore, le ton des Allemands a été détendu... Vous m'excuserez de ne pas vous révéler ce qui s'est passé, mais MacDonald a marqué sa volonté d'agir vite, très vite... Je ne peux rien vous annoncer de précis parce que, dans une négociation, un mot maladroit peut effaroucher l'oiseau prêt à se poser et faire tout manquer... Vous pourriez, je crois, employer dans vos articles une formule comme celle-ci : « Il se dégage cette idée que le règlement européen sera lié au règlement universel. » Oui... je crois que vous pouvez employer cette formule.

Devant moi, Geneviève Tabouis, diligente et frêle, note hâtivement la formule sur un bout de papier.

— Vous voyez, dit Herriot, que l'idée essentielle de la thèse française est adoptée par la Conférence (sa main fait décrire un cercle au cigare, puis semble aplanir les difficultés)... En somme, conclut-il, la maladie a évolué dans un sens favorable... Cela va beaucoup mieux qu'hier... Dans la mesure où le doute est de l'optimisme, il y a lieu d'être optimiste.

Le visage de Saint-Brice se couvre à vue d'œil comme un ciel d'orage.

— Maintenant je dois vous dire, continue Herriot, que Mr MacDonald nous a demandé, pour faire avancer les choses plus vite, de constituer un comité de six membres, qui sera chargé de rédiger des propositions définitives.

Tous les journalistes en chœur :

— Qui sera le représentant de la France ?

Herriot, tournant son cigare :

— Eh bien, voilà... Justement je ne veux pas vous le dire parce que, vous comprenez, cela peut créer des susceptibilités...

Sur quoi Basset, du *Petit Parisien :*

— Mais, Monsieur le Président, de quelle mission exactement est chargé ce comité ?

Herriot, les yeux au ciel :

— Vous me demandez ça, à moi ? Vous êtes bien bon, mon cher... Ce comité a été convoqué ce soir par Mr MacDonald. Mr MacDonald lui dira ce qu'il attend de lui... C'est Mr MacDonald qui est le président de la Conférence !

Les journalistes, en chœur :

— Mais enfin, tout de même, Monsieur le Président...

Herriot, tapant sur ses genoux avec force :

— Quoi, « tout de même » ?... Il me semble que je m'explique assez

clairement... Cela s'élargit... On a discuté à trois : Allemagne-France-Angleterre... Maintenant, on va discuter à six.

Saint-Brice, amer :

— Et dans huit jours, on sera douze...

Herriot, fâché :

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?... C'est très bien, tout ça, c'est très naturel... Il vient un moment où il faut réunir les six puissances invitantes, pour éviter les allées et venues... A la vérité, pour m'expliquer, il faudrait que je vous parle de l'intérieur des négociations, et cela, je ne le peux pas. Mais ce n'est pas une nouvelle série de palabres qui commence... Les fers sont au feu.

— Quels fers ? demande Pertinax.

— Quels fers ? dit Herriot en levant les bras au ciel... Tout ce que je peux vous dire, c'est que la situation évolue de manière intéressante, qu'une erreur de négociations en ce moment-ci serait très fâcheuse et que je suis décidé à me taire... Pourquoi ?... Eh bien, je ne vous le dirai pas.

— Mais, Monsieur le Président, dit Basset, il y a eu ce matin un communiqué de la délégation allemande qui remet en question tout le traité de Versailles...

— C'est entendu, mon ami, dit Herriot... Moi aussi, j'ai eu ça pour mon petit déjeuner... Mais je vous répète que, cet après-midi, ça s'est détendu... Voilà... Maintenant je vous demande pardon, je dois dîner avec tous les gens du Désarmement, qui sont venus de Genève.

On se sépare. A peine le président est-il sorti que Louise Weiss, Geneviève Tabouis, dix autres, disent : « Vous savez, le représentant de la France, c'est Bonnet... Herriot ne voulait pas nous le dire parce qu'il a eu là-dessus un terrible accrochage avec Paganon... Quand on a constitué ce comité, on a cru que c'était un comité comme les autres, et Paganon, lui-même, a proposé Bonnet... Puis on s'est aperçu que c'était par ce comité que Ramsay MacDonald voulait faire toute la négociation... Alors Germain-Martin et Paganon ont été furieux d'y avoir mis Bonnet.... »

⁂

Je constate que, dans une Conférence, aucun secret n'est gardé longtemps. Quand une délégation refuse de parler, on en trouve toujours une autre qui lâche le morceau. Les Français se renseignent chez les Allemands ; les Allemands font écrire leurs articles par leurs confrères français et, en désespoir de cause, on va voir les Japonais qui se moquent de ces affaires européennes et qui racontent tout ce qu'on veut.

Ce soir, Herriot m'a invité à dîner. Il y a là, comme il dit, « les gens du Désarmement » : Jouvenel, Sarraut, Boncour, Georges Leygues, Pierre Cot et leurs chefs de cabinet. Herriot met au courant ces hommes de Genève :

— Ce qui est important, dit-il, c'est que les Anglais, dans ces négocia-

tions, sont avec nous, et pas seulement pour la question des Réparations... MacDonald a préparé un petit papier qu'on fera signer par les Allemands et qui sera un engagement pris par toutes les puissances de ne pas recourir à la force et de se consulter avant toute modification politique.

Il lit ce papier. Protestations de Jouvenel, de Sarraut :

— Mais, Monsieur le Président, ce n'est pas un progrès, cela, c'est un recul !

— Comment ?... Se consulter ! proteste Pierre Cot. Quand nous avons déjà le pacte Kellog, le pacte de la Société des Nations ? Il faut absolument, dans ce document, rappeler toutes les promesses antérieures...

Pierre Cot, qui a une mémoire étonnante, les énumère, avec les dates, depuis 1920. Mais Herriot s'est juré de rester calme.

— Eh bien mon ami, dit-il, c'est très bien... Vous allez ajouter tout ça. MacDonald ne demande pas mieux.

La conversation entre Pierre Cot et Louis Aubert, le jurisconsulte, devient une conversation de notaires de province qui rédigent un contrat de mariage.

Pendant ce temps, dans mon coin de table, je parle avec Jouvenel du *Sahara,* le livre de Gautier. Puis Herriot raconte des anecdotes sur Rossini... La série classique. (« J'aimerais mieux que vous fussiez mort et que Mendelssohn eût écrit la messe », etc.)

— Si les peuples savaient, me dit Louis Aubert, qu'un dîner de toutes les puissances de l'Etat, au moment où se joue le sort de l'Europe, se passe en partie à écouter des anecdotes sur Rossini, ils seraient bien étonnés.

Cependant je ne désapprouve pas ; il faut un peu de détente, et puis c'est pour Herriot une façon de faire du charme et de conquérir les jeunes rebelles. Pierre Cot, adversaire, me dira en sortant : « Tout de même, c'est un homme cultivé et agréable. » Puis Herriot parle d'un jeune soldat, tué à Verdun, qui avait laissé dans sa poche une note : « Je demande à être enterré aux pieds de M. de Lamartine. »

— Et au pied de la tombe de Lamartine, dit Herriot, il y a en effet la tombe du jeune homme.

A mon retour de ce dîner, les journalistes essaient de me faire parler. Naturellement je ne dis rien. Je retrouve à notre hôtel Giraudoux, qui a été se promener toute la journée (car, pendant ce séjour, il est très *Disparitions de Jérôme Bardini*). Il me dit : « Je ne vous demande rien. Je sais que ça va bien. J'ai rencontré Saint-Brice qui avait l'air triste. »

⁂

Marcel Ray me parle du président et de ses journées épuisantes. Le seul moment où Ray puisse lui faire signer les papiers des « affaires courantes », c'est le matin, dans son bain. Herriot est accompagné d'une femme de chambre d'âge canonique : Césarine. Quand Césarine, le matin,

vers six heures, vient annoncer que le président est dans son bain, Alphand et Ray se précipitent avec leurs papiers. Herriot les accueille en disant : « Ah ! Voici mes deux hallebardiers. » Signer l'ennuie ; pourtant il se résigne : « Je suis contre le coup d'éponge (sur les réparations), mais j'accepte le coup de rasoir. »

En allant me coucher, je rencontre Saint-Brice qui me dit : « Edouard me fait tordre... J'avais rencontré dans les couloirs Neurath. Il m'avait confié : « On est d'accord sur une toute petite chose », puis j'arrive à la réunion de cet après-midi et Edouard en fait une très grande chose. »

Ce qui me frappe, c'est qu'un homme d'Etat, s'il accepte tant de familiarité, a peu de temps pour réfléchir. Herriot ne reste seul qu'un quart d'heure par jour, après le déjeuner. Gouverner, dans ce régime, c'est vraiment un métier de pilote dans la tempête. On va de vague en vague, jusqu'au moment où le bateau sombre, à moins que, par hasard, le temps ne redevienne beau. Alors on est sauvé, par miracle.

⁂

Le lendemain matin, les couloirs. Toutes les compétences devant toutes les portes. Hesnard me cite avec effroi un mot dit en Allemagne, en 1848 :

Acht und zwanzig Professoren...
Vaterland ! du bist verloren.

— Ils peuvent *tout* prouver, me dit-il, que les Allemands ne peuvent pas payer, que les Allemands peuvent payer... B. prouve que, plus un pays paie de réparations, plus il s'enrichit... Le ministre allemand des Finances prouve qu'une dette intérieure est un grand bien... N. prouve que le libre échange universel enrichirait tout le monde.

Cette reconstruction, par des opérations de l'esprit, du monde économique me paraît artificielle. On abat une forêt et on veut la remplacer par des arbres en ciment ; c'est très laid et surtout cela ne donne pas de fruits.

Puis Hesnard me parle de l'Allemagne. Il dit que c'est un pays où l'on peut créer un mouvement nationaliste en cinq minutes et qu'en ce moment elle est au bord de la guerre civile... Il y aurait d'un côté les schupos et la Reichsbanner républicaine, de l'autre la Reichswehr et les nazis... Ceux-ci plus puissants et de qui l'on peut tout craindre.

— Ce qu'il faudrait à ce pays, dit Hesnard, c'est un empereur, mais un empereur calme, dans le genre de Louis-Philippe.

— Mais j'en ai un, dit Giraudoux, c'est Saxe-Meiningen... Je le connais très bien. C'est un vieux duc qui a un parapluie sous le bras, qui s'intéresse aux arts, aux sciences...

— Tout à fait ce qu'il nous faut, dit Hesnard... Où est-il ? Nous allons le faire empereur d'Allemagne.

⁂

Déjeuner avec Parmentier, Rueff, Louise Weiss. Après le déjeuner, Herriot vient s'asseoir avec nous. Il raconte des histoires.

— Ah ! vous, Maurois, me dit-il, vous allez me dire comment on traduit en anglais *forfait*... paiement à forfait... Ce matin, quand j'ai demandé aux experts, ils m'ont répondu *crime !* Ils avaient consulté le dictionnaire !

Je suggère *outright payment*, Parmentier *lump sum*, mais *lump sum* ne comporte pas d'annuités.

Puis Herriot parle avec beaucoup d'humour et de sérénité des gens qui le combattent à Paris, dans son propre parti :

— Ils m'ont voté l'ordre du jour pur et simple, dit-il... J'avais envie de leur télégraphier : « Vous remercie purement et simplement ».

Il paraît que le plus acharné a été Nogaro, vexé de ne pas faire partie de la délégation. Louise Weiss raconte qu'un jour, lui ayant demandé un article pour l'*Europe nouvelle*, elle lui avait soumis un « chapeau » : « Nous publions ci-dessous un article de M. Nogaro, l'économiste dont la réputation européenne n'est plus à faire. » Nogaro avait tiqué sur le mot *européenne*... Après un instant de réflexion : « Mettez *mondiale* », avait-il dit.

On interroge Herriot sur les Allemands de la Conférence.

— Eh bien, dit-il, c'est un ministère de monocles. Des gens du monde, avec tout ce que cela comporte de bon et de mauvais : de la politesse, de l'impuissance et une aimable incompétence... Von Papen, c'est un homme qui devrait être officier de hussards français... « *Ein Charmeur* », disent les Allemands. Il a de très jolis mouchoirs dans sa poche gauche, et toujours des chaussettes de la couleur de son pantalon. Il n'est pas dangereux... Ce qui est dangereux, ce sont les sous-Papen et les anti-Papen... Je les ai cloués, un jour où ils m'ont dit : « Nous pourrions payer, si vous nous donniez l'égalité militaire. » Je leur ai dit : « Je retiens ça... Si vous avez les moyens de refaire une armée, vous pouvez payer. Ce qui vous manque, c'est la volonté de payer, l'idée de payer... » Au fond, c'est toute une métaphysique à la Schopenhauer... Il faudrait écrire une parodie de Schopenhauer... Comment appellerait-on ça ?

Je suggère : « *Die Reparazionen als Wille und Vorstellung.* »

— Enfin, n'importe comment, j'en sortirai... Vous connaissez la bombe que je garde en réserve, Parmentier, mais *motus...*

— Oui, dit Parmentier, mais vous savez que je ne suis pas de votre avis, Monsieur le Président... Même si nous ne devons pas être d'accord avec les Anglais, il faut maintenir notre créance, parce que cela nous donnera un élément de discussion avec les Américains. Ce qu'il faut, c'est conserver ce que les Anglais appellent *our faculty of nuisance.*

— Ce qui veut dire, traduit Herriot, notre puissance d'emmerde-

ment... Oui, je sais bien, mon ami, mais je suis décidé à la sérénité quoi qu'il arrive... On me menace du bolchevisme en Europe centrale, mais les révolutions ne sont pas prévisibles... Il faut penser que, le 14 juillet 1789, Louis XVI écrivait dans son journal : « Rien de nouveau »... Et Louis-Philippe ! On vient lui annoncer que la campagne des banquets devient dangereuse, qu'une révolution est possible, cela en janvier Quarante-Huit... Il répond au Préfet de Police : « Vous serez bien confus, dans quinze jours, d'avoir fait une prédiction aussi ridicule. » A part çà, il a été merveilleux dans cette histoire, Louis-Philippe... C'est un mélange du héros de Valmy et d'Ubu-Roi... Quand on lui demande son abdication, il dit : « Messieurs, vous oubliez que je suis roi de France. Je n'abdiquerai pas, du moins sans avoir consulté ma femme. » En signant son abdication, il écrivait très lentement. Quelqu'un lui dit : « Dépêchez-vous, les émeutiers approchent. » Il répond : « J'ai toujours écrit lentement. Ce n'est pas au moment où je signe un acte important que je vais changer mon écriture. »

Puis Herriot nous donne des définitions :

— Une conférence, dit-il, c'est un lieu où les calculateurs deviennent des danseurs. (Cela pour Parmentier, qu'il a vu danser la veille.) Une conférence, dit-il encore, c'est un lieu où les différents peuples apprennent à se connaître et à se haïr... Une conférence, c'est une ville suisse où des hommes d'Etat qui arrivent toujours en retard rencontrent à la gare des hommes d'Etat qui partent toujours trop tôt... J'ai appris ici, dit-il aussi, à transformer certains mots célèbres. On dit : « Tout arrive » ; moi, je dis : « Rien n'arrive »... Talleyrand disait, en réponse à : « Cela va sans dire... Cela va encore mieux en le disant. » Eh bien, non, cela va mieux en ne le disant pas...

Il se lève et nous laisse une fois de plus enchantés de son esprit. Le soir, à la petite conférence des journalistes, il m'amuse beaucoup parce qu'il dit mystérieusement :

— Je tâcherai d'obtenir, si c'est possible, de nos amis anglais, une déclaration sur « la nécessité de se consulter avant toute transformation politique de l'Europe »... Je *tâcherai*... Mais ce sera très difficile...

Or cette déclaration, il nous l'a lue, hier soir à dîner, telle qu'elle était déjà acceptée par MacDonald. Bonne mise en scène.

Le soir, nous allons l'accompagner à la gare, au train de onze heures. Toute la délégation est sur le quai. Césarine avec les bagages. Un porteur suisse me dit : « Pourriez-vous me montrer le président Herriot ?... Parce qu'on m'a dit ce matin qu'il ressemble au commissionnaire numéro 28 et, depuis qu'on m'a dit ça, ça m'intéresse de le voir. »

***

Tout cela mêlé, sur la plage, à une vie mondaine. Plage artificielle (ciment sur lequel on a mis du sable). Belles jeunes filles suisses en maillot. Je suis descendu faire de la culture physique et prendre un bain

avec les experts. L'Inspection des Finances nage bien. A la terrasse de l'hôtel, Saint-Brice et ses amis boivent des citronnades, assez joyeux car il paraît que, ce matin, ça va moins bien. Je leur cite le mot de Winston Churchill : « On ne peut pas résoudre nos problèmes en quinze jours, mais on le pourrait en quinze minutes. »

Mme S... me dit qu'elle a été, hier soir, très intéressée en m'entendant parler avec Herriot de Schopenhauer et de Spinoza. Autrefois, elle faisait de la philosophie, avec des garçons dont quelques-uns sont là, mais ils sont tous devenus officiers de la Légion d'honneur et entrés dans des Conseils d'administration, sur quoi ils ont oublié Spinoza.

Les Petites Nations se promènent, furieuses, en costume de bain. On les a fait venir là ; on ne les invite pas aux réunions de comités ; on ne leur demande rien. Elles prennent le thé sur la plage, en disant du mal des Grandes Puissances.

— Nous ne sommes qu'au début des souffrances des autres, murmure Giraudoux.

Herriot dit, de Giraudoux et de moi, que nous sommes venus pour écrire, en collaboration, un dialogue de Judith et du colonel Bramble sur les réparations.

⁂

Le soir, dîner chez les Anglais. Je suis entre MacDonald et sa fille. MacDonald parle de Georges Bonnet :

— Voilà un homme précis, me dit-il... Il expose avec clarté le point de vue de la France. Pourquoi n'est-il pas dans le cabinet ?

Je lui explique ce qu'on m'a raconté : qu'il devait en être, mais que successivement on lui a refusé tous les portefeuilles souhaités parce que d'autres hommes politiques, plus puissants, les réclamaient. Je dis à MacDonald combien je trouve Herriot, dans cette conférence, mesuré, prudent et sage. Il approuve.

— Il y a pourtant une chose que je ne comprends pas, me dit-il... L'autre jour, nous avons parlé musique. Le Foreign Office m'avait indiqué qu'il s'intéresse particulièrement à Beethoven... J'avais donc préparé Beethoven... Je lui en ai parlé ; il n'a pas réagi... Mais pas du tout !... Puis il a été question de jazz et il a dit qu'il aimait beaucoup ça, que c'était un grand événement dans l'histoire de la musique !... Je ne comprends pas... Et vous ?

Sur quoi j'ai, moi aussi, une conversation sur le jazz avec MacDonald. Puis nous parlons du féminisme. Il demande pourquoi les femmes françaises ne votent pas ?

— Peut-être parce qu'elles ne le souhaitent pas.

— Les Anglaises ne le souhaitaient pas non plus, dit-il.

Je me tourne vers miss Isabel MacDonald. Elle me parle de sa vie comme membre du London County Council. Elle visite des hôpitaux ; elle distribue des prix aux enfants des écoles. Elle aime beaucoup la

politique locale. J'essaie de l'entretenir de mes amis écrivains anglais.

— Je ne les connais guère, dit-elle... Je ne lis que dans mon bain, de sorte que je ne peux jamais emprunter un livre... Si les miens tombent dans l'eau, ça ne fait rien, mais ceux des autres...

Elle est rose, fraîche, sereine, honnête.

Après le dîner je m'assieds près de Runciman qui, lui aussi, a été intéressé par Georges Bonnet. « En l'écoutant, dit-il, je crois entendre un jeune Anglais sorti de Cambridge... Mais ma femme a été bien surprise l'autre jour par M. Herriot... Ici, à table, il a fait l'éloge du jazz ! » Cette déviation musicale semble avoir vivement frappé la délégation britannique.

Sur le fond de la Conférence, Runciman me dit : « N'ayez aucune illusion. Vous ne serez jamais payés par les Allemands et les Américains ne seront jamais payés par nous. Pourquoi ? Parce que ni vous, ni les Américains, n'êtes prêts à faire la guerre pour une question d'argent. On n'obtient jamais que ce pour quoi on est prêt à mourir... D'ailleurs il suffit de lire l'histoire ; elle n'est faite que d'annulations de dettes. Un pays ne peut indéfiniment porter le poids du passé, mais personne n'ose le dire. »

Il a raison. *Bilan de la conférence* : on allège l'Allemagne du poids des réparations. Solution ? Non, artifice de rédaction. On passe de 38 milliards à 3, qui ne seront jamais versés. Mais les rapports entre la France et l'Angleterre se sont améliorés. Comment ? L'amitié personnelle de M. Ramsay MacDonald pour M. Herriot n'y a pas été étrangère. La générosité naturelle de celui-ci, la largeur de sa culture, et aussi la modération à l'égard de l'Allemagne montrée par les Français à Lausanne ont conquis, rassuré d'autres hommes d'Etat anglais qui n'y étaient pas venus sans inquiétude. Le mouvement nationaliste allemand a, sans aucun doute, contribué au rapprochement en montrant aux Anglais que, s'ils sont très différents des Français, ils le sont aussi, et plus encore, des Allemands. Au moment de préparer un contrat l'Anglais se dit : « Que faut-il y mettre ? », le Français : « Comment le rédiger ? », l'Allemand : « Comment va-t-il évoluer ? ». Le Français moyen aime à imaginer l'avenir comme une cristallisation du passé. L'Allemand conçoit l'avenir comme fluide, informe, et le remplit de desseins grandioses. L'Anglais est surpris à la fois par le classicisme du Français et par le romantisme de l'Allemand.

Le dernier jour, Jean Giraudoux reparaît. « Giraudoux, lui dit Herriot, vous êtes le plus détaché des attachés. »

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie Française.

CHAMFORT

par CLAUDE ROY

CHAMFORT est cet écrivain à la tête claire qui s'est si mal débrouillé dans la vie, cet homme d'esprit qui ne sut pas être *malin*, cet être de société que toutes les sociétés rejettent, et ce rieur dont la gloire est amère, fondée sur quelques paroles tristes. Dans les partis et les coteries, personne ne veut de lui. Quand le parti des philosophes est à son apogée, Chamfort n'est qu'un petit-maître un peu vain, brillant, joli garçon, vaniteux et frivole, qui écrit des vers sans goût ni saveur, si bien au goût du jour, des bluettes très fades, des comédies un peu niaises et des tragédies un peu soufflées. Il est le fils naturel d'un chanoine de Clermont mais il a refusé d'être d'église de père en fils, ce qui est tout à son honneur, en un temps où se faire abbé semble n'engager à rien, surtout pas à croire. Il a fait de bonnes études, a noué d'utiles relations, a commis de méchantes pièces, qui ont plu à la Cour, à la Ville et à Voltaire, il a concouru aux concours à la mode, qu'il a su remporter en écrivant des éloges adroits de Molière, de La Fontaine. Il sait tourner la dédicace, qui rapporte des pensions, tourner le madrigal, qui remporte des conquêtes galantes, et ne sait pas tourner deux fois sa langue avant de faire un mot, qui mettra les rieurs de son côté, mais quelques ennemis sur sa route. Il a tout pour plaire et pour réussir. Il y consent pourtant assez mal. A peine est-il en place, et a-t-il trouvé une place, il lui faut s'en aller, se dégager, briser les liens qu'il a mis tant d'adresse à tisser.

Dès le collège, il est tenté par les fugues. A-t-il rencontré un mécène, le prince de Condé, et une sinécure, voici qu'il s'en démet, à la stupeur courtoise de son protecteur. Il n'aime pas sentir le collier à son cou. Bientôt il va scier avec enthousiasme toutes les branches dont on croyait qu'elles le supportaient. Cet enfant chéri de l'aristocratie en condamnera les préjugés, l'ignorance, la morgue et l'aveuglement. Cet académicien moquera les compagnies auxquelles il appartint. Ce solitaire méprisant, qui s'est toujours demandé « *combien il faut de sots pour faire un public* », se découvrira démocrate, et lui qui est mal à l'aise dans les foules, il défendra les droits de la masse, se voudra l'ami du peuple. Quand les Jacobins semblent en perte de vitesse, que leurs réunions sont désertées et leurs dirigeants délaissés, il court aussitôt les rejoindre. « *Il continua d'assister aux séances tant qu'elles furent presque abandonnées ; il cessa*

Ci-dessus portrait de Chamfort (Giraudon).

d'y aller dès que la foule y revint ; plus courageux contre le péril que contre le bavardage et la cohue. » Mais les Jacobins à peine au pouvoir, il ne peut se taire devant leurs erreurs, ni garder le silence devant les crimes. Il ira donc en prison, dès que ceux dont il a souhaité le triomphe parviennent à établir leur dictature.

Dans sa querelle avec son parti, aux prises avec les délateurs de sa faction, il est insolemment seul : pour les défenseurs de l'Ancien Régime, il est un républicain que les républicains insultent. Pour les Girondins, comment revendiqueraient-ils un solitaire qui proclame son attachement au jacobinisme, dans l'instant même où les Jacobins le persécutent ? Pour les Jacobins, il est *suspect* et c'est assez. Il lui reste à se suicider. Il n'est pas plus adroit à se donner la mort qu'il ne le fut à vivre. Il se manque. Il ne mourra même pas à l'heure qu'il avait cru choisir, mais un peu plus tard, solitaire, oublié. Quand il s'est tué, et raté, son successeur au poste de bibliothécaire dont il démissionna accourt le rabrouer : « *Mais M. de Chamfort n'a donc pas lu mon discours contre le suicide ! C'est un ouvrage qui a beaucoup de succès.* » Jusqu'au bout l'élève Chamfort a de mauvaises notes. Il ne vit pas comme il faut vivre, il ne meurt pas comme il faut mourir. Il a le génie du contretemps et — en apparence — le don inné de l'autodestruction. Il est l'inconséquence faite Chamfort.

Quand il meurt, que laisse-t-il donc ? On va vite oublier les mots qu'il prodigua. *La Jeune Indienne,* comédie, *Mustapha et Zéangir,* tragédie, quelques articles éparpillés dans les gazettes : c'est un mince bagage pour la postérité. Trois amis suivent son cercueil, trois lignes dans les journaux annoncent son départ.

L'un de ses compagnons jusqu'au dernier moment, Ginguené, trouvera au retour du cimetière, une fois les scellés levés, les papiers de Chamfort, une partie des notes qu'il avait accumulées pour un ouvrage sur les *Produits de la civilisation perfectionnée* (mais de pleins cartons en ont été jetés auparavant). Ginguené les publiera deux ans plus tard, en 1795. Sébastien-Roch-Nicolas est mort, Chamfort commence à vivre. Stendhal et Nietzsche assureront qu'il est un des premiers. Le bel esprit est reconnu comme un grand esprit, le petit-maître est devenu un maître, « *riche en profondeur,* dit Nietzsche, *en arrière-plans de l'âme, sombre, souffrant, ardent* ».

La pensée de Chamfort est pourtant aussi riche en contradictions que sa vie en inconséquences. Il pense beaucoup de mal de la vie mais le dit très bien. Il est désespéré, mais l'est avec gaieté. Il est âcre, mais avec alacrité. Il est profond, mais avec désinvolture. Il pense que les hommes sont en général peu de chose, mais croit à l'amitié, fondée sur l'élection de quelques-uns de ces hommes, qui ne méritent pourtant guère qu'on les élise, et qu'on peut classer en « *amis qui vous aiment, amis qui ne se soucient pas de vous et amis qui vous haïssent* ». Il estime que l'homme, « *dans l'état actuel de la société, paraît plus corrompu par sa raison que*

par ses passions », et cinq minutes plus tard confesse qu'il ne croit qu'à la *raison simple,* qui suffit pour *mettre à leur place les vanités et les sottises humaines.* Il condamne la majeure partie de son espèce, puis découvre soudain qu'elle n'est pas si méchante que faible, et que pour corriger la plupart de nos vices, il faudrait seulement corriger la société qui les suscite. Lui qui ne sait exceller qu'en société, dans le jeu de balle de la conversation, il fait l'éloge de la retraite, et ne voit d'issue que dans la solitude. Il célèbre « *l'honnête homme, détrompé de toutes les illusions* », mais oublie qu'il vient d'écrire qu'*il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête et dans le cœur.* Il se fait un idéal de l'amabilité, de l'enjouement, de l'indulgence, de la gaieté, de cet état de l'esprit qui vit « *en épigramme contre son prochain* », pour ajouter que rien ne fait plus de mal « *que l'ambition de mériter cet éloge si commun : M. Un tel est très aimable* ». Il loue la gaieté, cette forme de courtoisie en alerte qu'est la plaisanterie, l'ironie sur ses gardes, et après avoir déclaré que « *la plus perdue de toutes les journées est celle où on n'a pas ri* », ajoute qu'on est forcément triste lorsqu'on sait tout, et voit clair.

On dirait qu'il ne sait pas ce qu'il veut, et qu'il ne veut pas ce qu'il sait, aussi bien dans ses réflexions que dans ses actions. Il veut la Révolution, mais aussitôt qu'il l'a, il n'en veut plus telle qu'elle est. Il avait voulu la célébrité, mais dès qu'elle l'atteignit, il la fuit dans la retraite. Il avait voulu l'égalité des hommes, pour s'apercevoir qu'elle commence d'ordinaire par engendrer la supériorité provisoire des flics, des dénonciateurs et des braillards. Il avait applaudi à la chute de la Bastille, pour murmurer aussitôt que depuis qu'on l'avait abattue, elle n'avait fait que « décroître et embellir ». Il avait dénoncé avec vivacité les préjugés de la noblesse héréditaire, l'absurdité d'une société basée sur « *la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes* » des citoyens, mais il dénonça avec non moins de verve la méthode de fraternité appliquée qui consiste à déclarer : « *Sois mon frère ou je te tue.* » Il avait pris parti, mais se sentait incapable d'être d'un parti, et de prendre son parti des sottises de ses amis, ou de la terreur qu'ils brandissaient pour faire régner le bonheur. Oui, Chamfort, ou l'inconséquence.

Il eut même cette inconséquence d'être conscient de son inconséquence. « *Ma vie,* écrivait-il peu de temps avant cette Révolution qui devait lui donner les plus belles occasions de discord avec soi-même, *ma vie est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation et je ne vois point de beaux esprits et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme et je vis sans illusions ; que je crois les passions*

plus utiles que la raison et je ne sais plus ce que c'est que les passions... »

C'est qu'on pourrait dire de Chamfort ce que Joseph de Maistre écrivait de lui-même : « *Dieu le fit pour penser et non pas pour vouloir.* » Il avait trop le goût de l'exactitude pour ne pas aussitôt corriger ses erreurs ; trop vive était en lui la passion de la vérité pour qu'il n'y ait pas d'écart apparent entre ses observations ; et il avait le regard trop ardemment fixé sur la justice, pour ne pas être pareil à ces navigateurs dont la ligne droite est faite d'une succession de coups de barre qui semblent se contredire, et ne font que se conjuguer. Il y a peut-être des grands hommes qui sont d'une seule pièce, et d'un seul mouvement, dont la carrière trace un seul sillon, sans détours, ni hésitation, ni repentir, qui ne cessent d'aller de l'avant et de marcher droit, quoi qu'ils rencontrent sur leur route, dont la vertu première est l'opiniâtreté, et la vertu seconde l'absence d'inquiétude. Il n'y a certainement pas de grands esprits sur ce modèle-là. Les bœufs de labour, les fanatiques, les esprits à système, les détenteurs d'une vérité révélée peuvent donner les signes de ce qu'on nomme le caractère. Ils n'en ont en effet que les signes. De même que l'inconscience du danger n'est pas la bravoure, la sottise ni la rudesse ne sont le caractère. Chamfort était bien trop intelligent pour n'être pas inconséquent, et beaucoup trop sensible pour n'être pas instable. Il portait trop d'intérêt aux hommes pour les imaginer autrement que complexes, divisés, contradictoires ; il les aimait trop pour souffrir qu'on en fît la matière première d'un édifice, si beau soit-il, et les cobayes d'une expérience, si pure soit-elle dans ses desseins. Il avait un faible pour les plaisirs, mais un fort pour le bonheur : « *Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité.* » Il sentait que la vérité des hommes n'est jamais une vérité à deux dimensions, une ligne qu'on pourrait tracer, et donc suivre, sans mutiler et rejeter tout ce qu'elle n'enferme pas. « *Dans les choses,* constatait-il, *tout est affaires mêlées ; dans les hommes tout est pièces de rapport. Au moral et au physique, tout est mixte : rien n'est un, rien n'est pur.* »

Inconséquent, Chamfort l'est par respect pour son objet, cet animal inconséquent et compliqué, l'homme. Il ne l'est point par étourderie, ou faiblesse, mais par caractère et noblesse. Il semble n'avoir presque jamais calculé sa vie. Passé l'âge du petit-maître, des brèves ambitions, il a choisi avec une admirable infaillibilité les partis où il avait tout à perdre : la tranquillité, le repos, la fortune, la santé, l'approbation des sots, et sa tête à la fin, que le bourreau épargna, mais que Chamfort taillada lui-même d'un couteau moins adroit que celui de la guillotine.

On lui en a voulu d'avoir, à ses beaux sentiments, mêlé peut-être quelque ressentiment. Il avait souffert d'être pauvre, devant l'opulence des riches ; d'être humilié, devant la vanité des grands ; et d'être *réduit,* quand s'épanouissait la suffisance des nobles. Ce genre de reproches est bien niais. C'est comme si on reprochait à celui qui a cherché un vaccin pour guérir le choléra d'avoir lui-même subi les atteintes du mal qu'il veut guérir, et à qui veut empêcher autrui de mourir d'une maladie, d'en avoir

été frappé. Quand il disait que « *les pauvres sont les nègres de l'Europe* », Chamfort savait simplement, en écrivant ce mot, ce que c'est qu'être *pauvre*. Quand il parle de « *la lutte éternelle que la société mène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu* », Chamfort parle d'or, c'est-à-dire en homme qui en manqua toujours. S'il est misanthrope, c'est comme le sont précisément ces nègres qu'il voit décrits dans un récit de voyage de l'époque. Ces noirs ont pour les blancs et leur civilisation un sentiment hostile, « *que le vulgaire appelle misanthropie*, écrit Chamfort, *et qui n'est au contraire qu'un amour trop ardent de l'humanité et une violente indignation contre les crimes qui, dans l'ordre social, font le malheur des hommes* ».

***

Chamfort était pauvre, malade, et il avait toutes ces bonnes raisons que la raison ne connaît pas, mais que le corps subit, de s'installer dans le rôle, au reste reposant, d'ennemi du genre humain. Il n'y consentit pas.

Les pessimistes de l'antiquité pouvaient instruire avec tranquillité le procès de l'homme, de sa méchanceté, de sa faiblesse : l'homme éternel, éternellement pécheur, originellement déchu, condamné depuis toujours. Je nomme ici *antique* la société qui ignore qu'il y ait d'autres sociétés de structure différente ou veut l'ignorer. De la Renaissance au siècle des lumières, de Montaigne à Diderot, c'est-à-dire des premiers grands navigateurs à Bougainville et Cook, tout jugement sur l'homme-en-soi devient un jugement provisoire : la sociologie ouvre une issue rédemptrice au désespoir de l'homme regardant l'homme. Le philosophe du XVIIIe siècle laisse à l'homme, « *produit de la civilisation perfectionnée* » tel que le définit Chamfort, le recours au vertueux primitif et au Bon Sauvage. De même que pour l'homme soviétique d'aujourd'hui, ce qui survit en lui d'avidité, de férocité, de méchanceté lui apparaît comme *survivance* de l'homme des autres sociétés, des mondes capitalistes, de même, mais à l'inverse, le citoyen des anciennes monarchies sent en lui survivre un peu des vertus premières que pratiquèrent les hommes d'avant la civilisation. De l'instant où la sociologie devient une dimension familière de la pensée, il n'y a plus de jugement *dernier*.

Au contraire de Schopenhauer, d'Hartmann, et des grands pessimistes métaphysiciens du XIXe siècle, le pessimisme de Chamfort n'est jamais catégorique. Il demeure, avec prudence, un pessimisme expérimental. Chamfort observe « *l'homme, dans l'état actuel de la société* ». On cite à tout propos son propos sur l'amour, « *échange de deux fantaisies et contact de deux épidermes* », en oubliant presque toujours de le citer tout entier, car Chamfort ajoute : « *L'amour, tel qu'il existe dans la société...* » Il arrive à Chamfort de tomber dans la faiblesse des esprits de son temps, et du nôtre, c'est-à-dire de commencer une observation exacte par une généralité coupable, et de dire « les femmes » quand il pense à Mme d'Un-

tel, qu'il a rencontrée hier au soir. Mais il a corrigé à l'avance cette erreur, en notant que « *la société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien* ». Si Chamfort est désenchanté, il n'accuse ni Dieu, ni l'Esprit humain. Il dit ce qu'il a vu, et précise où il l'a vu : « *Je n'ai vu dans le monde que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans plaisir.* »

Chamfort est un homme d'humeur, et d'humeur noire. Mme Helvétius, après l'avoir écouté une matinée entière cribler de pointes tout ce qui lui passait devant l'esprit, disait à Morellet : « *L'abbé, n'avez-vous jamais rien vu de plus fatigant que la conversation de Chamfort ? Savez-vous qu'elle m'attriste pour toute la journée ?* » Mais Chamfort n'est pas un écrivain d'humeur, si on entend par là ceux qui s'abandonnent sans raisonner à leur mauvaise humeur. Les notes qu'il prenait, en songeant à un grand ouvrage qu'elles nourriraient plus tard, corrigent constamment ce que la maxime peut avoir d'arbitraire, ce que le pessimisme peut avoir de limité, ce que l'âcreté peut avoir de personnel.

Chamfort met en garde contre ceux qui « *donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner* ». Il croit possible, sinon *Le* Progrès, du moins des progrès. Et il a raison. De quelque prix que la France et le monde aient payé la Révolution, de quelque prix que Chamfort lui-même l'ait payée, il est évident que l'essentiel des préjugés en action qui indignaient Chamfort ont vécu. On lit aujourd'hui ses épigrammes et ses brocards contre la noblesse avec le même étonnement qu'il ressentait lui-même à lire Bayle, Locke, Montesquieu, grands hommes qui employèrent « *leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine* ». Quoi, se dit-on, mais cela était absurde, et il allait sans dire qu'il fallait le condamner, le supprimer. A l'époque où Chamfort s'indignait, cela n'allait pas sans dire. La fille du roi s'étonnait que les gens ordinaires, le commun, aient cinq doigts, comme elle. C'est une surprise que les enfants des grands, aujourd'hui, n'ont tout de même plus à ressentir, qu'il s'agisse du privilège illusoire d'avoir cinq doigts, ou des privilèges moins illusoires dont jouissait alors l'aristocratie. Il y a toujours, certes, des privilèges à combattre et des iniquités à guérir. Mais il est vrai que Chamfort avait raison de croire que « *quelques-unes des idées à qui nous donnons le nom d'audacieuses, seront vues comme faibles et communes par nos descendants* ». Chamfort est trop intelligent pour adorer aucune idole, et le Progrès en fut une à laquelle sacrifièrent beaucoup de ses contemporains, et de ses successeurs. Mais il est trop lucide pour nier la possibilité de certains progrès, qui peuvent corriger demain, sur tel ou tel point, le sombre tableau de mœurs qu'il est amené à tracer. Au demeurant, il se met lui-même en garde contre l'entraînement à tout noircir qui peut fausser la vision du moraliste : « *Quand on veut devenir philosophe,*

il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent. »

Par-dessus le marché, voir clair et écrire vif, batailler contre la sottise, moquer la suffisance et bâtonner la méchanceté, cela devrait donner à l'humeur la plus sombre une allégresse tonique. Les réformateurs du XVIIIe siècle se classent en deux catégories : ceux qui ont tenté d'éteindre l'incendie social sous un déluge de larmes, ceux qui ont pensé que l'esprit était peut-être le meilleur moyen de donner de l'esprit à ceux qui en manquaient. Du sublime Rousseau au moins convaincant Bernardin, la larme à l'œil est un argument humide. De Voltaire à Diderot et Chamfort, l'ironie est une épée au clair : « *C'est la plaisanterie,* dit notre auteur, *qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société.* » Le sourire de Chamfort est ce que l'autre, un jour où il écrivit vite, baptisa un *hideux sourire.* Il employait un mot pour un autre, il en déplaçait l'usage : car ce qui est *hideux*, ce n'est pas le sourire de Voltaire (ou de Chamfort), c'est ce qui le fait naître, et le rend amer, un peu douloureux et crispé.

Amer, souvent, mais non pas sec ; cruel, parfois mais jamais insensible ; ennemi de l'emphase, de la boursouflure des mots, mais enclin à la rêverie ; impitoyable aux ridicules, mais toujours attendri par la grâce, Chamfort n'est pas seulement un philosophe, un peintre des abus sociaux. Il a su aussi, en peu de mots, parler de l'amour comme quasiment personne en son siècle.

***

C'était un siècle pourtant qui n'a parlé de rien tant que d'amour, sinon de la raison. L'amour est ce badinage qui remplit toutes les vies, ou bien cette effusion qui fait fondre les cœurs. Point de milieu, dirait-on : le libertinage, ou les pleurs. Il y a d'un côté ces cavaliers désinvoltes, qui font la guerre en dentelles à l'ennemi et au beau sexe, qui sont galants parce qu'ils sont Français, et Français comme on est galant, étourdis tel Lauzun, cyniques tel Richelieu, ou bien ces stratèges froids dont Laclos est le maître. Et puis, de l'autre côté, les amours baignées de vertu, bavardes et lacrymales, l'amour-serments, l'amour-sermons, ce bizarre mélange de sensualité rhétorique et de religiosité épandue, d'étreintes éloquentes et de prêchi-prêcha, ces cruches cassées dont coule un torrent de larmes.

Ni l'un, ni l'autre chez Chamfort. Le jeune Chamfort était plaisant. Il plut. A vingt-deux ans, le voilà déjà précepteur d'un garçon dont la mère en a vingt-cinq, est veuve, et bien jolie. La maman suit les leçons de son fils, la soubrette suit tout cela de l'œil : « *L'écolière* (c'est de la mère qu'il s'agit) *devint amante et amante heureuse,* raconte un contemporain. *Une sirène de soubrette de même. Une autre encore. Leur maîtresse vit la trahison. En mère sensible, elle dit : « Pardon, monsieur, il faut nous séparer. Toutes les fois que vous faites étudier mon fils, il maigrit. — Et moi aussi, madame, toutes les fois que je vous enseigne.* » Sans fortune,

Chamfort a eu de bonnes fortunes. On lui connaît seulement un grand amour. Il semble qu'il n'ait pas été doué pour les amours telles qu'on les concevait de son temps : trop caustique pour divaguer, et trop sensible pour se borner à jouer. Mirabeau, son ami, lui écrit, à l'époque où Chamfort est amoureux de cette charmante Julie Carreau, qui sera la femme de Talma et l'amie de Benjamin Constant, mais résistera à la cour que Chamfort lui fait : « *Je vous aime trop pour ne pas craindre de voir la moindre parcelle de votre bonheur abandonnée au hasard et à l'inconstance de ce sexe. Vous avez trop de raison pour être romanesque ; vous avez l'imagination trop ardente et le cœur trop essentiellement bon pour ne pas l'être un peu. Aussi douté-je que votre philosophie vous serve aussi bien pour les femmes que sur tout autre sujet.* »

Le grand amour de Chamfort, c'est une jeune veuve, un peu plus âgée que lui, Mme Buffon, qui le lui inspira. Il la rencontre chez des amis, et bientôt se retire avec elle dans une solitude campagnarde, le petit château qui porte le gracieux nom de Vaudouleurs, entre Rambouillet et Etampes. Il s'abandonne à la simple joie de se laisser exister :

Aimer, penser, sentir, c'est vivre :
Ecrire c'est perdre son temps.

Cette liaison, ce bonheur durèrent deux ans. Le 29 août 1783, Mme Buffon meurt brusquement. Ces deux années, dira Chamfort, « *c'est presque le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose* ». Plus tard, dans ses lettres à l'abbé Roman, Chamfort a parlé avec mélancolie de ce parfait amour, de ce bonheur parfait. Un mot étonne dans ces lettres, qui est le signe d'un temps. Pour Chamfort, l'amie perdue est « *un être dont le pareil n'existe pas dans la perfection, relative à moi* » (remarquez la réserve, dans l'ardeur même, de ce *relative à moi.* Chamfort n'est pas un écrivain outré...). Il doit à cet être d'avoir connu « *la plus charmante des solitudes* », le bonheur accompli, « *une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentiments et de position* ». Mais c'est après avoir vécu, exprimé tout cela, que Chamfort écrit, et c'est peut-être pour sauver les apparences, mais ce n'en est pas moins révélateur du point de vue de son époque sur l'*âge* des femmes : « *Il n'y avait point d'amour, parce qu'il ne pouvait y en avoir, puisqu'elle avait plusieurs années de plus que moi.* »

Il suffit donc de s'entendre sur les mots : tout le mal que Chamfort dira de l'amour, il faut l'entendre de cet amour qu'il aura avec des femmes pour lesquelles il n'avait pas d'amour, mais à qui il parlait d'amour. Et tout ce qu'il dira de beau et de profond sur l'amour lui aura sans doute été inspiré par celle dont il disait qu'entre elle et lui « *il n'y avait point d'amour* ». L'homme qui a connu deux années si parfaites qu'elles ne lui ont « *paru qu'un instant dans ma vie* », celui qui a vécu cette « *réunion complète* » que seule la mort sut dénouer, c'est d'un autre amour qu'il parle en écrivant : « *L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute.* » De l'amour tel qu'on le pense, le

parle et le fait dans la société, autour de lui, Chamfort écrit avec une méchanceté précise et bien documentée. Mais c'est de lui-même qu'il parle, ensuite, décrivant celui-là qui « *débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour ; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait-il de lui : « Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas.* »

L'amour, tel que le moque Chamfort, n'est pas du tout l'amour tel qu'il le rêva toujours, et le vécut deux ans. « *L'amour devrait n'être que le plaisir des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : De quoi vous mêlez-vous ? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille.* »

Il y a beaucoup de notes de Chamfort dont la brièveté résonne longuement, qui viennent d'une lente rêverie, et y renvoient : « *Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit : il n'y en a point pour le cœur.* » « *En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.* » « *Comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu, et nous donne ce que nous n'avons pas.* » « *Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre,* de par la nature ; *qu'ils s'appartiennent* de droit divin *malgré les lois et les conventions humaines.* » Ce n'est pas ici la *maxime* qui a donné ses chefs-d'œuvre, mais est devenue souvent un jeu de société, l'art de faire culbuter les mots avec piquant, une technique de l'antithèse, un cliquetis dogmatique, le secret d'affirmer l'arbitraire avec l'éclat des formules. Les notations de Chamfort sont souvent comme les fragments d'un journal dont l'éditeur aurait gommé les circonstances et les visages, fait disparaître la trace du détail et du train-train des jours. On sent constamment l'écriture en liberté, davantge que l'ambition de légiférer. Chamfort travaille sur le vif, et parfois à vif. Ses fragments ont gardé une fraîcheur qui ne s'est pas ternie depuis bientôt deux siècles. Comme Stendhal, il continue de s'adresser « aux âmes sensibles ». Son livre est de ceux-là entre les interstices duquel on ne cesse de rêver, d'ajouter, de mettre du sien, au contraire de ces œuvres si lapidaires, qu'elles sont en effet parfaites comme la pierre, qu'on n'en peut rien retrancher, ni rien y introduire. Albert Camus s'est amusé un jour à imaginer le roman dont les maximes et anecdotes de Chamfort auraient été le matériau épars. On peut se divertir aussi bien à reconstituer les *confessions* qu'il n'eut pas le temps d'écrire, et dont voici le chantier bouleversé, le *Traité des Mœurs* interrompu, et dont il ne nous reste que le dossier, la pièce de théâtre, la comédie de mœurs dont nous ne possédons que des fragments de dialogues et des amorces de scènes. Avec Chamfort, on a toujours du champ.

Ce Français si charmant sut mourir comme un Romain, et après avoir écrit les *Caractères* de son temps, prouver qu'il avait assez de caractère

pour en prendre congé, et faire la nique du suicide aux sots devenus tout-puissants. Il n'y eut quasiment personne à son enterrement : ce mort était compromettant, le suivre à sa dernière demeure risquait de conduire à l'y rejoindre. Mais, avec les années il y eut, petit à petit, de plus en plus de compagnons autour de son livre. Après avoir été un auteur du second rayon, Chamfort est lentement devenu un de ces écrivains dont les rayons éclairent, réchauffent et excitent davantage que ceux d'auteurs plus solennellement reconnus. Il y a en littérature les nobles pères et les pères nobles, les oncles bien de chez nous et les oncles d'Amérique, les cousins à héritage, etc. Chamfort, pour nous, comme on disait il y a un siècle qu'on avait trouvé son âme-sœur, c'est notre âme-frère.

CLAUDE ROY

CHRONIQUE DES LIVRES

LA FRANCE ET SA JEUNESSE

par Henri PERRUCHOT *(Hachette)*

VOYAGEANT à l'étranger on est souvent gêné, ou agacé, d'entendre parler de la jeunesse française comme si certains romans à grands succès, certains films à grand éclat, en donnaient une image fidèle. Non que ces romans ou films soient absolument faux : ils sont vrais pour quelques milieux exceptionnels et fermés ; ils le sont parfois en ce qu'ils traduisent des tendances généralement constatables dans la jeunesse, mais ils sont faux et mystificateurs en ne montrant pas d'autres tendances qui équilibrent les premières (par exemple le goût du travail, la volonté de puissance et de conquête corrigeant le scepticisme et l'anarchie morale) et surtout en omettant de considérer dans sa totalité le milieu étudié et d'y faire les distinctions nécessaires entre les catégories composantes.

A ce point de vue les enquêtes comme celles qui ont été conduites au cours de l'année 1957 par les grands hebdomadaires, *Nouvelles Littéraires*, *Arts*, *Express*, etc... et les statistiques qu'elles ont rendues possibles, appuyées sur des milliers de réponses, fournissent des documents objectifs dont il ne faut pas sous-estimer l'intérêt. A partir de ces enquêtes Henri Perruchot a porté un jugement synthétique, à la fois équilibré et nuancé. Il a pu établir, par exemple, que les goûts esthétiques et les principes moraux de la « nouvelle vague » sont loin d'être aussi fracassants et négatifs qu'il est devenu courant de le dire. Il a bien marqué, en particulier, l'anti-romantisme d'une génération parfois trop éprise de positif et trop cynique, mais généralement courageuse devant les réalités de l'amour, du couple, du foyer, des études et du métier. La distinction qu'il introduit entre les jeunes de ving-cinq ans (les anciens J 3) plus démoralisés par la guerre et ses suites, et les « vingt ans et moins de vingt ans », moins anxieux mais plus actifs, paraît juste. Livre à lire par tous ceux, éducateurs et parents, que préoccupe le conflit des générations.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 49.)

LA RÉFORME FISCALE

par MARCEL PELLENC

C'EST devenu un exercice courant que de faire le procès de notre système fiscal actuel ! Faite de bribes et de morceaux assemblés au cours de plusieurs décades, sans aucune pensée directrice autre que l'imagination des dirigeants du moment, pour boucher l'un après l'autre les trous qui s'ouvraient sans arrêt dans les comptes de l'Etat, notre fiscalité est devenue d'une complication invraisemblable, à la fois pour les particuliers, les entreprises et l'administration.

Elle a fini aussi par devenir anormalement lourde, stérilisant ainsi en grande partie l'esprit d'initiative et l'effort créateur au grand dommage de notre expansion économique, tandis que le poids même de cette charge rend encore plus insupportable au contribuable l'inégalité de sa répartition.

« *Simplification, justice, allégement du fardeau fiscal* », voilà ce que depuis des années réclament nos concitoyens et ce qu'évoquent à leur esprit les seuls mots de « *réforme fiscale* ».

Les dispositions nouvelles, applicables à partir de 1960, répondent avec plus ou moins de bonheur à cette triple préoccupation. Il n'est pas possible, dans le cadre de cette étude, de s'étendre sur les détails d'un texte de loi dont l'économie générale exposée par le Gouvernement lors des débats devant le Sénat a nécessité, à elle seule, plus de six grandes pages du *Journal officiel,* tandis que l'étude de la Commission compétente du Sénat aboutissait à un rapport de quelque 300 pages et que le résumé des observations ou critiques formulées à la tribune par son rapporteur a conduit à des développements analogues à ceux de l'exposé gouvernemental.

Aussi, nous contenterons-nous, après en avoir présenté la physionomie générale, d'indiquer sommairement ses avantages et ses faiblesses et d'un point de vue pratique — ce qui est l'essentiel — à quoi il aboutit en ce qui concerne les rapports entre le fisc et le particulier.

L'IMPOT SUR LE REVENU DES PERSONNES PHYSIQUES.

Le Gouvernement est parti de cette considération que l'existence d'un double impôt sur le revenu — taxe proportionnelle et surtaxe progressive — ne se justifie plus. Un tel système suppose, en effet, que les deux impôts aient des caractéristiques nettement différentes. L'un doit être un impôt *réel* frappant uniformément tous les revenus, l'autre, au contraire, un impôt *personnel* à caractère progressif. Telle était du reste, à l'origine, l'idée qui avait présidé à l'institution du système. Mais progressivement cette notion a été perdue de vue, et, sous la pression de circonstances diverses, la taxe proportionnelle, qui constituait l'impôt réel, a peu à peu pris le caractère d'un impôt personnel et semi-progressif, par l'application de taux réduits pour les revenus peu importants et l'institution d'abattements pour charges de famille.

D'autre part, le système actuel comporte une différenciation importante dans l'imposition des salariés et celle des non-salariés. Les salaires sont, dans la plupart des cas, exonérés de la taxe proportionnelle, celle-ci étant remplacée par une contribution de 5 % versée par les employeurs.

En revanche, le revenu imposable des non-salariés est souvent déterminé d'une manière forfaitaire. Cette disparité dans le mode de calcul des impositions provoque des réclamations des différentes catégories de contribuables qui ont toutes tendance à s'estimer lésées les unes par rapport aux autres.

Enfin, pour les tranches élevées de revenu, l'ampleur du prélèvement fiscal qui peut atteindre, dans les cas extrêmes, 82 %, décourage les contribuables, les incite à la fraude et freine l'épargne.

Telles sont les raisons qui ont provoqué l'initiative gouvernementale en ce qui concerne la réforme des impôts frappant le revenu des personnes physiques, l'idée de base étant sinon d'égaliser, du moins de rapprocher sensiblement les conditions d'imposition des contribuables, qu'ils soient ou non salariés. A cet effet, taxe proportionnelle et surtaxe progressive sont fondues en un impôt unique sur le revenu, à caractère personnel et progressif.

Par ailleurs, cette fusion doit s'accompagner d'une détente de la pression fiscale, qui sera sensible surtout pour les non-salariés. Toutefois, en ce qui concerne cette dernière catégorie de contribuables, la diminution du taux de l'impôt doit être accompagnée d'un changement

des bases d'imposition dans tous les cas où elles paraissent à l'heure actuelle insuffisantes. En particulier, les forfaits qui ne correspondent pas à la réalité du produit normal de l'exploitation du contribuable devront être relevés. En outre, des mesures nouvelles sont envisagées pour lutter contre la fraude fiscale, notamment en cas de dissimulation d'une partie du chiffre d'affaires. La diminution des taux enlève à la fraude sa seule excuse et les infractions à la législation fiscale devront être poursuivies avec une sévérité accrue.

La réforme et ses conséquences.

Tels sont donc les principes qui ont inspiré la réforme. Il nous reste à dire ce qu'elle est réellement.

Il faut souligner tout d'abord que l'évaluation des revenus des contribuables continuera à se faire sensiblement selon les mêmes modalités que celles en vigueur à l'heure actuelle, en matière de taxe proportionnelle et de surtaxe progressive. Mais certaines restrictions sont apportées dans la déduction des charges, pour le calcul du revenu global du contribuable.

A compter du 1er janvier 1960, la taxe proportionnelle est fondue avec la surtaxe progressive en un impôt unique *dont le barème est celui de la surtaxe progressive majorée de 5 points.* Pour les salariés toutefois, le barème est en fait maintenu à ses taux actuels.

Par ailleurs, la taxe proportionnelle, *théoriquement* supprimée, est remplacée, à *titre temporaire,* par une taxe dite *complémentaire* dont le taux sera en 1960 de 9 % (au lieu de 22 % pour la taxe proportionnelle). Elle ne sera plus que de 8 % en 1961. Les Assemblées parlementaires ont décidé qu'elle serait supprimée à partir de 1962.

En définitive, les *non-salariés* voient, en principe, le taux de la surtaxe progressive qui leur est applicable majoré de 5 points par rapport à la situation présente, mais, par contre, leur taxe proportionnelle — devenue taxe complémentaire — est réduite de 13 points en 1960. L'allégement sera donc de 9 points en 1960.

Parallèlement, un allégement d'impôt est prévu pour les salariés, par l'augmentation de 4 points en 1960 de la réfaction forfaitaire, applicable au montant net des traitements, salaires, pensions et rentes viagères, pour le calcul du revenu imposable du contribuable. Cette réfaction, qui est à l'heure actuelle de 15 %, passe à 19 % en 1960 et sera de 20 % à partir de 1961.

On sait en effet qu'à l'heure actuelle pour les salariés on ne retient comme revenu imposable que 85 % du revenu net. On ne retiendra plus que 81 % en 1960 et 80 % à partir de 1961.

Peut-être est-il intéressant, pour préciser la portée des dispositions nouvelles, de donner quelques exemples. Tel est le but des tableaux

suivants, relatifs respectivement à des *salariés*, des bénéficiaires de *revenus fonciers* et des *commerçants, agriculteurs* et *membres des professions libérales.*

TABLEAU I

Salariés.

(En francs.)

Revenus après déduction des frais professionnels	Célibataire	Marié		
		Sans enfant	Avec deux enfants	Avec quatre enfants
A. — Système ancien (année 1959).				
1 million.....	110 550	53 350	20 900	»
3 millions	781 550	490 600	331 650	255 200
10 millions	4 719 550	3 334 100	2 718 650	2 378 200
B. — Système nouveau (année 1960).				
1 million.....	101 750	46 750	»	»
3 millions	728 750	451 000	305 250	228 800
10 millions	4 015 550	3 114 100	2 542 650	2 202 200

TABLEAU II

Bénéficiaires de revenus fonciers.

(En francs.)

Revenus	Célibataire	Marié		
		Sans enfant	Avec deux enfants	Avec quatre enfants
A. — Système ancien (année 1959).				
1 million.....	315 150	261 800	224 300	180 000
3 millions	1 349 150	1 081 300	937 650	838 900
10 millions	6 380 550	5 149 100	4 605 050	4 247 800
B. — Système nouveau (année 1960).				
1 million.....	244 060	179 820	143 850	118 000
3 millions	1 278 650	962 400	788 110	705 280
10 millions	6 167 740	5 138 030	4 470 000	4 104 800

TABLEAU III

Commerçants et agriculteurs.

(En francs.)

Revenus	Célibataire	Marié		
		Sans enfant	Avec deux enfants	Avec quatre enfants
A. — Système ancien (année 1959).				
1 million.....	276 430	220 390	180 190	130 500
3 millions	1 321 210	1 047 970	898 930	799 080
10 millions	6 368 780	5 126 550	4 577 110	4 219 860
B. — Système nouveau (année 1960).				
1 million.....	250 610	183 560	146 490	123 940
3 millions	1 286 570	968 560	794 270	709 680
10 millions	6 179 900	5 148 320	4 479 680	4 112 720

En 1961, la différence sera un peu plus sensible encore pour toutes les catégories en raison de la diminution d'un point dans le pourcentage de taxation : les salariés en effet n'auront que 80 % de leur revenu qui sera imposable ; quant aux autres contribuables, la taxe complémentaire de 9 % sera ramenée à 8 %.

A partir de 1962, cette dernière catégorie bénéficiera de 8 points de bonification supplémentaire, la taxe temporaire étant supprimée.

La situation apparaît donc, en ce qui la concerne, très sensiblement améliorée.

De l'examen de ces tableaux, il ne faut cependant pas se hâter de conclure à une amélioration certaine de la situation de tous les contribuables car, dans de nombreux cas, les règles de calcul du revenu imposable étant modifiées, cette situation peut être au contraire sérieusement aggravée.

C'est ainsi que dans le projet gouvernemental initial, on ne pouvait plus effectuer, comme c'était le cas jusque-là, la déduction ni de la cote mobilière et des taxes annexes (voirie, ordures ménagères, etc.) ni des rentes servies ou des intérêts des emprunts contractés.

Il résultait de ce projet par exemple qu'un contribuable, qui pouvait déduire à ce titre en 1959 300 000 francs d'un revenu taxable de 3 millions, devait voir en 1960, à ressources égales, ces 300 000 francs taxables au taux de la tranche la plus élevée, c'est-à-dire 30 à 40 %,

1. Rappelons que les revenus agricoles sont le plus souvent évalués forfaitairement, système qui est d'ordinaire avantageux pour le contribuable.

si bien que les nouvelles dispositions pouvaient — surtout s'il s'agissait de salariés — être pour lui nettement plus défavorables que les anciennes.

Après bien des discussions, le Sénat a obtenu — et l'Assemblée nationale a confirmé — que resteraient déductibles les intérêts de tous les emprunts contractés avant le 1er janvier 1960, lorsqu'ils avaient pour but de participer au capital d'une entreprise industrielle ou commerciale, ainsi que, sans limitation de date, les intérêts des emprunts contractés pour réaliser un apport dans une société d'H.L.M. avec accession à la propriété.

C'est une amélioration certaine, mais cela ne couvre pas de nombreux cas, comme celui par exemple des contribuables qui constituent une dot payable à leurs enfants sous forme d'annuités.

Les revenus mobiliers.

L'attention mérite de se fixer quelque peu sur une disposition touchant les revenus mobiliers, qui semble devoir apporter pour le contribuable, les banques et l'Administration, à des degrés divers, *d'effroyables complications.*

Il n'est pour s'en rendre compte qu'à reproduire un extrait de la déclaration faite à la tribune par le rapporteur général du Sénat :

« *La taxe proportionnelle sur les coupons et valeurs mobilières est supprimée ; mais, au moment où la banque paie un coupon. elle fait une retenue qui ne constitue qu'un acompte — appelé par le Gouvernement « Crédit d'impôt » — sur le montant de l'impôt qui sera ultérieurement demandé au contribuable. Cet acompte n'est pas uniforme. Il est de* 0 % *pour certains titres comme les rentes, de* 12 % *pour les obligations négociables et de* 24 % *pour les autres titres.*

» *Dorénavant, du fait de la retenue à la source de cet acompte, lorsqu'il s'agira pour le contribuable de remplir sa feuille d'impôt, le montant du revenu à inclure ne sera plus, comme autrefois, le montant de ce qu'il a touché à la banque, mais ce sera le montant brut de ce qu'il aurait dû recevoir. Le contribuable connaîtra bien en général ce qu'on lui a donné, mais il sera dans l'ignorance du montant brut de ses coupons, surtout si on lui fait un virement global à son compte bancaire ou à son compte de chèques postaux. Il ne saura pas non plus quel est le montant de son crédit d'impôt.*

» *Il faudra donc qu'il fasse lui-même le point de la situation pour savoir où il en est et qu'il reconstitue, à partir des sommes qu'on lui a versées, le montant brut du revenu de ses coupons en multipliant la somme qu'il a touchée par* 100/76 *dans le cas des actions, par* 100/88 *dans le cas des obligations. Par ailleurs, il devra calculer le crédit d'impôt en multipliant ce qu'il aura touché par* 24/76 *en ce qui concerne les actions et par* 12/88 *en ce qui concerne les obligations.* (Exclamations sur de nombreux bancs.)

» *Il est vrai que l'établissement payeur de coupons, ou la banque qui a la garde des titres si ceux-ci sont en dépôt, lui fournira sans doute le relevé comme elle le fait à la fin de l'année, de ce qu'il faut déclarer et de son crédit d'impôt, mais ce contribuable devra le reproduire dans sa déclaration. Cela va supposer trois colonnes supplémentaires indiquant, par nature de titre*

exonéré, par obligation, par action, le montant du crédit dont il dispose et le revenu qu'il aurait dû toucher. »

A ces complications s'ajoutent des complications supplémentaires, si le contribuable a des actions de sociétés d'investissement, car dans ce cas, son « *crédit d'impôt* », variable selon les sociétés dont il est actionnaire, représentera pour chacune d'entre elles sa quote-part, proportionnelle au capital souscrit, dans la retenue globale moyenne dont ladite société d'investissement a elle-même été l'objet, lorsqu'elle a encaissé ses coupons.

Cela représentera, dans la feuille de déclaration d'impôt, autant de lignes nouvelles qu'il y a de sociétés auxquelles le contribuable s'est intéressé.

Le plus clair de tout cela, c'est que finalement le contribuable, qui, jusqu'à présent, trouvait dans tous les journaux, avec des barèmes simples, les éléments lui permettant de calculer la somme dont il était redevable au fisc ne sera plus en mesure dans la plupart des cas, de savoir exactement ce qu'il doit. Sa première réaction sera alors, lorsqu'il recevra sa feuille d'impôt, de demander des explications et cela risque d'entraîner bien des complications supplémentaires dans ses rapports avec l'administration fiscale.

L'IMPOT SUR LE CAPITAL : LES SOCIÉTÉS.

Les préoccupations qui ont guidé le Gouvernement en ce qui concerne les nouvelles dispositions fiscales relatives aux Sociétés ont été exposées à de nombreuses reprises par le secrétaire d'Etat aux Finances : la première, a-t-il dit au Sénat, c'est « *d'extirper de la législation les éléments introduits au temps de l'instabilité monétaire* » ; la seconde, c'est de favoriser l'investissement et l'équipement par un système approprié d'amortissement accéléré.

C'est ainsi qu'on astreint les entreprises dont le chiffre d'affaires dépasse 500 millions à *réévaluer leurs bilans* et qu'on met un terme aux *décotes sur stocks.*

Mais à cette occasion le fisc prélève respectivement 3 % et 6 % sur ces deux postes, ce qui n'est autre chose qu'un impôt sur le capital, correspondant pour 1960 à une cinquantaine de milliards et à 25 milliards pour 1961.

La possibilité d'accélérer l'amortissement des équipements, selon des règles qui ne sont pas encore définies, est présentée comme la contrepartie de ce prélèvement fiscal supplémentaire. Ce n'est cependant pas une innovation, car il existait déjà cinq régimes différents d'amortissements accélérés, régimes parfois tellement avantageux que les intéressés ont demandé qu'on les laisse subsister au moins pendant cinq ans.

Quoi qu'il en soit, les investissements privés ont été en régression

de plus de 6 % en 1959 par rapport à l'année précédente, malgré l'apport de capitaux étrangers importants. Ce n'est donc pas, semble-t-il, en asséchant les trésoreries des entreprises par une saignée supplémentaire qu'on leur permettra d'accentuer leur effort d'investissement.

Le projet initial du Gouvernement comportait le paiement de ces taxes en trois termes, correspondant à 25 milliards chacun : 1er avril et 1er octobre 1960, 1er avril 1961.

Le Sénat, suivi par l'Assemblée nationale, s'il n'a pu écarter cet impôt, en a du moins, grâce à un système d'*obligations cautionnées*, retardé les échéances et étalé le paiement jusqu'en avril 1962. Cela évitera à nombre d'entreprises de sérieuses difficultés.

Les droits successoraux.

S'il est désirable de ne pas alourdir par des taxes trop élevées le fonctionnement des instruments destinés au développement des productions futures, que constituent les entreprises industrielles, il est encore plus nécessaire que le prélèvement fiscal n'ampute pas l'instrument de la production actuelle. Dans ce domaine, les taux des droits de mutation en ligne directe, en vigueur jusqu'ici, ont eu bien souvent, par leur exagération, un rôle néfaste.

Les nouvelles mesures législatives apportent une atténuation à ces défauts, et c'est là, sans doute, la partie la meilleure du texte qui réforme notre fiscalité. Les dispositions qui en résultent sont d'ailleurs essentiellement le fruit des travaux conjugués des deux assemblées parlementaires.

Ces dispositions suppriment la taxe spéciale créée en 1956 sous le ministère Guy Mollet, allègent les droits successoraux, relèvent le montant des abattements opérés sur le patrimoine héréditaire.

Après les abattements autorisés, les droits applicables en ligne directe et entre époux sont, pour la part nette revenant à chaque ayant droit :

— De 5 % jusqu'à 5 millions de francs ;
— De 10 % pour la tranche de 5 à 10 millions ;
— De 15 % pour la tranche supérieure à 10 millions.

Ces abattements, autorisés sur chaque part nette avant l'application de ce dernier barème, sont de 10 millions.

En ligne collatérale, le tarif des droits applicables s'établit, selon le degré de parenté, entre 40 et 60 %.

Sans entrer dans des discussions de caractère plus politique ou philosophique que technique, qui s'engagent périodiquement quant à la légitimité de ces droits successoraux, on doit cependant reconnaître que pour une entreprise à caractère personnel, notamment dans le domaine agricole, le paiement de l'impôt sur les successions, joint souvent à la nécessité de racheter en même temps les droits de certains cohéritiers, obligent parfois les enfants qui désirent conserver l'exploitation familiale, soit à s'endetter lourdement, soit à liquider une partie des biens constituant cette

exploitation — ce qui généralement en réduit la productivité et aboutit, sur le plan économique, à des situations regrettables.

La détente des taux constitue un premier pas dans la voie des améliorations souhaitables, mais elle aurait dû être complétée par l'attribution de facilités de paiement sans intérêt, pour les successions dont l'actif est difficilement mobilisable, tels les biens fonciers ou les fonds de commerce.

Conclusion.

Que conclure en définitive de l'examen des nouvelles dispositions arrêtées par les pouvoirs publics, et que l'on présente parfois comme une « *réforme fiscale* » ?

Du point de vue de la simplification, c'est-à-dire de la diminution des formalités, des complications, des pertes de temps qui se traduisent en définitive non seulement par la multiplication des tracas, mais par de nombreuses heures improductives, aussi bien pour le contribuable que pour le fisc, il n'y a pas amélioration, bien au contraire. Les feuilles de déclarations d'impôts resteront de présentation identique, seront plus difficiles à établir, plus compliquées à dépouiller et à contrôler.

A cela, aucun remède n'a pu être apporté par la voie parlementaire, les assemblées n'ayant en fait aucun moyen, en vertu des règles constitutionnelles, de modifier sensiblement un texte gouvernemental.

Du point de vue de l'équité dans la répartition des charges, la taxation nouvelle apporte sans doute quelques améliorations pour certaines catégories d'assujettis, notamment les petits contribuables, en raison de la décote — c'est-à-dire d'une remise d'impôt — correspondant à 7 000 francs par part. Il en est de même pour les gros contribuables célibataires à partir d'un revenu taxable supérieur à 6 millions. Mais les améliorations demeureront illusoires pour la plupart des autres, leur situation étant inchangée ou même sensiblement aggravée, par la suppression de certaines déductions précédemment autorisées.

Pour les entreprises industrielles, la réforme se traduisant essentiellement en 1960-1961 par un prélèvement massif sur leur trésorerie, c'est-à-dire sur leurs possibilités d'autofinancer la modernisation de leurs installations — tandis que le marché du crédit qui pourrait en prendre le relais, reste à un taux exorbitant — on risque de voir, au moment où nous pénétrons plus avant dans la voie du Marché commun, s'affaiblir et peut-être disparaître la plupart de ces centres d'activité productrice qui, par leur nombre et leur répartition sur le territoire, assurent la stabilité de la vie économique et sociale de la Nation.

Ainsi, quoique contenant un certain nombre de dispositions heureuses, le texte de loi qui ambitionnait de réformer notre fiscalité n'apporte pas de modifications très sensibles à la situation actuelle.

Le Parlement l'a d'ailleurs bien compris et n'a pas voulu laisser se

développer dans le pays, à la faveur d'un titre prometteur, des espoirs susceptibles de se transformer plus tard en amères désillusions. Aussi a-t-il débaptisé le projet gouvernemental de « *réforme fiscale* » pour lui donner l'appellation plus modeste et plus conforme à la réalité de « *projet portant divers aménagements fiscaux* ».

Il s'agit bien, en effet, de simples aménagements fiscaux, apportés dans le cadre traditionnel d'un système dont les éléments essentiels datent déjà de la première guerre mondiale, c'est-à-dire d'une époque où l'Etat n'avait pas encore exercé son emprise sur près de la moitié de notre activité économique et où la notion d'épargne n'avait pas été profondément modifiée, dans son sens et dans son but, par le développement de nos institutions sociales.

Ces aménagements apportés à une fiscalité désuète, encore qu'ils n'adaptent pas cette dernière aux conditions requises par l'évolution d'une économie moderne, caractérisée aujourd'hui par l'utilisation de l'avion à réaction ou de la machine électronique, demain par la généralisation de l'automation ou la domestication de l'atome, pourraient du moins constituer l'amorce de réformes plus profondes et, en attendant ces dernières, alléger sensiblement la situation des contribuables.

Mais cet allégement ne peut évidemment se concevoir que dans la mesure où les dépenses de l'Etat cesseront de croître d'une année sur l'autre et par conséquence dans la mesure où le produit des impôts devra lui-même cesser de croître pour en couvrir le paiement.

Une ordonnance du général de Gaulle avait bien prescrit l'élaboration d'un programme d'économies dans toutes les activités administratives, industrielles ou sociales placées sous la dépendance de l'Etat mais ce dernier n'a pas encore été élaboré et ne peut donc avoir sa répercussion sur le budget de 1960. Espérons qu'il ne tardera pas trop à voir le jour, car la réduction du train de vie de l'Etat est la condition essentielle — on le voit par cet exemple — pour que toutes les réformes qu'ambitionne de réaliser le Gouvernement actuel ne soient pas des réformes d' « *illusion* ».

Pour le moment, nous n'avons pas encore réussi à stabiliser notre situation budgétaire. Et si, grâce à des efforts louables, le Gouvernement a réussi, pour 1960, à maintenir le découvert du budget — autrefois appelé « *impasse* » — au chiffre de 612 milliards, tout à fait comparable au chiffre de 1959, il n'en est pas moins vrai que les dépenses de l'Etat sont encore en augmentation de 550 milliards sur l'année précédente, pour atteindre plus de 7 800 milliards et que, dans ces conditions, l'impôt devant rapporter plus qu'en 1959, on ne peut raisonnablement élaborer un projet qui réduise sensiblement la charge fiscale, sans compromettre la stabilité du franc.

Le Gouvernement se serait d'ailleurs convaincu de cette évidence, s'il avait pris pleinement conscience de ce fait que le but principal de toute politique étant le développement du bien-être des populations et la prospérité du pays dans la collectivité internationale, il était nécessaire de met-

tre systématiquement en œuvre, selon un plan cohérent, tous les moyens dont on peut disposer pour promouvoir le développement de l'expansion économique. Cette considération devrait dominer toutes les autres dès lors que les difficultés financières, qui mettaient les caisses publiques aux abois jusqu'à l'an dernier, nous laissent, grâce aux mesures d'urgence prises à la fin de 1959, un certain répit.

Or, il ne semble pas que l'optique essentiellement financière dans laquelle les pouvoirs publics ont été dans l'obligation d'aborder — et ont parfois heureusement traité — les problèmes immédiats, s'estompe maintenant suffisamment, pour faire sa part légitime à l'optique économique, nécessaire à la solution des problèmes de demain.

C'est ainsi que le Gouvernement, s'il a insisté à maintes reprises sur la nécessité d'une grande rigueur budgétaire, n'a pas défini jusqu'ici une véritable politique économique, précisant, par des chiffres et non par des discours, l'importance des objectifs à atteindre, les étapes à franchir, ainsi que la façon dont il compte mettre en œuvre l'ensemble des moyens auxquels il faut nécessairement recourir pour y parvenir.

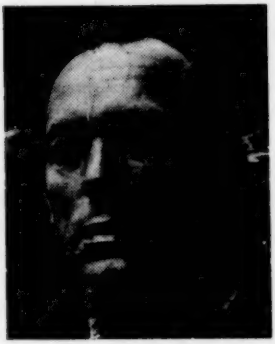
Considérant comme autant de questions isolées, la réforme des structures et les économies qu'on peut en escompter, les investissements de base dont l'Etat a la charge, la réforme fiscale qui a un retentissement profond sur les investissements privés — ne semblant pas par ailleurs se soucier suffisamment du loyer exagéré de l'argent à moyen terme, toutes choses qui, en définitive, sont liées dans le développement rationnel de l'économie — l'action des pouvoirs publics évoque maintenant l'image d'un orchestre, où l'on se préoccuperait d'économiser le prix de revient de chaque pupitre, sans se rendre compte que le problème primordial est d'écrire pour l'orchestre une bonne partition et d'assurer sa bonne exécution.

Souhaitons que cette harmonie se réalise enfin au cours de la présente année.

MARCEL PELLENC,
Rapporteur général du Budget au Sénat.

RENCONTRES

par Georges Navel



MÉNAGE sans enfants, les Chardonnet s'étaient adjoint l'aide de leur neveu, garçon de vingt ans, et de ses sœurs. Louis, Marie, Bimbo et Pierrette étaient venus d'Italie après la mort de leur père, un ouvrier génois.

Louis travaillait le jardin, l'oncle s'occupait de la vigne et des labours. Les vieux ceps du coteau donnaient du bon vin mais rapportaient peu. La vente des légumes et du lait ajoutait au revenu de la ferme. Selon la saison, les Chardonnet expédiaient des anthémis, des giroflées, du mimosa, des petits pois, des haricots verts.

Mme Chardonnet préparait les cageots. Le soir, son mari attelait la jardinière. Après un cheminement à travers les pinèdes, la route rejoignait sur la hauteur les premières villas de la station climatique, espacées de parcs en jardins sur la bordure. En hiver, Chardonnet arrivait là-haut à la tombée de la nuit. Deux hôtels sommeillaient derrière un rideau de mimosas et des allées de palmiers. Chardonnet descendait de sa charrette. Un chien tiré de sa torpeur répondait au coup de sonnette par des aboiements. Le hall s'éclairait, une vieille dame venait pousser la grille. En parlant de la pluie et du beau temps, du vent d'est ou du mistral, Chardonnet remplissait quelques pots à lait.

La loco du tortillard, à l'assaut d'une grimpée, ralentissait, peinait, s'époumonnait, lançait des appels ; le chef de gare assurait aussi les fonctions de garde-barrière. Ses feuilles d'expédition remplies, ses cageots sur le quai, Chardonnet attendait le passage du train pour voir quelques visages nouveaux ou se distraire en parlant au facteur apportant le courrier, quelques lettres au fond d'un grand sac.

Les jours où elle n'allait pas à l'école, Pierrette accompagnait la vache dans sa promenade, le long des talus du vallon jusqu'à un bout de pré sous les châtaigniers du ruisseau. La bête foulait les arums, piétinait les haricots, bâfrait l'orge en herbe. Les bras au ciel, le torse penché, la fillette mimait sa désolation dans le style d'une vieille paysanne d'Italie. Elle pleurait à chaudes larmes. Que dirait son oncle ? Que dirait son frère dont le travail était gâché ? La vache insensible à ses mines refusait d'obéir aux menaces et aux supplications. Elle agitait sa queue de contentement.

Le bâton levé ne retombait pas. Lasse de l'injurier, la gamine emplissait le vallon de ses cris en appelant à l'aide.

Chardonnet abandonnait son cheval et sa charrue dans la vigne et dévalait le coteau. Mécontent de descendre pour avoir à regrimper, il criait :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, t'as pas fini cette comédie ?

En le voyant venir, la bête quittait le talus pour trotter sur le chemin.

— Si tu me fais descendre encore, tu verras, sers-toi de ton bâton, imbécile, au lieu de gesticuler. Tu n'es pas au théâtre.

Pierrette larmoyait. Ses pommettes souriaient à la coulée d'un pleur. Son abondante chevelure taillée à la Jeanne d'Arc ne laissait voir de sa figure qu'un mince ovale, avec pour tige un long cou.

— Si je la frappe, elle me donnera des coups de corne. Je ne peux pas, elle est trop grosse. Toi tu es un homme, c'est pourquoi elle t'obéit, d'une fille elle n'a pas peur.

Ses yeux de biche exprimaient son admiration pour la force de l'oncle ; les bras retombés, la tête penchée, sa faiblesse et son impuissance devant les bêtes et les hommes ; quand elle pleurait son joli visage souriait et semblait se moquer de sa peine.

— C'est pas parce que je suis un homme qu'elle m'obéit, imbécile, c'est parce qu'elle a peur. Elle me croit plus gros qu'elle, le cheval aussi. Les bêtes nous voient neuf fois plus gros, c'est pour ça qu'elles obéissent.

Le frère de Pierrette, un grand jeune homme, bûchait ferme au jardin. Stoïcien sans le savoir, il répliquait par l'énergie aux atteintes du malheur. La mort de son père et d'un frère aîné l'avait durement éprouvé Placé dans une famille de paysans, avant de venir en France, il gardait en mémoire de pénibles souvenirs. Il avait vu le fond des choses.

Si l'oncle n'était pas venu à temps pour mettre fin au drame, Louis plaquait son râteau ou son béchard pour accourir à grandes enjambées. Eloigné, derrière le rideau d'arbres du ruisseau, il pouvait croire à un malheur. L'aîné engueulait la sœurette, puis l'émotion passée, la raisonnait. S'il lui montrait sa grosse chaussure, le coup de pied au derrière n'était jamais qu'une promesse.

***

En été, le groupe de villas près de la plage se peuplait. Les mêmes familles revenaient en vacances dans leur propriété. Un vieux monsieur, célèbre caricaturiste, et des dames à ombrelle venaient au ravitaillement chez les Chardonnet. Pendant que les fillettes cueillaient du haricot, leur tante exécutait un poulet ou un lapin. On parlait sous l'amandier, ou l'on entrait dans la maison, on buvait du lait frais ou une orangeade. Après le départ des belles dames, Bimbo singeait leur démarche, Pierrette, la bouche en cul de poule, imitait « l'accent pointu » des Parisiennes et leurs intonations précieuses. Mme Chardonnet répétait ces répliques plaisantes. Elle admirait l'intelligence des bêtes, mais découvrait avec plaisir l'ignorance ou la sottise des gens.

Pendant les journées de pluie ou les longues soirées d'hiver, elle incitait ses nièces à la lecture. Avec l'*Almanach Vermot* et la *Médecine chez les Pauvres,* s'alignaient dans le rayonnage aux livres des ouvrages de Mirbeau, de Jack London, Panaït Istrati, Gorki, Barbusse. Peu instruite mais réfléchie, la jeune fermière avait rempli d'une écriture fébrile quelques cahiers avec ses réflexions de moraliste. Elle avait lu Jean-Jacques Rousseau, elle s'aperçut en lisant Diderot et Montesquieu que les méditations nées de ses promenades pendant la recherche des champignons ou la cueillette des petits pois n'apportaient pas d'idées nouvelles.

Chardonnet tirait sur la quarantaine. A l'aise dans ses occupations, c'était un homme tranquille, d'une rayonnante bonhomie. Semer l'orge et l'avoine, les petits pois, tailler, labourer, sulfater la vigne à temps voulu, soigner le cheval et la vache, c'était là son affaire. Chacun son métier, il connaissait le sien. Le paysan se sentait à l'aise en compagnie de gens plus instruits. La terre a besoin de soleil. Chardonnet admirait beaucoup sa femme qui pouvait parler de tout. Dans la conversation la musique des mots l'illuminait, si le beau monde n'était pas fier, il semblait très heureux de sa compagnie.

Parfois, une grosse voiture stoppait devant la maison des Chardonnet. Le peintre Albert Gleizes avec sa femme et des amis venait leur rendre visite. Belle fille, mais toujours souffrante, Marie, l'aînée des nièces, ne sortait guère de la maison. On parlait de Marie et de sa santé. On discutait du végétarisme, de la crise mondiale et de la Russie. En Ardèche, le peintre avait établi sur ses terres une communauté où vivaient des potiers, des musiciens. Mme Chardonnet semblait confondre le socialisme avec sa généreuse sociabilité ou la morale évangélique de son père. Les gens qu'elle pouvait estimer pour leurs curiosités ou leur talent devenaient des amis. Chardonnet fêtait leur passage en débouchant quelques bouteilles de vin. Si la conversation se prolongeait, si rien ne pressait, Mme Chardonnet avait tôt fait de préparer un repas. Pantalons retroussés, pieds nus, Louis arrivait du jardin. Le jardinier dévisageait de son regard ardent les visiteurs, sa fierté semblait à l'épreuve, puis droit, très digne, il tendait sa rude poigne. La tenaille se fermait sur une main fine. La conversation continuait. Assis, Louis ne disait plus un mot. Qu'est-ce qu'ils ont tous à tant parler ? se demandait-il.

Les Chardonnet habitaient la maison rose en bordure de la route de Valcologne. Leur grand chien, couché dans la poussière, n'était dérangé que par le passage d'une charrette de paysan, d'un camion chargé de billots de pins ou d'écorces de chêne-liège.

Le chemin, prolongé de tronçon en tronçon, travaux repris et interrompus au cours des années, aboutissait aux piles de rails, aux petits wagonnets d'un chantier abandonné. Le tracé établi sur des pistes de chasseur et des chemins charretiers épouse de côte en ravin le contour des collines. Les pinèdes intactes et les bois brûlés, les taches vertes des jeunes pins dans la broussaille se succèdent sur les pentes. Des hauteurs, la vue du large et

des lointains, la côte, les îles au roc bleuté adoucit l'âpreté du site environnant. Avec ses champs entre les avancées des pinèdes du coteau et en-dessous de la route les terrasses des jardins à l'arrosage, ses vignes sur le large plan de terrains au niveau de la plage, l'entour de la maison des Chardonnet est plus riant.

En tournée de ferme en ferme avec son pesant ballot de draps, de linge de table et de bleus de travail, « Bocca Larga », le colporteur, trouvait bon accueil chez les Chardonnet, un couvert mis, place à leur table, et s'il arrivait le soir un gîte au grenier. Les terrassiers qui avaient travaillé à la route s'étaient abrités dans leur vieille ferme. De retour du chantier, le soir, les hommes faisaient cuire leur popote, Chardonnet ramenait du village leur ravitaillement. Les jours de pluie, quand les terrassiers s'ennuyaient après avoir trop longtemps dormi ou joué aux cartes, une visite à la maison en bas, un moment de causerie les distrayait. Marie rédigeait leurs lettres, établissait le compte de leurs journées et se chargeait d'envoyer leurs mandats quand passait le facteur. Marie, Bimbo, Pierrette s'apitoyaient sur le sort des célibataires endurcis, vieux garçons d'humeur vagabonde, et des pères de famille loin de leur foyer. Mme Chardonnet sermonnait ceux qui aimaient trop la bouteille.

La fermière pour autant qu'elle se dictait une conduite s'inspirait de l'admiration qu'elle gardait à son père. En rapportant les mots, les dictons du vieil ouvrier, un socialiste italien, elle traçait le portrait d'un philosophe de la rue, des plus gais et des plus sociables. Elle était venue en France à dix-huit ans. Soubrette, puis gouvernante dans une famille de marins à Toulon, elle avait épousé leur jardinier. Chardonnet était parti pour la guerre peu après son mariage. Fait prisonnier, le paysan ardéchois avait repris les mancherons de charrue en Bavière dans les cultures de houblon. A son retour, le couple s'était placé au service du compositeur Albert Roussel, puis, disposant de quelques épargnes, les Chardonnet purent songer à devenir métayers.

Hors des choses de son travail, Chardonnet savait peu dire, mais la sympathie du musicien l'avait vivement touché. Il exprimait sa vénération par une respiration méditative, un long soupir, deux hochements de tête.

— Albert Roussel, ça c'est un homme. Rien qu'à le voir marcher, on comprenait que des choses se passaient dans sa tête.

Il avait vu le soleil, approché le génie.

En septembre, ayant quitté Solliès où je travaillais, j'étais venu dans la presqu'île pour rencontrer les Suard, couple aimable de végétariens, des gens âgés que les Chardonnet invitaient de temps à autre pendant leur séjour d'estivants. En passant devant la ferme, les Suard me présentèrent au vigneron ; la causette n'avait guère duré, nous allions à la plage.

Quand l'année se montrait favorable, le ramassage des champignons

s'ajoutait au revenu de la ferme. Je ne savais rien de la récolte des champignons et de son rapport. M'installer seul dans un cabanon, parcourir les collines, mais où ? Vendre, à qui ? Après un quart d'heure de conversation, Chardonnet m'invita à venir quand les champignons commenceraient à sortir après les premières pluies d'octobre.

La récolte des figues terminée, à Solliès j'avais cueilli les pommes. Heureux de m'en aller vers une occupation déambulante, un jour j'abandonnai ma bouteille d'huile, ma marmite, le cabanon et son tas de foin, pour reprendre mon vélo, mon sac à dos et ma couverture. Nourri de pain, de figues, de raisin, de riz, ce régime s'il ne soutenait pas toujours bien mes forces m'aidait à vivre assez librement. Mes vingt-quatre ans avaient grand appétit. Chardonnet m'avait invité, on me logerait, je ne m'attendais pas à être si chaleureusement accueilli. La table déjà mise, Pierrette ajouta un couvert. La conversation s'était animée. Marie critiquait le végétarisme. Elle prétendait que si les lapins se repeuplaient sans que les chasseurs interviennent, il n'y aurait plus d'herbe pour les vaches, et que si les vaches allaient en liberté sans que les bouchers soient là pour les abattre, l'espèce humaine disparaîtrait. Le bon sens coulait à plein bord. Pierrette avait peur de la vache, elle prenait le parti des bouchers. Un peu de lard dans la soupe ne fait pas de mal, au contraire, disait Mme Chardonnet, ni le bifteck deux fois par semaine ou trois.

On entendait toujours le grondement de la mer, le vent bruire sous l'amandier et le pin près de la maison. L'espace et la nuit enveloppaient la maisonnée. Je percevais l'entour, mon bonheur d'être chez des braves gens devenait large communion.

Des pentes aux plateaux avec leurs vignes abandonnées envahies par les jeunes pins, on gagnait les hauteurs. Il n'avait guère plu, les champignons ne poussaient que sur les pentes du nord, aux endroits plus protégés du vent et du soleil. Seul, j'aurais erré inutilement ; j'accompagnais Louis, trotteur infatigable. Des hauteurs, la vue s'étend des crêtes de l'Estérel aux cimes des Alpes enneigées. La mer, les caps, les golfes, les voiles blanches et les îles, les chênes-lièges, la lumière d'automne sur les aiguilles de pins, tous ces éblouissements, trop de beauté, m'empêchaient de voir les champignons cachés au pied des broussailles. Louis remplissait plus vite son panier.

Chardonnet, pour la matinée, délaissait les labours et partait sans s'éloigner beaucoup du vallon. Pierrette et sa tante, suivies du chien, exploraient d'autres quartiers. Un panier au bras, un cageot à l'épaule, notre casse-croûte dans une musette, je suivais Louis. Par des raccourcis, une marche de deux heures nous amenait aux bois du cap.

Le soleil se levait sur la mer quand nous partions. Creusés, vivifiés, étourdis, tard dans l'après-midi nous revenions avec nos paniers, nos cageots plus ou moins pleins. Un repas nous attendait.

Chardonnet continuait ses labours. Mme Chardonnet aidée de Pierrette

ramassait les châtaignes sous les arbres près du ruisseau. J'allais les rejoindre. Le ciel se couvrait sur la mer, il tombait quelques gouttes des nuages bas, effrangés et en mouvement. L'air tiède, un peu rosé comme la route, la verdure, le sol un peu chantant, l'heure, le temps, la charrette bleue près de la ferme, les kakis sur les deux arbres, les petits orangers avec leurs fruits, les roseaux et le laurier, l'eau qui coulait, tout m'émouvait. Je devais m'efforcer de comprendre le langage secret de la nature et de son âme. Les yeux fermés, dans l'effacement de mon existence, un moment le souffle suspendu, j'essayais de rejoindre le silence du caillou et de la sève des arbres, pour atteindre l'illumination espérée : la connaissance du plus haut bonheur.

Le ramassage des châtaignes, rien ne pressait, restait un passe-temps de fin d'après-midi. Un coup de râteau débarrassait du terrain les vieilles cosses, les feuilles, les fougères. Des petits feux brûlaient le tout. Je ramassais les marrons tombés dans le ruisseau, j'écrasais quelques cosses vertes. Etonnée à tout propos, Pierrette avec un fort accent provençal ponctuait de retentissantes exclamations, de « mon dieu, mon dieu », les anecdotes de sa tante ou notre paisible bavardage. Le facteur était passé, ne laissant qu'un journal. Sans nouvelles de Sylvie pendant quelques jours, l'anxiété me gagnait. En ramassant les châtaignes, j'avais beaucoup parlé de Sylvie à Mme Chardonnet, et de nos séparations fréquentes.

A la nuit tombante, nous ramenions les paniers. La conversation se poursuivait sous les kakis. Les beaux fruits mûrs, les bambous, les roseaux, la tiédeur, me donnaient l'impression de vivre très près du paradis terrestre.

Couché sur une paillasse de maïs, je passais mes nuits au grenier. Chardonnet remisait là les melons d'hiver, les pastèques pour la confiture, les immortelles suspendues sur une ficelle ; tout embaumait mon logis. Plus près du vent, plus près de la nuit, des grosses pluies battantes, dormir sous la tuile m'enchantait. Je laissais la gerbière ouverte. J'accordais ma respiration au choc des vagues, au bruit de la mer, au bruit du cœur de l'univers. Envoûté d'une sorte de paix profonde, je m'endormais.

Pour éviter au facteur un long détour dans sa tournée, Bertin passait chez les Chardonnet prendre son courrier. Loquace, sa gesticulation, son brin de cour amusaient Marie ; j'avais vu Bertin quelquefois. Grand brun, homme d'une quarantaine d'années, la démarche et les gestes vifs, Bertin même vêtu en paysan rappelait quelque silhouette entrevue dans un bar de Toulon ou de Marseille. Marié à une jeune Italienne dont les parents vivaient dans le pays, il était venu habiter la bergerie à l'autre bout du vallon. L'endroit attirait les fantaisistes épris de solitude. Bertin avait succédé là à un chevrier qui, vêtu d'une tunique grecque, gardait son troupeau de chèvres en jouant du pipeau.

Une nuit, des appels, des coups à la porte, les hurlements des deux

chiens, la voix furieuse de Chardonnet, le bruit des volets claquant contre le mur m'avaient brusquement tiré du sommeil. Bertin criait :

— C'est moi, ouvrez, je suis blessé.

En hâte, j'étais descendu du grenier, toute la maisonnée se rassemblait dans la cuisine, les fillettes enveloppées dans une couverture descendaient l'escalier. Bertin montrait un bras criblé de petits plombs. Réconforté par un verre d'eau-de-vie, Bertin gesticulait, détaillant en faisant mine d'ouvrir la porte comment le coup de fusil destiné à l'aveugler ne l'avait atteint qu'au bras. Il expliquait :

— Le coup est signé, je crois que c'est ma femme et son père, ou mon beau-frère, vous savez le maçon. La chienne n'a pas aboyé, elle a dû reconnaître leurs voix. Je n'ai rien vu. Ils sont venus à travers bois au clair de lune, quand ils sont partis elle se couchait.

Séparé de sa femme après une scène, il vivait seul depuis un mois. Réveillé en pleine nuit par l'appel d'une voix dont il croyait reconnaître le timbre, sans méfiance il s'était levé pour aller ouvrir. Son chien n'avait que faiblement aboyé. La porte forçait un peu. Une main au mur, en point d'appui à hauteur du visage, l'autre sur le loquet, la porte céda. A peine entrouverte, on avait tiré sur lui. Le coup de fusil, une décharge de petits plombs, destiné à son visage, atteignit le bras. Le blanc de la chemise avait servi de cible et trompé son agresseur. Bertin croyait avoir entendu deux voix. Immédiatement après l'attaque, Bertin, pieds nus, avait parcouru deux kilomètres pour aller réveiller les Chardonnet, ses plus proches voisins.

Chardonnet avait proposé de l'emmener en charrette chez le médecin du village. La douleur s'apaisait, Bertin préféra attendre la venue du jour et prendre le train pour aller à l'hôpital faire extraire les plombs. Les Chardonnet allaient regagner leur lit, il rentrait chez lui. Il était peu probable que sur le chemin du retour son adversaire soit là à le guetter. A tout hasard, j'accompagnai Bertin, ma présence l'aiderait à attendre le jour. La lanterne que Chardonnet nous avait prêtée projetait sur les fougères du vallon nos deux silhouettes. Je ne m'étais senti pleinement rassuré, à l'abri d'un coup de fusil, qu'en arrivant chez Bertin.

Il avait allumé sa lampe à pétrole pendant que je soufflais sur la braise après avoir jeté une brassée de bois dans la cheminée. Le feu et la lampe éclairaient une grande pièce noircie par la fumée. Au-dessus du lit-cage, près d'un rayonnage à bouquins, le cadre d'une citation à l'ordre de l'armée à côté d'une médaille militaire et d'une croix de guerre avec palme et une large banderole noire aux lettres étincelantes « Si vis pacem para pacem », avaient d'abord attiré mon attention.

Bertin allait et venait pour calmer ses élancées de douleur. Il avait de nouveau entrouvert la porte vrillée de petits plombs, répété la scène de l'agression. Les heures passaient, je ranimais de temps à autre le feu par quelques branchages et des pommes de pin. Je fis griller une poêlée de châtaignes, puis une autre poêlée. Bertin posa sur la table une bouteille

d'eau-de-vie, deux verres, un paquet de tabac gris. D'un coin, je tirai une grosse bonbonne de vin pour remplir un litre.

Bertin, assis, fumait sans arrêt. Son visage avait grandi, pris l'importance d'un gros plan, éclairé par les flammes dansantes et la clarté de la lampe. Sa vue me gênait. Le regard me fixait trop, épiait la sincérité de mes paroles. De la nuit noire aux carreaux à l'apparition du petit jour, à aucun moment depuis notre entrée dans la pièce la conversation ne s'était interrompue. Nos lectures, nos opinions, nos origines, nos idées sur les femmes, sur la vie, des anecdotes illustrant notre comportement, tout défilait avec cette sorte de vivacité de la mémoire pour les impressions vécues, et de lucidité qu'on a plus particulièrement dans les veilles. Bertin buvait son eau-de-vie, nos voix s'étaient entrecroisées sans devenir pâteuses. A quatre heures du matin, j'avais moulu et préparé du café. Bertin me restait étranger, nos âges différents, nos origines, son passé, tout ce que nous avions pu nous dire, rien ne nous rapprochait.

L'homme était violent, jaloux, il humiliait la pauvre fille qu'il avait épousée, la battait dans ses accès de grandeur. Il avait consigné les infidélités de sa femme, réelles ou supposées, dans un petit cahier. Cinq fois ils avaient changé de ville, cinq jours après elle avait cinq amants, le premier était un plombier, le cinquième un agent de police. De ville en ville, les infidélités suivaient par cinq. Les effets de la vérole n'étaient pas absents de ses griefs à l'égard de sa femme dans le cahier de doléances qu'il me montra. Il était allé au collège. Sa famille avait subi des revers de fortune. Jeté tôt dans le combat, il avait connu tous les milieux, la bonne société et les bas-fonds. Peut-être n'était-il pas devenu chevrier par besoin d'indépendance, mais comme « tricard ». Quelles raisons les Chardonnet avaient-ils de m'accueillir ? Comment avais-je connu les Suard ? Mon genre d'existence le déroutait. Je pouvais gagner plus facilement ma vie qu'en cueillant des figues ou en ramassant des champignons. Il semblait me soupçonner d'être aussi un interdit de séjour. Je voyais en lui une âme des ténèbres à qui j'aurais voulu apporter du secours.

La récolte des champignons terminée, peu désireux de quitter le pays, j'avais, après quelques recherches, trouvé un emploi de caviste à la coopérative du pays. Notre sécurité matérielle assurée, Sylvie pouvait venir me rejoindre. Pour son arrivée, les Chardonnet mirent à ma disposition le logement de la vieille ferme, son mobilier ancien, ce qui s'y trouvait, prêté des draps et quelques couvertures. Près du cheval, de la vache, de la chèvre, dans leur écurie au-dessous de nous, nous serions presque dans l'arche de Noé.

Sylvie, son départ remis d'un jour à l'autre, m'annonça enfin son arrivée. Chardonnet avait attelé la jardinière pour venir l'attendre avec moi au train du soir. La nuit était belle et presque tiède. Eclairé par la pleine lune, tout le pays s'offrait à la vue, les pinèdes, la mer et ses miroitements. Palmiers, mimosas, grands eucalyptus en bordure de la route, avec

tous ces feuillages, de nuit la saison n'était pas distincte d'une nuit d'avril ou de mai. La fumée d'un feu d'aiguilles, d'herbes, de branches, qui mêlait des essences, des feux de sarments dans les vignes, imprégnait l'air du soir de senteurs vivantes.

Sylvie s'était plu à la vieille ferme. Le grand micocoulier sur l'aire près de la maison attirait les oiseaux. Chardonnet, en venant le matin traire la vache, donner à manger au cheval, m'appelait pour me réveiller si je n'avais pas entendu son pas dans le grenier. Ses tâches ne l'éloignaient guère de la ferme, soit qu'il laboure en bas un champ du jardin, ou sur le coteau d'en face la vigne. On l'entendait gueuler ses « hue » et ses « dia ». Mme Chardonnet venait pour sortir la vache et la chèvre. Sylvie lui tenait compagnie ou passait des heures en conversation avec Marie et les deux gamines. Pierrette accourait pour l'appeler au passage du boucher, de l'épicier, d'un pêcheur avec ses poissons. Mme Chardonnet lui donnait des conseils, des recettes de cuisine, veillait à ce que le bifteck ne soit pas absent de ses achats. Nous vivions près des Chardonnet comme un jeune couple près de ses beaux-parents.

Les matins devenaient piquants. La gelée blanche, près des rives du ruisseau, sur les arums et les fanes des haricots roussies montait de jour en jour. A dix heures, il faisait beau, il faisait bon jusqu'à quatre heures au soleil, bon comme au printemps. Exposé au midi, le bout de pente avec ses terrasses et ses oliviers devenait un refuge pour les merles, les rouges-gorges, les passereaux.

A la cave, les journées me semblaient longues, dans ce couvent de cuves en ciment, la compagnie du chef-caviste, un endormi, peu distrayante. Peu à faire, je ne gagnais guère à rincer de la tonnaille, à astiquer le cuivre des robinets. La tâche finie, nous nous dandinions, claquant du sabot de long en large en attendant que la journée passe. L'ennui me rongeait de son vert-de-gris.

A la vieille ferme, nos meubles anciens, deux chaises bancales, une table boiteuse, un lit de fer au sommier défoncé en mouvements de vagues, la lampe pigeon, la cheminée qui fumait, l'absence de fenêtres, le plafond bas, le parquet de carreaux démolis, les murs noircis, tout était misérable. Le feu allumé, la pièce s'emplissait aussitôt d'une épaisse fumée. Il fallait ouvrir la porte. Le bruit de la pluie, le chant des vagues, le sifflement du vent dans la cheminée accompagnaient nos grelottements.

GEORGES NAVEL

MARY CASSATT

ET LES FEMMES-PEINTRES

par CLAUDE ROGER-MARX

EST-IL vrai qu'Eve inventa la peinture ? Quand le Serpent lui eut enseigné l'emploi des fards, elle aviva sa bouche avec le sang des fleurs, ses cils avec l'encre des airelles et découvrit dans le *clair-obscur* l'ami des caresses. Afin d'expliquer par une fable l'origine du dessin, les Grecs ont supposé qu'une vierge, triste de voir son fiancé partir à la guerre, imagina de graver au mur son profil projeté par une lampe.

Avant le XVIIe siècle, on ne compte guère de travaux féminins qui aient échappé à l'oubli. Ni Mme de Lafayette, ni la marquise de Sévigné n'ont connu d'égales sculptant ou peignant. Enfin paraît à Venise la Rosalba, et le XVIIIe siècle, ami du pastel, devient un parterre de roses. La rivalité de Vigée-Lebrun et d'Adélaïde Labille des Vertus ravit les académiciens, qui les convient à porter l'épée. A partir de ce temps, les ateliers frissonnent de robes. Catherine Lusurier progresse à l'ombre de Drouais, Vallery-Coster à l'ombre de Chardin ; Angelica Kaufmann va de David à Reynolds ; Marguerite Gérard subit Frago puis Boilly, et Constance Mayer emprunte à Prudhon ses pinceaux.

Sous le Romantisme, nos aïeules aiment à semer leurs albums des fleurs chères à Redouté ou d'un « feuillé » qui se souvient du XVIIe siècle. Ni Ingres, ni Delacroix ne semblent avoir formé d'émules féminines. La gloire de Rosa Bonheur a beaucoup pâli : ce nom heureux, on voudrait le réserver à Berthe Morisot qui, vivante, eut moins de succès qu'elle ou que Nelly Jacquemard, Henriette Brown, Louise Abbema et Madeleine Lemaire. Arrière-petite-fille de Fragonard, Berthe, qui s'inspira du même azur et des mêmes cygnes que Mallarmé, est sans conteste, avec Eva Gonzalès — sa rivale dans le cœur de Manet — le premier grand maître féminin du XIXe siècle. « *Elle peint des tableaux comme on fait des chapeaux* », disait Degas qui, cessant d'être misogyne, favorisa ses débuts, comme ceux de

Mary Cassatt, et, plus tard, ceux de Suzanne Valadon, les seules femmes de l'époque dont on peut dire qu'elles aient enrichi grandement leur art.

***

Depuis les lointaines expositions chez Durand-Ruel (en 1891, 1893 et 1908), Paris n'avait guère été en mesure de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre de Mary Cassatt, réunie aujourd'hui rue du Dragon par les soins du Centre culturel américain. On admirait d'elle le beau pastel (*Femme et enfant*) qu'elle offrit au Louvre, et, souvent exposé, ce chef-d'œuvre de grâce et de lumière qu'est *La Loge* (ancienne collection Rouart), qui fut, en 1877, sa première contribution aux groupes dits « impressionnistes ». Avant même d'avoir rencontré Mary Cassatt (et ceci a son importance), Degas avait remarqué au Salon de 1874 l'un de ses tout premiers portraits. Une longue amitié, troublée d'orages, ne cessera de l'unir à cette Américaine née en Pennsylvanie en 1844, qui se fixe définitivement à Paris vers 1877.

La Loge.

Il y avait entre eux maintes affinités de caractère : Mary était la loyauté même et c'est certainement l'accent viril de ses toiles, leur absence de frivolité et de maniérisme, qui, tout de suite, enchantèrent Degas. Qu'un peu d'amour, et réciproque, ait coloré leurs relations, il n'est pas interdit de le croire. Degas s'est inspiré à plusieurs reprises de ses gestes, notamment dans deux aquatintes qui la représentent, cambrée, vue de dos, s'appuyant sur une ombrelle, au cours d'une visite des salles du Louvre, ou dans des toiles intitulées *Chez la Modiste* (on sait qu'il aimait l'accompagner dans ses essayages). Il admirait son allant, sa clarté d'esprit, son incapacité de feindre ; comme artiste, sa résistance aux facilités nées de l'Impressionnisme, l'intérêt qu'elle prenait aux visages, aux poses familières, et, surtout, la rigueur avec laquelle elle maintenait aux formes

leur permanence et leur stabilité. « *Je n'admets pas qu'une femme dessine aussi bien* », s'était-il écrié un jour, et sans doute du ton bougon dont il avait répondu au cours d'un dîner à sa voisine qui lui demandait : « *Monsieur Degas, pourquoi peignez-vous les femmes si laides ?* — « *Parce qu'elles sont laides, madame.* »

L'œuvre de Cassatt est vouée presque exclusivement à l'enfant et aux gestes maternels, bien qu'elle n'ait eu ni mari ni enfant, ce qui explique je ne dis pas la sécheresse, mais l'éclat un peu superficiel de compositions où tout respire la santé, l'aisance, le confort, où la grâce des attitudes, de chairs potelées et bien savonnées, de regards neufs, manque, fatalement, de tout ce que leur apportent l'inquiétude maternelle ou paternelle, et de tout ce qui vient enrichir du dedans des scènes similaires : Carrière, et même un peintre du bonheur comme Renoir, se sont inspirés eux, des faits et gestes de leurs enfants. « *Tiens, le petit Jésus avec sa nurse !...* » aurait dit non sans cruauté Degas devant une maternité de l'Anglo-Saxonne.

Il arrive parfois à Mary Cassatt de retomber dans le brio, l'élégance, le soyeux un peu fade de Chaplin (qui fut son premier maître à Paris, et celui d'Eva Gonzalès). Ce n'est qu'assez rarement qu'elle retrouve la précoce maîtrise jamais surpassée de *La Loge* (peinte à trente-deux ans), où l'éclat souriant du modèle vu de face en grand décolleté et caressé par la lumière artificielle rivalise avec les chatoiements de la robe et de la salle reflétée.

Malgré les conseils que lui prodiguait Degas, Cassatt, si peu femme qu'elle fût, avoue dans son art les difficultés qu'éprouvent la plupart des femmes à se vaincre. On dirait que les longues gestations leur sont interdites et qu'elles craignent de tout gâcher en cessant d'obéir au seul instinct.

Ces réserves, valables pour certaines toiles de Mary Cassatt, ne sauraient s'adresser à l'œuvre gravé. Le Centre culturel américain a très heureusement présenté une cinquantaine de planches — le quart presque de l'ensemble catalogué par A.-D. Breeskin — à côté d'une douzaine de peintures ou de pastels. Les premières gravures sur cuivre remontent à l'époque où le peintre des jockeys et des danseuses rêvait de publier un recueil d'estampes en blanc et noir auquel il eût donné ce beau titre : *Le Jour et la Nuit*. A partir de 1880, vernis mous, pointes sèches, aquatintes se succèdent et parfois elle mêle ces procédés inspirés souvent de toiles antérieures, comme *Dans la loge à l'Opéra*, et toutes par des spectacles et des gestes quotidiens, à l'exclusion du paysage. C'est en 1891 que paraît, tirée seulement à vingt-cinq exemplaires, la suite de dix estampes en couleurs, si franchement influencées par les bois à l'eau d'Hokousai ou d'Outamaro que l'artiste n'a pas craint d'intituler l'une d'elles « en imitation de gravure japonaise ». Des teintes d'un extrême raffinement, prédominent ici, laissant percevoir la souple vigueur des contours. Avec les lithographies de Toulouse-Lautrec, de Vuillard et de Bonnard, voilà certainement la plus

exceptionnelle réussite de la gravure en couleurs. *La Toilette, La Lettre, Dans l'Omnibus, La Coiffure*, chefs-d'œuvre de tact et de concision, ne sauraient cependant faire oublier l'aristocratie nerveuse de pointes sèches monochromes, comme *Le Thé, Mère et Enfant, Sollicitude, L'Enfant malade, Le Livre d'Images.* Le mot *pointe sèche* caractérise assez bien, d'ailleurs, ce que cette compatriote de Whistler gardera toujours d'un peu fier et distant dans la familiarité même.

Mary Cassatt qui, comme Claude Monet, comme Degas, comme plus tard Louise Hervieu, sentit vers la fin de sa vie ses yeux la trahir, ne cessa d'être un trait d'union entre son pays d'origine et la France. Personne avant elle n'avait dépensé tant d'ardeur à faire comprendre et aimer l'école impressionniste aux Etats-Unis. Elle a contribué à former plusieurs collections admirables, comme celles de ses amis Havemayer, qui reflètent la sûreté de son goût et de sa culture ; elle a soutenu à plusieurs reprises, aux heures critiques, aussi bien Pissarro que Durand-Ruel. Bien que de tempérament orgueilleux, elle ne tirait aucune vanité de ses productions, et, comme Degas, elle protestait dès qu'on l'admirait trop. Bien qu'en son temps, comparativement au nôtre, il n'y eût qu'un assez petit nombre d'artistes de son sexe qui s'adonnât aux Arts, elle était persuadée que toute femme, elle comprise, ne pouvait jouer en sculpture ou en peinture qu'un rôle secondaire : « *Je ne vois pas poindre à l'horizon le grand peintre original femme,* écrivait-elle. *En littérature les femmes ont été tellement supérieures !* » Seules lui paraissaient avoir égalé les hommes Vigée-Lebrun et Berthe Morisot.

Quand commencèrent à se multiplier les salons de « dames seules », elle protesta vivement contre une séparation qui lui semblait n'avoir aucun sens : « *Les hommes n'ont jamais refusé aux femmes artistes leur part dans les expositions et les récompenses. Et maintenant on veut les séparer !* » Depuis ce temps, Jane Poupelet, Marie Laurencin, Berthe Martinie, Germaine Richier, et, davantage encore, Suzanne Valadon et Louise

Hervieu (pour ne parler que de disparues), ont su, comme Mary Cassatt dans ses estampes, réaliser cette collaboration entre l'inconscient et les pouvoirs volontaires à laquelle, reconnaissons-le, ne sont point parvenus bien des mâles, femmes en cela.

CLAUDE ROGER-MARX

CHRONIQUE DES LIVRES

LE SACRAMENTAIRE DE GELLONE ET LA FIGURE HUMAINE DANS LES MANUSCRITS FRANCS DU VIIIe SIÈCLE. DE L'ENLUMINURE A L'ILLUSTRATION

par Bernard TEYSSÈDRE

(Collection « Visions Méridionales ». Toulouse, Privat)

On voudrait n'avoir pas de réserves à faire sur cet ouvrage, qui témoigne d'une vraie curiosité d'esprit de la part de son auteur, et aussi d'enthousiasme que l'on trouve rarement dans ces sortes d'études, et qui emporte la sympathie. Malheureusement quelques réserves s'imposent, et quelques regrets. S'il faut féliciter l'auteur de s'être attaché à un sujet encore peu connu, d'avoir su en faire ressortir la prodigieuse richesse, d'avoir ce faisant soulevé des idées neuves (le passage de l'enluminure à l'illustration par exemple), et de nous livrer le résultat de recherches étendues sur les manuscrits de la période précarolingienne, on peut regretter que ces recherches n'aient pas toujours été faites dans la bonne direction ; pour expliquer le tétramorphe évangélique — les quatre animaux symboles des quatres évangélistes — il est évidemment plus utile de connaître Ezéchiel et généralement la Bible, que de recourir aux cultes totémiques ou pharaoniques, et il n'est pas indispensable pour expliquer la présence d'un encensoir, d'évoquer « les sacrificatrices de Xanthos dans leur offrande aux divinités chthoniennes ». On regrette aussi que dans ces recherches ait été laissé de côté à peu près tout le domaine de l'ornement celtique, pourtant si caractéristique et si fidèlement conservé, depuis l'époque de la Tène jusqu'à celle du Livre de Kells et des nombreux autres évangéliaires irlandais.

Il semble aussi qu'à vouloir toujours interpréter de façon littérale des visages traités en purs thèmes d'ornement l'auteur ne soit finalement tombé dans l'erreur traditionnelle, qui consiste à voir plutôt ce que l'enlumineur représente que ce qu'il signifie. Si c'est parce que l'homme du Haut Moyen Age était courbé sous la terreur qu'on l'a plié à la forme d'une lettre ornée, on frémit en pensant aux conclusions que tirera, sur l'anatomie et l'état d'âme de l'homme de XXe siècle, l'archéologue qui dans deux mille ans aura découvert la fresque de Picasso pour le Palais de l'U.N.E.S.C.O.

RÉGINE PERNOUD.

(Suite de la chronique des livres page 63.)

UN DÉBUT PROMETTEUR

par Olivier Renaudin

J'ATTENDAIS depuis quarante minutes. C'est tout à fait normal. Un rédacteur en chef, si le journal est sérieux, je veux dire s'il se vend bien, se doit de faire attendre ses visiteurs un temps appréciable. Je réfléchissais que je n'étais même pas un visiteur mais bel et bien un suppliant ; je n'avais pas choisi mon rendez-vous mais une secrétaire me l'avait notifié au téléphone : « Présentez-vous mercredi à midi, M. Brissonneau vous recevra quelques minutes » ; j'estimais m'en tirer avec une heure d'attente.

Beaucoup de gens entraient et sortaient et la porte d'entrée protestait tristement à chaque poussée. C'était une porte bien médiocre pour un journal aussi connu : fissurée, tachée, écaillée un peu partout ; mais il y avait, punaisées sur chaque battant, deux photos interminables destinées sans doute à détourner l'attention. Ou encore à faire reluire le grand talent des photographes maison. La photo du battant fixe était une vue aérienne de la baie de Rio, avec le Pain de Sucre et Copacabana. Bonne photo, peut-être un peu trop « syndicat d'initiative ». La photo du battant qui s'ouvrait présentait en gros plan le visage du docteur Schweitzer, photographié non pas à Lambaréné comme d'habitude mais en Alsace. J'étais assis sur un canapé fatigué placé trop près de la porte.

A chaque passage, le docteur Schweitzer bondissait vers moi.

Cependant, alentour, la faune habituelle des journaux tourbillonnait. Photographes au blouson de cuir noir, l'appareil en sautoir sur la poitrine ; cyclistes chahuteurs en knickerbokers et chaussettes écossaises ; huissiers sans chaîne, tutoyant tout le monde et monnayant de méchantes bières aux rédacteurs en chemise, le nœud de cravate à hauteur d'estomac, le cheveu torturé par l'effort. Je me sentais chez moi et je me félicitais encore d'avoir choisi cet état de journaliste où le « deux heures-six heures » n'a pas cours ; où l'on voit quelquefois son nom imprimé comme une récompense au bas d'un reportage qui a apporté mille rebuffades. Cet état qui est une école de naufrage, soit que

brusquement on ne plaise plus, soit que le journal sombre pavillon haut avec tout son équipage. C'était justement mon cas au moment où j'attendais ma comparution devant un nouveau rédacteur en chef. Je venais innocemment tenter ma chance sur un autre bâtiment.

« Vous êtes là pour M. Brissonneau ? — Oui, dis-je en me levant. » C'était un huissier chenu. « Bon, alors suivez-moi. Il a sonné qu'il était libre. La lumière verte est allumée, là, vous voyez ? »

Je frappai. Il n'y eut aucune réponse. Alors j'entrai.

M. Brissonneau, rédacteur en chef du *Réveil*, me parut gigantesque de proportions. De dos, il présentait un fond de pantalon colossal, une chemise dont la manche commençait à mi-épaule et un cou effarant, trop rouge pour une bonne santé. Pour le moment, il était entièrement occupé à la contemplation d'une photo. Appuyé au mur, il écartait d'une main le rideau de la fenêtre afin de mieux juger du résultat à la lumière du jour. Il ne se retourna pas.

— Venez voir, dit-il enfin, toujours absorbé par la photo, et dites-moi ce que vous en pensez.

Quand je me trouvai à sa hauteur, il me jeta de côté un coup d'œil indifférent et approcha la photo de mes yeux. On voyait un cheval courir en plein brouillard. Le brouillard était dû à la vitesse du cheval qui arrivait en trombe au poteau d'arrivée. C'était un effet d'art voulu par le photographe. Loin derrière, une dizaine d'autres chevaux attelés à des sulkys de course trottaient en rangs serrés. Et dans les tribunes une foule immense applaudissait le spectacle. Je bénissais le ciel qui m'avait fait turfiste. « Oui, dis-je d'un ton désinvolte, c'est *Gélinotte* qui gagne le Prix d'Amérique à Vincennes. La photo est excellente, je trouve. »

« Non, monsieur, malheureusement elle n'est pas excellente. Elle aurait pu être excellente mais elle est exactement... minable ! Le flou, je veux bien, j'en suis même partisan car ça donne l'impression de la vitesse. Et *Gélinotte* court vite. Mais vous voyez peut-être que le flou dissimule le sulky. Or sur le sulky il y avait justement... — Charley Mills. — Charley Mills ! Et où voyez-vous Charley Mills sur la photo ? Nulle part ! Je ne peux pas publier *Gélinotte* à l'arrivée sans sulky et sans son driver. »

Brusquement il retourna s'asseoir à son bureau, jetant *Gélinotte* à la volée sur mille papiers emmêlés. « Alors, dit-il, pourquoi venez-vous me voir ? Asseyez-vous. » Il avait un visage quelconque, des lunettes sans style n'atténuaient en rien la banalité des traits. Une tête très floue en somme.

« J'ai été pendant un an reporter à l'*Indépendant*, dis-je. Je me trouve à la rue. »

— Je sais, vous êtes soixante dans ce cas. Que faisiez-vous à *l'Indépendant ?* — Du reportage général. Des inondations, des catastrophes ferroviaires, des grèves, des couples royaux à Paris, des premières de

théâtre, enfin vous voyez : l'actualité. — Vous n'êtes pas du tout « criminel ? » — Non pas du tout. Il y avait deux spécialistes pour la chronique judiciaire. — Ni sportif ? — Non. Des spécialistes aussi. — Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous. Il me manque un type aux sports et j'ai un fumiste à la « Correctionnelle ». Mais si vous n'êtes pas qualifié... A part ça, la rédaction est complète ici. Qu'auriez-vous souhaité ? — L'étranger. — Impossible, vous êtes trop jeune. — Je vois. Je n'ai que vingt-quatre ans. Et la politique intérieure ? — Vous aimez la politique ? Soyez honnête. — Je la connais mal. — Ici les rédacteurs politiques sont amoureux de leur spécialité. Ils sont capables, s'ils n'ont rien d'autre à faire, de discuter une nuit entière la composition d'un ministère. Vous sentez-vous de leur bord ? — Pas encore mais ça viendra peut-être. — Merci. Vous ne me faites pas le numéro de l'enthousiasme et vous avez raison. D'ailleurs ne regrettez rien : il n'y a aucune place à « l'intérieur ». Pas de place aux sports donc, ni aux informations générales d'où vous venez. Vous voyez, le défaut des hebdomadaires comme l'*Indépendant,* c'est de ne pas vous spécialiser. Un jour, vous faites un crime crapuleux, le lendemain la Nuit de la Fourrure. Et quand vous vous présentez ensuite dans un quotidien, vous êtes incasable. Attendez, je termine mon tour d'horizon : pas de place aux spectacles, ni à la page de la femme. Ah ! mais si, j'ai un trou en ce moment au courrier du cœur. Ça vous dirait d'essayer ? »

Je me demandais s'il plaisantait ou s'il se fichait posément de moi. Le téléphone sonna. « Oui, dit-il, moi-même »... et ses yeux interrogatifs continuèrent à me fixer calmement. « Au secours, pensais-je, il est tout à fait sérieux. »

« Oui, continuait Brissonneau, se renversant en arrière sur son fauteuil et me faisant découvrir son triple menton, oui c'est probablement intéressant. A quelle heure à Strasbourg ? 20 heures 28 ? 22 heures 28 ! Bien, j'envoie une équipe. Merci. » Il raccrocha, se leva et sortit lourdement. Je l'entendis dans le couloir qui ordonnait : « Foucard, Adenauer arrive à Strasbourg à 22 heures 28 par train spécial. Vas-y avec Rigny et essayez de faire des photos dans son compartiment. Prenez 30 000 francs. » Puis il réapparut. « Alors, dit-il, c'est oui ou c'est non ? — Je voudrais savoir... — Mon vieux, je suis désolé mais j'ai encore pas mal de copie à relire avant d'aller déjeuner. »

Je m'interdis de réfléchir. « C'est oui. Que faut-il... — Tenez, dit-il, en ouvrant un tiroir, débrouillez-vous avec tout ça. Il sortit à poignées des dizaines d'enveloppes encore fermées où la couleur jaune dominait. Notre courriériste du cœur est malade depuis un mois. La rubrique s'est arrêtée avec elle. Elle répondait à une lettre chaque jour et signait « Anne-Marie ». Les cœurs en détresse ne reçoivent plus d'espérance et les lettres s'amoncellent. Vous allez arranger un peu cette pagaïe et m'envoyer le plus tôt possible quelques échantillons de réponse. Si c'est bon, je vous confie la rubrique jusqu'à son retour. Ah ! surtout,

pas plus de vingt lignes par réponse. — Puis-je emporter quelques modèles d'Anne-Marie ? — Certainement pas. Il suffirait que vous ayez un don d'imitation et je ne pourrais pas vous juger. — Pourtant, les lecteurs verront bien que le style a changé. — Aucune importance. Vous ne signerez pas Anne-Marie. Nous avons d'ailleurs annoncé qu'elle était souffrante. Choisissez un pseudonyme : Oncle Honoré par exemple. — Bien. »

J'étais abasourdi et m'employais à paraître décontracté. Mon visage dut me trahir car il reprit :

« Ne vous inquiétez pas, c'est assez facile. Vous avez été amoureux ? — Oui... Comme tout le monde. — Vous n'êtes pas marié ? — Non. — C'est parfait. Allez, au revoir. Un bon rédacteur ne s'effraie d'aucun sujet. Quand Anne-Marie sera guérie, on vous trouvera autre chose. »

Et il m'emplit d'enveloppes les deux mains.

***

Dans l'autobus du retour, le paquet de lettres sur mes genoux, mes mains cachant sur la première enveloppe l'inscription : Anne-Marie, Courrier du Cœur, je pensais : « Eh oui ! voilà l'Oncle Honoré qui rentre chez lui. Grâce à sa compétence, les peines de cœur paraîtront plus légères, les larmes de l'abandon sécheront, les scènes de ménage s'apaiseront, les ruptures, les tentations seront évitées. » J'eus envie de commencer tout de suite en demandant à ma voisine qui était jolie si tout allait bien pour elle. Mais mon ironie était amère, et sur la fin du trajet, je pensais surtout à tous mes amis sérieux, « pleins d'avenir », qui me demanderaient des nouvelles de mon métier et auxquels j'aurais peine à répondre. Et j'avait des amis qui sortaient de « Navale », de « Polytechnique », de « Centrale », de « Sciences Po », de « l'Ecole Nationale d'Administration ».

Chez moi, il me parut urgent de prévenir une jeune fille de ma nouvelle activité. Je ne doutais pas que le courrier du cœur dût être réservé aux femmes. Immédiatement je pensai à Virginie, compréhensive, humaine et tellement altruiste... Je l'appelai au téléphone :

« Bonjour ! Tu vas bien ? — Un peu fatiguée. Il y a trop de soirées à Paris. Et toi, quoi de neuf ? — Quelque chose d'étonnant. — Vraiment ? — Je me suis présenté ce matin dans un nouveau journal. On vient de me confier une rubrique capitale. — Laquelle ? — Le courrier du cœur. »

Un temps. Je l'imagine avec la bouche ouverte de la stupéfaction, ses yeux gris qui s'agrandissent, son front qui se plisse jusqu'aux cheveux. Et j'entends sa voix brève :

« C'est ridicule. — Tu trouves ? — Ridicule : naturellement tu blagues ? — Pas du tout. »

Suit un soupir d'impuissance dans l'écouteur.

Puis elle reprend :

— Si tu avais soixante ans, si tu ne comptais plus tes maîtresses, tu serais peut-être l'homme de la situation, mais...

Elle éclate de rire, de ce rire provocant et sensuel contre lequel je ne peux rien. « Et tu n'as pas refusé ? Tu ne penses pas que c'est l'affaire d'une femme de répondre à ces stupidités ? — J'en suis persuadé, d'ailleurs cette femme existe ; malheureusement elle est malade. Je fais un remplacement. »

Elle recommence à rire, prenant son temps, coupant ses crises de quelques : « C'est très drôle » qui devraient m'exaspérer. Mais il y a longtemps que mon amour-propre est en berne, que ma patience est risible ; enfin que je suis son prisonnier. Tout à l'heure, Brissonneau me demandait si j'avais été amoureux et j'ai répondu : « Oui, comme tout le monde ». Il fallait dire « comme personne » hélas ! car l'objet de ma flamme n'y prête aucune attention. Elle rit, elle rit. Ah ! l'Oncle Honoré est bien mal parti. Cependant Virginie s'apaise. Enfin :

« On t'a donné des lettres ? Ça existe vraiment ? — Des dizaines. — Tu les as lues ? — Pas encore. — S'il y en a de drôles, prête-les moi. Attends, je vois ça d'ici : « Je l'aime et il ne m'aime pas. Que dois-je faire ? » ou bien : « Il m'avait promis le mariage mais il s'est enfui avec ma meilleure amie. Faut-il prévenir la police ? ». Tu me montreras tes réponses. — Bien, dis-je, je peux te voir un soir ? — Pas cette semaine, je suis prise tous les jours. Appelle-moi la semaine prochaine, si tu veux. A partir de jeudi, c'est possible. Enfin pour le moment. — Fixons l'heure tout de suite. — Non, je préfère que tu rappelles. — Entendu. — Et n'oublie pas de m'apporter les lettres. »

Voilà ! C'est une garce, je m'en suis aperçu depuis longtemps. Mais que ceux qui sont déjà prêts à se moquer et à condamner mon attitude soumise attendent seulement de l'avoir vue.

***

J'avais lu une grande partie de la nuit. Les écritures étaient enfantines : de la ronde bien large avec tous les pleins et les déliés. Il y avait des taches d'encre grattées au couteau, beaucoup de papier quadrillé et même de simples feuilles de cahier. En général, l'adresse et le nom des correspondants figuraient derrière l'enveloppe, en haut de la première page et enfin sous la signature. Quelques lettres contenaient des timbres « pour la réponse » collés à proximité de la date et plusieurs enveloppes étaient fermées au papier collant pour plus de sûreté. Et quelle littérature ! Que de pauvres choses ! Que de jeunes filles enceintes qui n'osaient pas avouer leur faute, que de maris jaloux ou alcooliques, que de mal-aimés ! Les soldats éloignés croyaient perdre leur fiancée qui avait cessé d'écrire, les jeunes villageoises se plaignaient

que les soldats de leur cœur les oublient à la ville. Sans compter la détresse matérielle qui protestait, les disgrâces physiques qui pleuraient, les haines et les soupçons qui se racontaient à longueur de pages. Comment croire que tant de gens ne trouvaient pas autour d'eux le réconfort et les conseils ? Pourquoi en arrivaient-ils à s'adresser à une inconnue qui ne leur était rien ? Je n'avais plus envie de rire en m'endormant. Je pensais à Anne-Marie nourrie de cette lecture, qui devait avoir les nerfs bien solides pour ne pas se diriger, une nuit de cafard, vers la Seine...

Le lendemain, je décidai de m'attaquer d'emblée à un cas difficile. Si aucune solution raisonnable, aucun conseil sensé ne me venaient à l'esprit, je rendrais aussitôt mon tablier à Brissonneau. La lettre que je choisis venait de Guingamp en Bretagne et portait comme signature « Madame F. ». Voici : « Il y a dix mois que nous sommes mariés. Mon mari a vingt-trois ans, moi dix-neuf. Nos caractères ont de grandes difficultés à s'accorder, ce qui est normal pour le début. Mais mon mari me fait tous les jours le même reproche : « Tu me trompes ». Je vais vous donner la raison de sa méfiance. Avant de nous marier, j'ai mené une vie assez à la légère... Lui aussi d'ailleurs. Je lui ai tout avoué et cela l'a choqué. Maintenant il s'imagine que ma vie doit être la même étant mariée. Je vous dis franchement que je n'ai pas l'intention de tromper mon mari ; bien au contraire, car je l'aime. D'autre part, je ne suis pas très habile de mes mains, c'est-à-dire cuisine, raccommodage, repassage. Alors mon travail n'est pas bien fait et il me fait parfois des reproches grossiers. Et par jalousie il me bat très fort, il est comme fou. Nous sommes à mettre dos à dos pour nos défauts. Conseillez-moi, chère Anne-Marie, de façon à ce que je rende mon mari heureux et que dans l'avenir nous puissions être un ménage exemplaire devant nos enfants, si nous en avons. »

Ce qui me plaît dans cette lettre, c'est la variété des problèmes qu'elle pose : la jalousie, l'adultère, les aveux spontanés, les arts ménagers. Mme F. me paraît franche : « J'ai mené une vie assez à la légère », équitable : « lui aussi d'ailleurs », et objective : « Nos caractères ont des difficultés à s'accorder, ce qui est normal pour le début. »

Une bonne solution eût été de demander à Brissonneau l'autorisation financière de faire un petit voyage en Bretagne pour juger sur place de la situation. Les F. ne me refuseraient pas un dîner. Je pourrais de la sorte goûter la cuisine incriminée et, la chance aidant, assister à une scène de repassage ou de raccommodage. A tout prendre, le repassage m'irait mieux que le raccommodage : je peux juger les plis d'une chemise, j'apprécie mal la perfection d'une reprise. Puis, au long de la soirée j'écouterais à l'écart les propos échangés avec toute l'impartialité de l'arbitre : je ferais la part de la bonne foi, de la malveillance ou de l'hostilité. Je m'opposerais au besoin à une séance de coups sur la personne de Mme F. et je quitterais enfin la place raccom-

pagné avec déférence par M. F. Quelques jours plus tard, j'enverrais discrètement mon rapport et mes conclusions. En attendant, il fallait répondre en moins de vingt lignes. Et le temps pressait.

Je relis la lettre et je note sur une feuille volante les solutions que j'aperçois : 1° Pour limiter les dégâts, Mme F. peut acheter dès maintenant le manuel de la parfaite ménagère. Sa cuisine doit s'améliorer, le repassage et le raccommodage ne doivent plus prêter à la critique.

Très bien, mais le « matériel » n'est pas tout dans cette affaire. Alors...

2° Mme F. ne doit plus entretenir son mari de ses anciennes amours, étant donné que celui-ci est jaloux. Cette solution m'apparaît aussitôt pauvre et surtout périmée pusique les aveux de Mme F. ont déjà fait tout le mal. Voyons...

3° Mme F. doit avoir une conduite irréprochable : la jalousie de M. F. finira par s'atténuer. Evidemment mais comme c'est banal ! La lettre dit la même chose d'ailleurs. Barrons la troisième solution.

4° Faire arrêter M. F. pour coups et blessures, à la suite d'une plainte de sa femme. Stupide ! Le but recherché est la paix du ménage et non pas sa destruction. La solution 4 est abandonnée.

Ensuite, je tourne en rond et ne trouve rien de plus. Les F. s'opposent dès le début à ma carrière de conseiller en sentiments et je vais bientôt les prendre en grippe. A tout hasard, je relis la lettre encore une fois, m'arrêtant après chaque phrase pour une pause de réflexion. Soudain la dernière phrase me donne une idée : « Conseillez-moi de façon à ce que dans l'avenir nous puissions être un ménage exemplaire devant nos enfants si nous en avons. » Eh bien ! Mme F. a le devoir urgent d'attendre un enfant. En effet, cet enfant va l'occuper du matin au soir et le mari tout attendri constatera en même temps que son épouse soupçonnée volage n'a plus le temps de penser à mal. Ajoutons l'effet bénéfique des petits plats succulents, fruits du livre de recettes et voilà le ménage F. remis en selle.

Dix minutes plus tard, ma première réponse a vu le jour. Voici : « Madame F., de Guingamp, votre lettre m'a beaucoup touché ; (à la première lecture, oui ; par la suite...,) c'est, je crois, dans la dernière phrase de votre lettre que se trouve la clef de votre problème. Il serait bon que vous ayez bientôt un enfant. Votre mari sait bien qu'un bébé exige tant de soins qu'il ne vous restera pas de temps pour penser à autre chose ! En attendant, efforcez-vous d'être une excellente femme d'intérieur. Achetez-vous un bon livre de cuisine (la transition de l'enfant à la cuisine est peut-être brutale) et préparez-lui des plats qu'il n'aurait jamais attendus de vous. Croyez-moi, c'est très amusant (il ne faudra pas que je signe « Oncle Honoré » mais plutôt « Tante Amélie ») et il verra immédiatement que vous avez vraiment fait un gros effort pour lui prouver votre attachement. Et n'oubliez jamais le proverbe : « L'amour de l'homme passe par son estomac. »

Je suis assez satisfait du style sucré et le proverbe final qui n'existe peut-être pas m'apporte l'autorité des sages. Le cas F. est réglé, je n'y reviendrai plus. Sur ma table, les autres lettres gisent en désordre ; il faudrait bien que j'en traite une seconde, maintenant que le fer est chaud. Une écriture tarabiscotée attire mon attention. Le cachet est de Lons-le-Saunier, le papier bleu pâle est de bon goût, un léger parfum s'en échappe.

« Ma chère Anne-Marie, je suis misérable à cause d'une chose à laquelle vous n'allez peut-être pas trouver utile de répondre mais j'espère que vous allez me comprendre. Vous comprenez toujours si bien ! J'ai seize ans et je n'ose plus sortir à cause de mes jambes. Je ne suis pas belle et je suis assez grosse et petite. J'ai tout pour ne pas plaire. Lorsque je sors avec mes amies, les garçons se retournent sur moi et disent : « Regardez la barrique, c'est un oreiller ficelé par le milieu. Et les jolies jambes qu'elle a, de vrais piliers de cathédrale. » Mes camarades ont envie de rire, elles sont d'ailleurs plus belles que moi. J'en ai assez de tout. J'espère que vous me comprenez. Y a-t-il une gymnastique ou quelque chose à faire pour amincir mes jambes et mon corps ? Si cela continue, je ferai une bêtise quelconque. Je n'ai même plus le goût de travailler en classe. J'attends que vous me disiez ce que je dois faire. Paulette, une étudiante en détresse. »

Sa première phrase est émouvante : elle dit « je suis misérable » alors qu'on attendait : « je suis malheureuse ». Je l'imagine sympathique, beaucoup plus jolie qu'elle ne pense, pas si grosse que ça, mais se faisant une montagne de quelques kilos de trop. Il est vrai que Lons-le-Saunier est un petit chef-lieu et si Paulette est réellement difforme, tout le monde s'en est aperçu ; elle n'a pas dans la rue la sensation d'être anonyme, de croiser des inconnus comme dans une grande ville. D'où son complexe. Oui, mais que lui dire ? C'est sans doute un cas classique pour Anne-Marie mais pas pour moi. Je pense aussi qu'il faut faire très attention car il doit exister des milliers de filles qui se torturent avec le même problème. Aller voir un médecin ? « Bonjour docteur, connaissez-vous un moyen d'amincir rapidement les gros mollets ? » Non, impossible ! Il y a tout de même une chose que je peux faire, c'est demander à Virginie dont les jambes sont célèbres ce qu'elle ferait si elle se réveillait un matin avec celles de Paulette.

***

Je l'attends dans mon bar favori. Il ressemble à un wagon dont les compartiments sont des salons tapissés de glaces. Les glaces font les filles jolies, les fauteuils sont vert tendre, la lumière économique et les garçons approbateurs. Des bouffées de piano arrivent on ne sait d'où. Les boissons se paient cher, ce qui classe la clientèle. Installé tout au fond, je vais pouvoir m'enorgueillir de l'arrivée de Virginie.

En attendant, son retard est de vingt-cinq minutes, elle me fait bonne mesure.

Enfin la voilà et comme prévu son entrée est un festival. Sans un regard à droite ou à gauche, elle glisse jusqu'à moi. Son tailleur tilleul est parfait, le barman en reste saisi. Malheureusement, elle me jette à peine assise et retirant ses gants : « Je n'ai qu'un petit quart d'heure. On m'attend chez des amis. » Bien ! nous parlerons seulement affaires. Mais auparavant que prendra-t-elle ? un baby scotch. Alors moi aussi.

« Je voudrais que tu m'aides, dis-je tout de suite, pour mon courrier du cœur. Une petite fille du Jura me demande s'il existe un traitement qui permet d'amincir les jambes. — C'est une question passionnante. Ton avenir en dépend ? »

Ton sarcastique que je connais bien. Il répond à mon ton trop doctoral et remporte aussitôt la victoire. Je souris pour m'excuser. Ses yeux sont plantés dans les miens et tout son visage porte une expression absolument captivée.

« Mon avenir n'est pas en cause mais cette fille me fait de la peine. J'aimerais bien ne pas lui raconter de bêtises. — Ecris-lui que ça s'arrangera. Donne-lui de bonnes paroles. — Non. Si je n'ai rien de sérieux à lui dire, je préfère ne pas répondre. C'est important, il y a sûrement cent mille filles dans ce cas. — Eh bien ! elles prennent sur elles, voilà tout. — Crois-tu ? »

Elle hausse les épaules, martyrise dix fois son briquet avant d'allumer une cigarette. Elle a ce geste classique mais parfait qui consiste à vérifier par petites touches que pas une mèche ne se dérange dans l'ordonnance de la mise en plis. Et tandis qu'elle tapote ses tempes, elle jette rapidement les yeux sur les gens alentour. Puis elle revient vers moi, soufflant longuement d'une bouche allongée la première fumée. « Crois-tu ? — Mais bien sûr. Il suffit de penser à autre chose. Il n'y a pas que les jambes dans le monde. A propos, j'oubliais, je voudrais poser pour des chandails. Connais-tu un bon photographe ? »

Ne pas se laisser détourner. Le temps passe.

« Si tes jambes devenaient énormes, que ferais-tu ? — Je ne sortirais plus, je me cacherais. Alors, tu en connais un ? — Voilà, eh bien ! c'est exactement ce qui lui arrive. Elle n'ose plus sortir de chez elle. Et c'est tout ce que tu ferais ? — Non, je consulterais les meilleurs médecins. Evidemment. — Oui et la gymnastique ? — Je ne sais pas, j'essaierais n'importe quoi. Tu refuses de me faire connaître un photographe ? — J'ai besoin de répondre très bien à cette lettre, si je veux prendre pied au journal. Quand je serai dans la place, je demanderai à un photographe de s'occuper de toi. Ce sera très facile. Mais... — C'est promis ? — Promis, mais sois gentille je n'y connais rien. Tu n'as pas entendu parler d'une gymnastique spéciale ? — J'ai une idée : conseille-lui de manger moins. On mange beaucoup trop dans le Jura. »

J'aime la façon dont elle tient son verre. Elle le fait tourner à plat sur sa paume et ses doigts immenses laissent leur marque sur la buée. Elle boit tout doucement jusqu'à ce que la glace vienne lui heurter le nez. Ses bracelets glissent jusqu'à sa manche. Je ne parlerai plus de cette pauvre Paulette, c'est inutile. Le piano nous apporte *les Marchés de Provence* et Virginie fredonne en même temps.

« Dis-moi, tu sors beaucoup ? — Beaucoup trop. Je n'ai pas le temps de voir tout le monde. — Tu ne te spécialises pas ? — Pas pour le moment. Mon cœur est en friche. Tiens, il faut que je parte déjà. — Et je te revois quand ? — Pas avant jeudi prochain. Téléphone-moi. »

Elle se lève. J'essaie de la retenir en attendant l'addition. Mais déjà elle a fait un pas avec cette démarche marine dont elle a l'exclusivité ; avec son regard de pierre qu'elle évite de poser sur quelqu'un, avec la musique de ses bracelets qui s'entrechoquent. Les yeux la suivent et la détaillent, le barman cesse d'agiter son mixer. C'est fini, messieurs, la porte a battu.

***

Je retrouve sur ma table la lettre de Paulette qui attend là, tel un piège. Je me remets à la tâche comme un condamné secoue ses barreaux de ses mains nues. Après trois quarts d'heure de dégoût, je produis les lignes lamentables que voici : « Chère Mademoiselle, votre cas n'est pas désespéré, loin de là. Oui, il y a en effet quelque chose à faire. D'abord et avant tout adressez-vous à un médecin. Il se peut très bien que votre corpulence vienne d'un mauvais état général. Le médecin vous dira quel régime vous devrez suivre et la gymnastique à effectuer. A part cela, ne vous préoccupez donc pas de ce que peuvent dire les garçons. Ils sont bêtes à cet âge-là. Et réfléchissez à une chose : tous les couples ne sont pas formés de Don Juan et de Belle Hélène. Il y en a même très peu et pourtant ils vivent parfaitement heureux. Chaque être humain a quelque chose qui le rend attirant et vous aussi. Chez vous, cela pourrait être votre façon personnelle et spirituelle de supporter un peu d'embonpoint. Quand, dans quelques mois, vous serez devenue mince comme un fil, vous rirez de vous être mis martel en tête pour si peu de chose. Votre futur compagnon existe quelque part. Soyez patiente, vous le trouverez. Vous n'avez que seize ans ! »

Tout y est : la fuite devant le problème : « adressez-vous à un médecin » ; l'hypothèse gratuite : « votre corpulence vient d'un mauvais état général » ; la promenade en bateau : « chaque être humain a quelque chose qui le rend attirant » ; et le conseil stérile : « soyez patiente » ou mensonger : « quand vous serez mince comme un fil ». Sans compter les clichés et l'onctuosité du style. Une pommade pour cœur meurtri.

Maintenant les autres lettres sont autant d'ennemies. Je gagne du temps en les classant longuement en trois piles. A gauche, celles qui sont intéressantes, au centre celles qui sont ordinaires, à droite celles qui sont stupides. Et mon amertume se fait si grande que je choisis par dérision de répondre à une lettre stupide. Il s'agit d'une nommée Josyane, habitant Vaucresson, qui est employée au service des décès d'une mairie parisienne... Joli début.. Elle a trouvé l'homme introuvable, la perle rare, mais cela ne va pas tout seul... Je m'en doutais bien... Chaque matin, dans le train de banlieue que Josyane « emprunte », monte un charmant jeune homme. Elle lui fait un sourire engageant et il devient « rouge comme une pivoine ». Hélas, ça ne va pas plus loin. Le soir à six heures même scénario. Elle a tout essayé, Josyane, elle a déjà laissé tomber un gant, un mouchoir, ses lunettes et deux livres. Il les a ramassés, en devenant « rouge comme un champ de tulipes » et il s'est replongé aussitôt dans son journal. Que doit-elle faire ?

« Ma chère Josyane, j'ai beaucoup pensé à votre problème. Je crois avoir trouvé une recette mais surtout n'en faites part à personne. Prenez un annuaire de la ville que ce jeune homme habite. Vous la connaissez, n'est-ce pas, puisqu'il y prend le train. Choisissez une rue, de préférence très loin de la gare. Un jour prochain, descendez derrière lui et demandez-lui très simplement s'il peut vous indiquer cette rue. Empressez-vous d'ajouter que vous êtes très peureuse et que malgré votre bonne volonté, vous n'avez pas très bien compris ses explications. Si c'est un galant homme, il sera ravi de vous accompagner. Et il aura déjà l'avantage de savoir que dans le noir vous ne pouvez pas le voir rougir ! Alors, deux solutions : ou bien il parle et la glace est rompue, ou bien il ne parle pas. Dans le premier cas, eh bien ! c'est à vous de jouer. Envoyez-moi un faire-part, si tout va bien. »

Après tout, ce que je dis là n'est pas idiot. Mon truc en vaut bien un autre et Anne-Marie n'aurait peut-être pas inventé mieux. Josyane est probablement une farceuse qui attend impatiemment le résultat de sa plaisanterie. Ni le train de banlieue, ni le prince charmant ne sont vrais. Josyane est une authentique grand-mère aux cheveux blancs, veuve de surcroît, qui égaie sa vieillesse comme elle le peut.

Je mets ma tête sur mes poings et mes pensées me conduisent doucement à Virginie : Virginie qui est mon problème personnel depuis six mois. Que dirait Anne-Marie de mon attitude ? Que dirait-elle de mes chances ?

***

Le bureau de Brissonneau ressemble à une fourmilière qu'on vient de déranger. Les portes battent, les téléphones appellent, les gens circulent, s'agglomèrent, se dispersent et reviennent s'agglutiner dans la minute qui suit. Au centre de cette agitation, Brissonneau apoplectique choisit des photos, les retourne, les rejette, attire à lui une pile de feuilles blanches

qui basculent, saisit un téléphone et claque les tiroirs à la recherche d'un crayon rouge. Mauvais moment que celui de la mise en page d'un journal. Mauvais moment pour moi qui, à l'écart de la mêlée, m'obstine à fixer le visage de Brissonneau dans l'espoir fol que son regard croisera le mien tôt ou tard. On étouffe, la fumée pique les yeux, je suis le seul à garder encore ma veste. Signe distinctif qui devrait me faire repérer. Ah ! j'ai gagné, il vient de m'apercevoir, la lueur de reconnaissance a brillé dans ses yeux. Je veux dire qu'il m'a reconnu. En effet, aussitôt, il pointe sur moi son crayon rouge et trace dans l'air une ligne imaginaire qui aboutit à une petite femme recroquevillée sur un fauteuil que je n'avais pas remarquée derrière la pagaïe des gens debout. Le crayon revient sur moi impérativement et retourne jusqu'au fauteuil. Oui, oui, j'ai compris, je dois aller dire bonjour à cette dame. Brissonneau a déjà replongé vers la table. Je m'avance jusqu'au fauteuil dont l'occupante lit un livre, comment peut-elle faire, repliée en chien de fusil et les pieds nus dans ses bas.

« Excusez-moi, dis-je en me penchant à cause du vacarme, M. Brissonneau m'a fait signe de me présenter à vous. Je ne sais pas du tout pourquoi. Mon nom est Lefèvre. — Ah ! Bonjour. C'est au sujet du courrier du cœur. Je suis Anne-Marie. »

Ma surprise n'est pas longue. Le journalisme habitue à tout.

— Je vous croyais malade.

— Je suis à peine guérie. Le journal me manquait et je viens finir ma convalescence dans ce fauteuil.

Elle parle très simplement, très gentiment. Elle n'a pas un soupçon de fard sur la figure. Ses cheveux qui grisonnent sont tirés en arrière et maintenus par un bandeau. Son visage serait probablement sévère, sans le sourire qu'elle m'offre et qui fait ma conquête. Elle ferme tranquillement son livre, y glisse un petit coupe-papier et ouvre son sac sur ses genoux.

« Asseyez-vous sur le bras du fauteuil, je vais vous parler un peu de votre production. J'ai lu tout à l'heure vos conseils. Je suis étonnée. — Etonnée ? — Oui, je vous dirai pourquoi tout à l'heure. Ah ! voilà d'abord la réponse que vous faites à Mme F., de Guingamp. Elle est très ingénieuse à mon avis. — Vous plaisantez ? — Pas du tout. Vous lui conseillez, peut-être un peu brutalement, d'avoir un enfant. C'est exactement ce qu'il fallait lui dire. D'autre part, vous lui donnez quelques avis d'ordre ménager. Je n'aurais pas recommandé autre chose. Et ce n'était pas si évident à première vue. »

Ma parole, elle ne plaisante pas.

« La seconde lettre, pour cette grosse fille dont on se moque, est bonne aussi. Je suis persuadée qu'elle doit en effet consulter un médecin, si ce qu'elle dit est vrai. Vous avez bien fait de le lui prescrire. Mais surtout vos phrases de consolation tombent juste. Je parie qu'après lecture, elle sera un peu guérie. — Pourtant je trouve mon style banal et... comment dire ? asexué. — C'est justement ce qu'elles aiment. Vous savez, mes clientes du courrier du cœur sont en général des femmes et des jeunes filles très sim-

ples, habituées à une mauvaise littérature. Croyez-moi, les belles phrases et les clichés ne leur font pas peur. Au contraire, ils les rassurent. »

Ici un éclair nous éblouit. Un photographe vient d'essayer son flash dans notre direction. Anne-Marie lui fait signe de déguerpir. Le photographe accourt et l'embrasse sur la joue pour se faire pardonner.

« Ah ! Oui, celle-ci aussi est très bien. C'est la jeune fille du train. — C'est peut-être une blague. — Pas forcément, mais cela n'a aucune importance. Vous avez pris un ton badin qui vous sauve du ridicule si c'est faux. Et en même temps vous donnez un remède rigolo. Vous aurez les rieurs avec vous. »

Là, le silence se fait soudain parce que Brissonneau prend un coup de sang : un rédacteur n'a pas encore remis son article. Le rédacteur est peut-être dans un coin du journal ; qu'on le ramène mort ou vif. Quelques individus quittent mollement la pièce.

— Maintenant je vais vous dire pourquoi je suis étonnée. Votre dernière réponse, celle-ci, est exécrable. Je ne peux pas dire autre chose. Ecoutez : voilà un jeune hurluberlu, manœuvre dans une usine, qui se meurt d'amour pour une jeune fille. Il en donne la raison, la seule raison : elle est belle et elle est belle. C'est tout. Il la poursuit frénétiquement, il n'obtient pas un signe d'encouragement sinon des rebuffades et il persévère. Il avoue même ensuite qu'elle ne présente pas grand intérêt : elle a une petite intelligence, un cœur de pierre, et elle fait marcher tous les garçons, etc. Et que répondez-vous ?

Pourquoi suis-je mal à l'aise tout à coup ?

— Vous répondez ceci : « Tout paraît être contre vous, cependant je vais peut-être vous étonner — en effet ! — en vous donnant le conseil de ne pas abandonner. Si vous êtes certain que cette jeune fille est celle qu'il vous faut, que vous ne pourrez plus en aucun cas en aimer une autre, si son image vous obsède jour et nuit, eh bien ! malgré les rendez-vous manqués, malgré son indifférence, malgré son jeu cruel, accrochez-vous. Attendez patiemment, soyez l'ami dévoué sur lequel elle peut toujours compter et n'oubliez jamais le proverbe : « Souvent femme varie ». Ce sera peut-être un jour votre chance. » Le style est pompier, le conseil est absurde. La réponse était pourtant simple : « Fuyez à toutes jambes, dix mille autres filles vous attendent ». Franchement, vous n'êtes pas de mon avis ?

Que lui dire pour me défendre ? Elle n'a jamais vu Virginie.

« Non, je crois que j'ai été sincère. Ce garçon me faisait pitié. Le style n'est pas fameux mais il s'agit d'un ouvrier. Et, au fond, il lui reste peut-être un espoir. — A mon sens, aucun. Et si par malheur, il réussissait à l'épouser, le ménage ne tiendrait pas trois mois. »

Je ne me défendrai pas. Elle a probablement raison sur le papier, mais il y a des cas d'espèce. Et Virginie est l'exception qui confirme la règle.

— Ceci dit, bravo tout de même pour les trois premières lettres.

Ses yeux disent beaucoup de choses. Elle est vraiment satisfaite de mes

débuts. Elle ajoute : — C'est dommage, je vais briser une carrière prometteuse. Je reviens trop tôt. — Je vous en prie. — J'en ai parlé à Brissonneau, il était décidé à vous confier la rubrique. — Qu'a-t-il dit de la dernière lettre ? — Rien, mais ce pauvre homme ne connaît pas le mal d'amour. Il ne vit que pour son journal. »

Je me lève. Anne-Marie dit encore :

« Vos trois premières lettres seront publiées cette semaine. Voulez-vous les signer de votre nom ? — A vrai dire, je n'y tiens pas. — Bien. La quatrième ira au panier à moins que vous ne vouliez... — Non, non, au panier ! »

Au panier Virginie. Que veux-tu, c'est la destinée. Brissonneau qui passe par là me jette en soufflant : « Lefèvre, je vous verrai mercredi à onze heures, j'ai une enquête à vous faire faire sur le déficit permanent de la Sécurité Sociale. Ça vous plaira beaucoup. » Va pour la Sécurité Sociale. De qui est le vers « Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages » ?

Dans la rue, je m'arrête pour noter sur une carte de visite : mercredi onze heures Brissonneau. Puis, l'esprit paisible, je m'en vais boire un verre pour célébrer l'enterrement du courrier du cœur et l'avènement de la Sécurité Sociale. Là, sur le zinc humide, je reprends la carte de visite et j'ajoute : jeudi huit heures, téléphoner à Virginie. Pourquoi l'écrire d'ailleurs ?

OLIVIER RENAUDIN

CHRONIQUE DES LIVRES

AU SOLEIL DE MAI

par H.-E. BATES *(Stock)*

H. E. Bates à qui l'on doit de bons romans s'est diverti cette fois avec le récit des aventures de la famille Larkin : Pa, Ma et leurs six enfants. Famille de fermiers anglais, plantureuse, haute en couleurs, pour qui la vie est un perpétuel éclat de rire et un festin ininterrompu. Ma ne quitte guère ses fourneaux, tandis que Pa, gorgé de bière et de porto, fabrique à ses moments perdus des cocktails incendiaires. Le souci commun de Pa et de Ma est de marier leur fille aînée Mariette lorsqu'ils apprennent sans émotion d'ailleurs, que cette jolie personne attend un enfant on ne sait trop de qui. Précisément, un inspecteur des contributions, un jeune coquelin solennel à souhait, vient inviter Pa à se mettre en règle avec le fisc. C'est l'époux rêvé. Emporté dans le tourbillon de cette famille redoutable, circonvenu, saoulé, abasourdi, l'inspecteur perd toute retenue et succombe aux provocations de Mariette. A ce moment — et telle est l'idée plaisante de l'auteur — on apprend successivement que Mariette n'est pas enceinte (c'était une fausse alerte), que sa mère l'est bien, elle, et pour la septième fois des œuvres de Pa qui, comme le lui dit sa femme, « ne connaît pas sa force », enfin, que Pa et Ma ne sont pas mariés. Pourquoi à l'occasion de cette septième naissance ne se marieraient-ils pas ?

C'est le futur gendre, déjà contaminé par l'esprit de la famille, qui les en dissuade. Le concubinage est, paraît-il, du point de vue fiscal, plus avantageux en Angleterre que l'état de mariage.

Tout cela est un peu épais, un peu forcé, mais divertissant et sans bassesse.

SOLANGE DE LA BAUME

(Suite de la chronique des livres page 82.)

ERNEST JÜNGER

par MARCEL SCHNEIDER

QUELLE est la place d'Ernest Jünger dans les Lettres allemandes ? Depuis la mort de Thomas Mann, la première, sans conteste, mais tellement singulière, insolite, que beaucoup, pour masquer leur gêne ou leur dépit, préfèrent n'en pas tenir compte : ils taisent le nom de celui dont la grandeur les offusque et qu'ils accusent de vivre en dehors de son temps, contre son temps. C'est le grief majeur de nos terroristes des lettres.

Premier écrivain de l'Allemagne, Jünger compte aussi parmi les premiers écrivains de l'Europe actuelle. La qualité de son intelligence, la hauteur de ses conceptions, la richesse, la profondeur et l'étendue de sa culture, son style élégant et précis, enfin son aristocratie lui font autant d'ennemis que de fervents admirateurs. La position qu'il défend avec un génie désinvolte et serein — il remarque avec pertinence que, la désinvolture une fois perdue, « les grands commencent à s'agiter comme des hommes auxquels manque l'équilibre; ils se cramponnent à la règle de conduite inférieure qu'est la vertu » — cette position, nous l'appellerons l'humanisme hermétique.

En face de Thomas Mann qui représente l'idéal rationaliste du XVIIIe siècle français, en face de Herman Hesse et d'Ernest Wiechert qui font l'apologie des forces obscures et de l'esprit romantique ainsi que des qualités purement germaniques, Jünger refuse à la fois la raison pure, la politique réaliste et la mystique de l'instinct. Faut-il ajouter qu'il n'attache pas la moindre valeur à cette « culture » qu'on essaie de fonder sur le cinéma, le journalisme et le reportage, expression actuelle de l'histoire ?

Jünger, quant à lui, regarde la véritable culture comme un legs sacré, considère les grandes civilisations « comme des oasis dans le monde de la destruction » ; son *Journal* contient les hommages les plus fervents qui soient à l'hellénisme. Grand lecteur de la Bible où il cherche la clé de l'histoire, respectueux de la morale chrétienne, mais aussi des préceptes tirés de la gnose, de la cabale et des philosophies présocratiques, il refuse à la fois le nihilisme moderne, toutes les formes du désespoir, cette morale de la violence qu'il prôna dans ses premiers livres et désavoua

par la suite, enfin le primat de la machine et de la technique sur l'activité humaine et sur l'esprit de contemplation.

De ses deux œuvres principales, *Sur les Falaises de marbre* [1] et *Héliopolis* [2], qui sont des constructions mythiques et symboliques, nous pouvons voir comment la confiance qu'il a dans l'homme par le moyen de la culture, et les enseignements conjugués du christianisme et de l'hermétisme l'ont conduit à affirmer, ainsi que le dit pertinemment M. Albert-Marie Schmidt, « que seuls les pessimistes dionysiens sont à même de poser les principes d'une nouvelle confiance dans les inventions de la vie ».

Pour un esprit aussi avide de justice et aussi passionné de rigueur morale, la conquête de la puissance ne peut se faire sans la mise à mort de la pitié dans le cœur de l'homme : si cela se produit, c'est le triomphe du nihilisme, et aussi la radicale destruction de ce qu'il y a d'humain en nous. « Notre grand thème, depuis cent ans, c'est le nihilisme, qu'il soit développé sous sa forme passive ou sous sa forme active. Il importe peu que la force ou la faiblesse soit mise en lumière : ce sont variantes au cœur du même jeu. Des auteurs aussi divers que Verlaine, Proust, Trakl, Rilke et sur l'autre rive Lautréamont, Nietzsche, Rimbaud, Barrès ont bien des traits communs... Pour embrasser une époque, il faut en connaître les ailes extrêmes, c'est-à-dire la rencontre passive et la rencontre active du néant. Cette double saisie explique l'empire que Nietzsche exerce sur les esprits. »

Quelle issue nous reste-t-il ? La chute ou la retraite : nous devons distinguer entre la puissance et la véritable grandeur. « La grandeur humaine, note Jünger dans *Le Rebelle*, doit sans cesse être reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme. C'est là que se trouve la vraie substance de l'histoire — dans la rencontre de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire avec sa puissance divine. » Cette rencontre avec soi-même qui peut être un échec aux yeux du monde, mais qui est victoire au regard de la conscience et de la vie intérieure, c'est notre seule chance de salut.

Héliopolis continue la tradition des humanistes de la Renaissance, et plus expressément celle de Campanella, dont l'œuvre principale s'appelle *Civitas Solis*, la cité du Soleil. Mais alors que ce dernier traite de la meilleure politique, à l'instar de Platon, Jünger a conçu un dessein plus vaste et plus ambitieux : il s'agit pour lui de placer l'homme, non seulement dans l'Etat, mais encore dans la société, dans le monde, en face de lui-même et de Dieu, de sauver son essence, son âme, de le sauver tout entier. Voilà pourquoi les fervents de Jünger tiennent *Héliopolis* pour une sorte de Bible où se trouvent enfermés des trésors de pensée qui nous aident à mieux vivre.

Pour réaliser ce dessein, Jünger a dû analyser les forces qui, au XXe siè-

1. Trad. H. Thomas, Gallimard, 1942.
2. Trad. H. Plard, Plon 1949.

cle, se livrent la guerre. Elles s'appellent culte de la violence, de la raison ou de l'instinct, honneur et tradition des ancêtres, synarchie, réalisme politique, tyrannie ou nihilisme révolutionnaire, ascétisme, sainteté, technique, machinisme et croyance au progrès.

Au lieu d'écrire un traité sur les enjeux, les rivalités, les combats à mort, les compositions et les pactes dont ces forces marquent l'histoire de notre siècle, Ernest Jünger a incarné ces idées dans des figures symboliques qui, pour garder leur puissance de symbole, portent le nom de leur fonction : le prince, le proconsul, le bailli, le bourreau, et il a conçu un roman dont l'action se déroule sur plusieurs plans à la fois et propose plusieurs significations.

Lucius, le héros d'*Héliopolis* qu'il faut sans doute assimiler à l'auteur, choisit la retraite et l'exil : il sait que nous ne saurions trouver la puissance et l'amour dans le même cœur, qu'il nous est interdit de marier le pouvoir et le bien alors que la puissance dont il rêve, la seule à laquelle il soit prêt à tout sacrifier, exalte la bonté, la pitié, l'amour du prochain et l'amour de Dieu : elle a partie liée avec l'idée de sacrifice qui est l'essence du Nouveau Testament. Aussi, à la fin du livre, le voyons-nous se démettre de ses charges et se retirer au-delà des Hespérides.

Les derniers livres de Jünger traduits en français, *Cinq Essais sur l'Homme et le Temps* [1] et les *Abeilles de Verre* [2], reprennent en les approfondissant ou en les traitant sur le mode ironique les idées développées dans *Héliopolis :* les réflexions sur la liberté forment le point central des méditations où nous convie Ernest Jünger dans le *Traité du Rebelle*, le *Nœud Gordien*, *Passage de la Ligne* et dans cette sorte de conte voltairien que constituent les *Abeilles de Verre*.

Comment sauvegarder sa liberté dans un monde devenu concentrationnaire, dominé par la technique, dans une société sans classes, régie par un Etat-Moloch ? Par le « recours aux forêts », nous enseigne le Rebelle, qui nous invite à prendre le maquis intérieur, les forêts de l'âme.

C'est dans l'homme que se rencontrent la liberté et la contrainte du destin. Cette rencontre fait notre souffrance et notre grandeur : l'excellence de notre être résulte du combat en nous de ces forces rivales. « La liberté renferme le thème général de l'Occident, sert de pierre de touche aux hommes et aux pouvoirs... Nous rencontrons en elle l'élément originel. la qualité première dont on ne peut avoir que l'intuition, mais qui dresse autour de l'Europe des frontières plus nettes et plus efficaces que les mers, les montagnes, les remparts. On sait ici respecter en l'homme quelque chose d'extérieur à l'homme, et qui lui assigne sa valeur. Là où ces frontières ne sont pas perçues, là où l'on n'en ressent même pas l'absence, c'est là que commence le despotisme. »

1. Trad. H. Plard (*le Rebelle ; le Sablier ; le Nœud gordien ; Passage de la Ligne ; Polarisations*), 3 volumes. Editions du Rocher, Monaco, 1956-1958.
2. Trad. H. Plard, Plon, 1959.

D'où les aspects très différents que les notions de pouvoir, de grandeur, d'arbitraire revêtent en Europe et en Orient. Le Nœud Gordien symbolise le pouvoir terrestre. On sait comment Alexandre résolut le problème : l'épée qui frappe ainsi préfigure toutes les grandes rencontres entre l'Orient et l'Occident. « Il se manifeste dans cet acte un principe spirituel capable de soumettre l'espace et le temps à des décrets nouveaux, et plus concis. »

Jünger est plus sensible au mythe qu'à l'histoire ; il justifie fort bien son penchant en disant « que le mythe n'est pas l'histoire ancienne, il est réalité intemporelle qui se répète dans l'histoire ». Voilà pourquoi ses œuvres se présentent sous une forme mythique tout en offrant un reflet précis de l'histoire. Le premier tome de ses essais *Sur l'Homme et le Temps* nous propose pour épigraphe *Hic et nunc*, ce qui prouve que Jünger entend saisir l'humanité dans sa réalité actuelle. Il montre d'ailleurs que si elle subit une crise à notre époque, cela provient de l'ampleur du bouleversement, de son universalité, mais nullement d'une différence de nature dans l'événement : le passé nous suggère les mêmes constatations que le présent.

Son *Traité du Sablier* est d'abord une histoire de la mesure du temps : ombre, cadran solaire, clepsydre des Anciens, horloge mécanique, sablier enfin, le dernier venu puisqu'il date de la fin du Moyen Age. Le sablier a acquis une existence poétique, métaphysique même, en figurant sur trois des plus illustres gravures de Dürer, la *Melancholia*, le *Saint Jérôme dans sa Cellule*, enfin *le Chevalier, la Mort et le Diable*. Ernest Jünger y voit le symbole du temps tel que nous le créons : *Saint Jérôme* suggère la réflexion, la *Melancholia* le pouvoir souverain de la mort, et la dernière, le triomphe du temps sur la mort. Jünger nous persuade que le temps n'existe pas en soi, mais seulement dans la conscience que nous en avons, de sorte que les appareils que nous avons inventés pour le mesurer, et dont des expressions comme : la lutte contre la montre, gagner du temps, etc., montrent que nous déplorons l'implacable régularité, créent purement et simplement une durée qui n'a pas de réalité par elle-même : en un mot, le temps est un bourreau qui n'existe pas ; c'est nous qui avons fabriqué pour notre malheur nos appareils de torture.

Le plus diabolique de ces appareils est, bien sûr, le mouvement d'horlogerie, ancêtre de toutes les mécaniques de précision actuelles. Jünger en rend responsable Gerbert d'Aurillac, archevêque de Reims en 991, puis, à la veille de l'an mille, élevé au trône de saint Pierre sous le nom de Silvestre II. Il le place entre Boëce et Faust : c'est dire qu'il décèle en lui autant d'inquiétude religieuse que d'intelligence, de goût de l'action que de hardiesse métaphysique : n'aurait-il pas été un adepte de la Haute Science, de la Magie Noire ? L'audace de ses inventions le laisserait supposer. Savant, professeur, conseiller des rois, politicien et pour finir pasteur des peuples, on lui attribue mille découvertes : sa figure

est devenue légendaire. Est-ce à lui que nous devons l'introduction du zéro dans notre système numérique ?

« Chez lui, conclut Ernest Jünger, l'expérience dépasse son rôle de confirmation. Elle n'apparaît plus, comme chez les Anciens, sur les traces de la pensée, elle est projetée en avant d'elle, et c'est là le début du risque, la transgression des frontières du monde antique, dont la charpente subsistait encore, bien que son éthique fût ruinée par la foi nouvelle. Le risque a dû être précédé d'une métamorphose considérable de l'esprit... C'est la force audacieuse et libre de l'esprit que nous rencontrons ici pour la première fois et qui, au cours du millénaire suivant, transforme le monde en ce spectacle qui nous entraîne, plongés que nous sommes à moitié dans l'admiration, à moitié dans l'épouvante. »

« Epouvante et admiration » pourrait servir à résumer les *Abeilles de Verre*, car au XXe siècle la technique a pris un tel essor, a atteint une telle perfection qu'on ne peut résister à son ascendant, qu'on l'admire dans le même temps où l'on essaie de lui résister, qu'elle arrive à se confondre avec la magie, que le respect craintif qu'on lui témoigne imite les formes les plus avilies du sentiment religieux. Sans doute, si nous voulons sauver notre âme, c'est-à-dire notre liberté, faut-il savoir dire non à ses invites fallacieuses. On ne peut pas pourtant lui refuser, devant la perfection qu'elle étale, un acquiescement de stupeur émerveillée. Il ne s'agit pas de revenir au bon sauvage, à la vie nomade et primitive, il s'agit pour Jünger de sauver ce qui peut encore être sauvé.

Les Abeilles de Verre se présentent sous la forme d'un « capriccio » dans l'esprit de Hoffmann, d'un conte satirique de Voltaire, d'un roman d'anticipation relevé d'un humour sec et détonant à la Swift, à la Lichtenberg et composé à la manière nonchalante et désinvolte de Diderot : tous ces noms qui définissent le XVIIIe siècle occidental servent de caution à l'entreprise romanesque d'Ernest Jünger.

Deux personnages seulement : un ancien capitaine de cavalerie aux habits râpés, naïf, qui continue à pratiquer la morale et l'honneur du bon vieux temps, et, en face de lui, un fabricant de robots en tous genres, supercapitaliste et intelligence démoniaque qui a compris qu'il valait mieux pratiquer l'illusion que l'action violente pour arriver à ses fins. Faut-il dire qu'ils symbolisent le passé et le futur ? Ils ont tous les deux leurs répondants dans *Héliopolis :* l'ex-chevau-léger rappelle le commandant Lucius de Geer, un aristocrate qui vient du pays des Castels où s'enseigne la morale de l'honneur, de l'esprit militaire et de la tradition chevaleresque, tandis que le fabricant d'automates — mais son usine à jouets peut se transformer en un tournemain en chantier pour engins de guerre — s'apparente aux Maurétaniens d'*Héliopolis*, c'est-à-dire à ceux qui prônent la « morale efficace », le nihilisme spirituel et l'automation totale.

Jünger confronte ces deux personnages radicalement opposés, qui semblent venir de deux univers différents, au cours d'une entrevue qui consti-

tue toute « l'action » de cet étrange roman. Le supercapitaliste qui méprise les hommes a pourtant besoin d'hommes pour fabriquer ses rêves mécaniques et subjuguer ainsi ses contemporains. Il choisit avec soin ceux qui travaillent pour lui : aussi impose-t-il une épreuve aux candidats qu'on lui envoie. Comment le vieux soldat va-t-il réagir au test auquel le soumet le maître des temps futurs ? C'est en quoi réside l'intérêt de ce conte où Ernest Jünger réussit à raviver sans cesse l'attention du lecteur malgré l'indigence volontaire des péripéties romanesques. Comme Diderot dans *Jacques le Fataliste*, mais avec plus d'arrière-pensées et une malice plus délibérée, il suspend la narration pour nous entraîner dans des digressions, au premier abord inutiles, mais qui seules nous permettent l'intelligence de ce qui suit.

En quoi consiste l'épreuve initiatique, le mot n'est pas trop fort puisqu'il s'agit d'une histoire symbolique, et nous voyons où Jünger veut nous mener, de ce survivant de l'honneur et de la gloire ? Voir tourbillonner des abeilles de verre, automates imitant les vraies abeilles à s'y méprendre, au-dessus d'une mare où flottent des oreilles coupées. Epouvanté par la puissance du fabricant de « rêves que l'argent peut acheter », il croit d'abord qu'il s'agit d'oreilles vivantes ; mais non, ce sont des oreilles artificielles. Il s'emporte contre lui-même pour avoir cru ce que lui suggérait sa faiblesse : ce faisant, et sans le vouloir, il accomplit justement le geste que le maître des abeilles de verre attendait de lui. Ironie suprême, il recevra un emploi dans l'usine à rêves des temps modernes.

Conserve-t-il son honneur, sa liberté, sa dignité d'homme dans sa nouvelle profession ? Sans aucun doute, puisque le dictateur des automates a besoin d'hommes tels que lui, d'hommes libres, d'artistes créateurs. Mais il ne les conserve que d'une *certaine façon*. Jünger sait bien que le monde appartient aux puissants selon la chair, à ceux du premier ordre selon la terminologie de Pascal. Les hommes du second ordre, pour survivre, sont obligés de composer avec les premiers : au prix de quelles concessions, tout est là. A chacun d'entre nous d'apprécier ce qui est compatible avec notre sens de l'honneur et notre conception de la liberté.

La fin des *Abeilles de Verre* nous laisse entrevoir que l'ancien capitaine n'est pas au bout de ses étonnements. Peut-être cela nous vaudra-t-il une suite ? « Excellence humaine et perfection technique sont irréconciliables. Nous sommes contraints, si nous tendons vers l'une, de sacrifier l'autre ; c'est de ce dilemme que divergent les voies. La perfection vise au mesurable, et l'excellence à l'incommensurable. »

On dirait qu'Ernest Jünger, suivant plutôt le héros d'*Héliopolis* que l'ancien soldat des *Abeilles*, a préféré une manière d'exil, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, pour sauvegarder ce qu'il considère comme le souverain bien : l'excellence humaine par le moyen de la souffrance et de la contemplation.

MARCEL SCHNEIDER

LE SCANDALE DE L'« OLYMPIA »

par Henri Perruchot

J'ai conté ici-même [1], ce que furent les débuts d'Edouard Manet, ses années d'apprentissage dans l'atelier de Thomas Couture, l'auteur des *Romains de la Décadence*.

Manet, auprès de ce maître académique, se montrait indiscipliné. Il avait souvent des discussions avec lui. Elles auraient pu laisser présager au jeune artiste ce que seraient les difficultés de sa vie de peintre, la longue lutte qu'il aurait à mener. Mais Manet, loin de se poser en « révolutionnaire », ne rêvait que de succès officiels et mondains.

En 1861, il obtint au Salon une médaille pour une toile que loua fort Théophile Gautier, *Le Guitarrero,* et il put croire qu'il réaliserait bientôt ses ambitions. Encouragé par ce premier succès, il voulut s'affirmer définitivement au Salon par un tableau de nu, genre alors extrêmement prisé. Il avait l'habitude à ce moment-là de s'inspirer des maîtres anciens pour ses compositions. *La Vénus d'Urbin* du Titien l'avait séduit. Il envisagea quelque temps d'en peindre une version modernisée, puis il abandonna ce projet...

Un dimanche de l'été 1862, alors qu'il se promenait à Argenteuil avec un ami, et qu'étendu sur la berge de la Seine, il regardait les baigneuses, il songea brusquement à un tableau du Louvre, *Le Concert champêtre* du Giorgione. « Un nu ? Eh bien ! je vais leur en faire un ! s'exclama-t-il. Quand nous étions chez Couture, j'ai copié les femmes du Giorgione, les

1. Voir *La Revue de Paris,* juin 1959.

Ci-dessus *l'Olympia* de Manet (R. Viollet).

femmes avec les musiciens. Il est noir, ce tableau. Les fonds ont repoussé. Je veux refaire cela, et le faire dans la transparence de l'atmosphère avec des personnes comme celles que nous voyons là-bas. »

Il imaginait très bien la transposition, les deux dames demeurant nues, les deux messieurs habillés non plus de costumes vénitiens du XVIe siècle mais de vêtements Second Empire, le groupe placé dans la nature parmi les arbres et de la verdure comme chez le Giorgione : ce serait une partie de campagne, un « bain », un « déjeuner sur l'herbe ».

Durant l'été, Manet exécuta quelques esquisses. Comment allait-il ordonner ses personnages ? Un jour qu'il compulsait un recueil d'estampes, il tomba en arrêt devant une gravure de Marc-Antoine Raimondi, reproduisant *Le Jugement de Pâris* de Raphaël. Trois figures se dressaient là — des divinités marines, l'une féminine, les deux autres masculines — dont les attitudes convenaient parfaitement aux personnages de son *Déjeuner sur l'Herbe.* Habiller de vestons et de pantalons ces dieux de la mer, substituer une badine à ce trident, ajouter dans le fond du tableau une quatrième figure, une femme demi-nue, tâtant de la main l'eau d'une rivière, tout cela était très simple. Manet avait découvert l' « architecture » de son tableau.

Il ne l'exécuta que quelques mois plus tard, durant l'hiver. Il brossa une première toile, qui, une fois achevée, lui parut d'une surface trop réduite, et il décida de l'agrandir de plus du double, d'adopter pour le *Déjeuner* des dimensions monumentales : 2,14 mètres sur 2,70 mètres. Jamais encore Manet n'avait osé couvrir une toile d'un tel format. Mais il se sentait toutes les hardiesses, certain que son *Déjeuner* lui vaudrait une médaille.

Obéissant aux penchants les plus authentiques de sa nature de peintre, il simplifiait au maximum sa technique et, reniant les divers procédés de la peinture « léchée », les artifices du modelé, ce trompe-l'œil, qui dégrade les valeurs chromatiques, il projetait les formes en surface, les délimitait d'une écriture nerveuse. Ses personnages ne « racontaient » rien. Ils n'avaient d'autre raison d'être que de fournir le support à un chant des couleurs. Les silhouettes, précisément découpées, s'agencaient les unes par rapport aux autres dans les deux dimensions de la toile, y plaquant les grandes majeures de la tonalité. Vibrant d'accords intenses et contrastés, l'œuvre était de la « peinture-peinture ». Par-delà les faiseurs d'anecdotes, les cuisiniers du bitume, Manet renouait avec de hautes traditions. Dans aucun atelier de Paris ou d'ailleurs, il ne s'élaborait à coup sûr une toile aussi originale et d'une facture aussi vigoureuse, aussi dépourvue d'intentions étrangères à la peinture elle-même et à la jouissance visuelle qu'elle doit procurer.

Manet aurait eu toutes les raisons de s'estimer satisfait lorsque, le 15 janvier 1863, la publication du règlement du futur Salon lui causa une forte déception. Il avait, durant les derniers mois, beaucoup travaillé. Il avait peint *La Musique aux Tuileries, Lola de Valence, Le Ballet espa-*

gnol, Le Vieux Musicien, La Chanteuse des Rues... Il voulait, comme il disait, envahir le Salon. Or, le nouveau règlement restreignait à trois le nombre total des ouvrages que chaque artiste pourrait soumettre au jury. C'était fâcheux. On protestait, du reste, dans tous les ateliers. Manet se résignait difficilement à ne montrer que trois de ses toiles au public. Ayant opéré son choix pour le Salon, qui devait ouvrir, comme d'habitude, le 1er mai — le *Déjeuner,* pièce capitale, s'imposait ; il y joignit deux ouvrages d'inspiration espagnole, une *Jeune femme en costume d'espada* et un *Jeune homme en costume de majo* —, Manet s'aboucha avec le propriétaire d'une galerie, Martinet, pour qu'une exposition, réunissant les meilleures de ses autres œuvres, se tînt boulevard des Italiens, à partir du 1er mars.

L'artiste accrocha chez Martinet quatorze toiles. C'était là, pensait-il, un ensemble qui, par sa diversité et par sa masse, devait produire une vive sensation dans le public. Profitant de l'intérêt ainsi éveillé, le *Déjeuner* n'en serait, ensuite, au Salon, que plus attentivement regardé. L'affaire paraissait à Manet fort bien montée.

Seulement, dès les premiers jours de l'exposition, à la surprise consternée du peintre, les visiteurs de la galerie — et leur foule devint rapidement nombreuse et houleuse — manifestèrent leur désapprobation. On sifflait Manet, on le huait, on menaçait de crever ses toiles à coups de canne. Quel était ce « réaliste de la dernière heure » qui avait le front d'exhiber ces exécrables ragoûts de couleurs ? M. Courbet, à côté de lui, malgré la trivialité de ses sujets, était un artiste d'une sagesse exemplaire. Plus de modelé, plus de profondeur ! Une peinture plate, des tons qui hurlaient, des portions de tableaux à peine esquissées. Et que signifiaient ces barbouillages ? Rien ! Ils ne contaient ni un sac de ville, ni un adultère mondain ; c'étaient simplement des juxtapositions de couleurs agressives. Manet, disait-on, avait voulu défier le public. On le prenait pour un farceur cherchant à spéculer sur le scandale.

Manet était atterré. Que lui arrivait-il ? Pourquoi ces injures, cette excitation contre lui ? Il n'en saisissait pas la raison. Il ne saisissait pas qu'à des yeux habitués aux fadeurs, à la coloration terne des « bitumades », ses toiles, par leur netteté d'accent, ne pouvaient que paraître de déplaisantes polychromies. Le 1er avril, veille du jour où le jury du Salon devait commencer à siéger, il lut avec stupeur dans la *Gazette des Beaux-Arts,* un violent article de Paul Mantz, critique très écouté : « Quand M. Manet est de joyeuse humeur, il peint (...) des tableaux qui révèlent en lui une sève abondante, mais qui, dans leur bariolage rouge, bleu, jaune et noir, sont la caricature de la couleur, et non la couleur elle-même. Cet art-là peut être fort loyal ; mais il n'est pas sain, et nous ne nous chargeons nullement de plaider la cause de M. Manet devant le jury de l'Exposition. »

Malade d'angoisse, Manet était à l'affût des moindres nouvelles concernant les délibérations du jury. Les premières qu'il reçut n'étaient pas de

nature à le rassurer. Le jury — le plus intransigeant qu'on eût jamais vu délibérer — écartait six ouvrages sur dix.

Quelques jours plus tard, Manet apprenait officiellement que ses trois toiles, y compris le *Déjeuner*, avaient été rejetées en bloc.

***

Le jury du Salon s'était montré, en effet, extrêmement sévère : il avait éliminé deux mille huit cents ouvrages. Ses victimes tempêtaient. Des échos de leur colère parvinrent à Napoléon III, qui voulut se faire par lui-même une opinion. Le 22 avril, escorté de son aide de camp, il entra sans crier gare au Palais de l'Industrie, où se tenaient les Salons, et ordonna que lui fussent montrées quelques toiles admises et quelques toiles refusées. Revenant aux Tuileries, il décida que le public arbitrerait lui-même le différend entre le jury et les artistes exclus, qu'en conséquence tous les envois seraient exposés.

Quatre jours plus tard, le 24 avril, les peintres apprenaient par une note officielle du *Moniteur* l'étonnante décision de l'empereur. Le 28, une seconde note précisait que « l'exposition des ouvrages non admis » ouvrirait deux semaines après le Salon proprement dit, le 15 mai, que les artistes ne désirant pas y figurer devraient reprendre leurs œuvres avant le 7 mai. « Passé ce délai, les objets d'art qui n'auront pas été retirés seront exposés. »

A l'annonce de ce « Salon des Refusés » — ainsi qu'on le nomma presque aussitôt — une liesse indescriptible s'empara des ateliers. « On riait, on pleurait, on s'embrassait... Du plateau de l'Observatoire au Moulin de la Galette, toute la gent artistique était en ébullition », écrivit Castagnary. Cependant, des hésitations ne tardèrent pas à se faire jour. Profiter de ce Salon des Refusés pour exposer malgré le jury, cela paraissait tout simple, évidemment. Mais si l'on exposait, et que le public donnât raison au jury, on prêterait aux moqueries. Alors, ne pas exposer ? Oui, mais ne pas exposer, n'était-ce pas approuver la condamnation du jury, reconnaître soi-même la faiblesse de ses propres ouvrages ? On exposerait donc ! C'était en parler à son aise. Le jury, ultérieurement, ne chercherait-il pas à se venger ? Déjà, d'après des bruits qui se répandaient, on savait qu'officiels et académiciens, outrés de la brusque et vexante intrusion de Napoléon III dans leur domaine, s'ingénieraient à ce que ce « Salon de l'Empereur », ainsi qu'ils l'avaient, eux, baptisé, apparût aux yeux de tous comme un « Salon des croûtes ». L'exaltation initiale s'était vite calmée. Quelques artistes, quelques dizaines d'artistes se faufilaient au Palais de l'Industrie pour y réclamer leurs œuvres. Bientôt, les imitant, des centaines s'y précipitèrent.

Manet riait de cette débandade. Il n'éprouvait, pour sa part, aucune perplexité : il fallait exposer, en appeler au public. Manet ne doutait pas du résultat. Qu'on l'eût évincé du Salon lui semblait la plus intolérable

des injustices. Il était certain que le public la réparerait — ce public qui l'avait pourtant si mal accueilli à la galerie Martinet. Mis en présence de ses œuvres, de son *Déjeuner,* le public ne pourrait, pensait-il, que s'apercevoir immédiatement des qualités de sa peinture.

Lors de l'inauguration du Salon, le 1er mai, on se rendit bien compte que l'intérêt, cette année, se porterait moins sur le Salon lui-même que sur les comparaisons que permettrait prochainement le « Salon de l'Empereur ». L'Académie, qui régentait le jury, allait-elle perdre sa bataille ? Si l'expérience tournait à l'avantage des refusés, n'instituerait-on pas un Salon sans jury ?

La partie engagée représentait un trop gros enjeu pour que l'Académie n'y jetât pas toutes ses forces. Elle se gardait bien de détromper les peintres qui redoutaient de sa part d'éventuelles représailles. Doucereusement, on incitait ceux qui hésitaient encore à s'abstenir de cette manifestation, « afin de n'être pas noyés dans un flot de nullités ». Les brimades succédaient aux brimades. Refus de publier un catalogue. Refus de communiquer la liste des exposants et de leurs ouvrages.

Ces brimades ne faisaient qu'électriser les esprits. L'agitation avait gagné le public. On ne s'entretenait plus que du Salon et du « Contre-Salon ». Les « Refusés » devenaient le grand événement de la saison, le thème général des conversations. Chacun se mêlait de se prononcer dans le débat, d'applaudir au « libéralisme » de l'empereur ou de contester le talent des exclus, vulgaires rapins, « aux amours-propres excessifs et vantards ».

Pendant longtemps, la peinture n'avait intéressé qu'une catégorie de personnes relativement réduite, appartenant à des milieux déterminés : gens de lettres ou gens du monde. C'était par ces amateurs, quelquefois butés, partiaux, mais presque toujours éclairés, que s'établissait l'opinion. Les rivalités d'écoles laissaient pratiquement insensible le gros du public. Mais les choses avaient changé du tout au tout. Par suite du nombre de ses exposants, de l'extension de plus en plus considérable qu'il avait prise, le Salon s'était peu à peu classé parmi les manifestations capitales de la vie parisienne. Commenté dans la presse en d'interminables feuilletons, il piquait la curiosité d'un public constamment plus vaste, plus ou moins bien informé, et qui, croyant les comprendre, se passionnait désormais pour les disputes artistiques.

Ce fut ce public, aux avis trompettés avec d'autant plus d'indiscrétion qu'ils étaient moins bien fondés, qui, le 15 mai, envahit à flots pressés les douze salles annexes du Salon des Refusés. En quelques heures, on délivra sept mille billets d'entrée. Jamais encore Salon de peinture n'avait attiré une telle foule, ni une foule si remuante. Elle s'entassait, impatiente, devant les toiles, gesticulant, clamant des opinions contradictoires, approuvant ou blâmant le jury, portant aux nues ou traînant dans la boue les œuvres exposées. Les plus pondérés des visiteurs, les plus avertis, essayaient de juger sans préventions. On voyait ici de bonnes et de mau-

vaises toiles ; et plus de mauvaises que de bonnes, certainement ; mais au milieu d'un « déluge d'œuvres informes », il s'en détachait bien « près de cinquante qui étaient supérieures à la moyenne des toiles acceptées par l'Institut ».

Il ne servait toutefois à rien de raisonner dans la foule en émoi. Rapidement se confirma le fait que cette foule ne saurait donner tort au jury, que le talent des Refusés, quel qu'il fût, ne pouvait balancer la position acquise, le renom ou la gloire, des membres du jury, artistes chevronnés, riches de passé, d'argent et d'honneurs. En regard des signatures inconnues, peu connues ou sans éclat des toiles refusées, la magie opérait du nom des Meissonier, des Picot, des Robert-Fleury, des Flandrin, de tous ceux qui, alors peintres illustres, composaient l'aréopage académique.

Soudain, les rires jaillirent. Des toiles refusées, des toiles de « proscrits », de « réprouvés », c'était trop drôle ! On ne discutait plus, on riait. Les salles ne désemplissaient pas. Il fallait aller rire à ce « Salon des Parias », à cette « Exposition des Comiques ». Tout y paraissait absurde. Même *La Joconde,* dans ce « mauvais lieu » de la peinture, aurait déclenché l'hilarité. On riait dès le seuil avant d'avoir vu une seule toile. Et on se bousculait aux guichets pour entrer plus vite, pour participer enfin à ce rire immense qui emplissait le vaisseau du Palais de l'Industrie — et pour se hâter vers *Le Déjeuner sur l'Herbe,* qui, au fond de la dernière salle, provoquait les attroupements les plus compacts, les rires les plus bruyants, le plus extraordinaire tapage qu'un tableau eût encore suscité.

Dès le premier jour, dès les premières heures, *Le Déjeuner sur l'Herbe* avait ameuté la foule. Au milieu des autres toiles, il se découvrait dans sa nouveauté, dans la vivacité de son coloris, effaçant tout ce qui l'entourait. Exécutés avec plus ou moins d'habileté, beaucoup d'ouvrages de Refusés ne s'en apparentaient pas moins aux œuvres des maîtres officiels. Le bitume dominait au Contre-Salon comme au Salon ; l'anecdote y triomphait. *Le Déjeuner* prenait par comparaison un exceptionnel relief. Son pouvoir de choc était intense.

Si intense que la toile de Manet en arriva presque immédiatement à symboliser à elle seule le Salon des Refusés, dans ce qu'il avait de plus hardi et de plus offusquant. Elle en était « l'éclat, l'inspiration, la saveur puissante, l'étonnement », disait Zacharie Astruc, un ami de l'artiste. La peinture de Manet semblait aux yeux du public, la dérision de la peinture. Le « côté de décision » qui se trouvait en elle, ce « quelque chose de tranchant, de sobre et d'énergique », qui en était l'essence, passait pour de la provocation.

L'empereur et l'impératrice, en visite aux Refusés avec leur cour, fournirent aux badauds un mot-Sésame : ils taxèrent le *Déjeuner* d' « indécent ». Pouvait-il être assez obscène, en effet, ce tableau ! Deux femmes nues avec deux messieurs habillés, imaginait-on cela ! Et habillés de quelle manière, en outre ! Comme n'importe qui ! Avec des jaquettes et des pantalons. Celui du premier plan avait jusqu'à une calotte à gland

sur la tête. Composition délirante, aussi grotesque qu'incongrue. Autant que le rire, le *Déjeuner* excitait la fureur.

Manet essayait de se défendre. On lui reprochait son indécence ; mais son tableau ne lui avait-il pas été inspiré par une des œuvres du Louvre, par le Giorgione ? Il se jugeait la victime d'un malentendu, et s'en désespérait.

Du jour au lendemain, il était devenu une sorte de personnage. L'homme de la rue avait raison : si Manet avait choisi le scandale pour attirer l'attention, s'il avait délibérément cherché « une autre façon de faire parler de soi qu'en gagnant des récompenses et qu'en figurant sur un palmarès comme un collégien » (Jacques-Emile Blanche), il n'eût pas mieux réussi. Il était hué mais célèbre, bien plus célèbre que s'il avait remporté la médaille qu'il convoitait.

Quelques amis le réconfortèrent, et il reprit espoir. Il ne se tenait pas pour battu. Il brosserait un autre nu. Un nu qui, celui-là, n'offenserait pas la pudeur. Un nu tout simple, sans messieurs habillés. Dire que Cabanel s'était taillé un grand succès avec une *Naissance de Vénus !* « Impudique et lascive », à ce que l'on disait, mais d'une impudicité, d'une lascivité tout à fait honnête et bienséante, puisque la critique unanime en avait loué l'harmonie, la pureté, le « bon goût » et que Napoléon III l'avait finalement achetée.

Manet se promettait d'avoir sa revanche.

***

Avant d'entreprendre le *Déjeuner,* la pensée l'avait effleuré, comme je l'ai dit, de traduire dans son propre style la *Vénus d'Urbin,* qu'il avait jadis copiée aux Offices. L'œuvre du Titien était, dans ce genre, la plus classique qui fût : une femme repose sur un lit ; un petit chien somnole à ses pieds, couché en rond. Manet referait ce nu. Telle fut la première idée de la future *Olympia.*

Durant des semaines, Manet multiplia les dessins, les esquisses, les préparations. Progressivement, non sans difficultés, il organisa son tableau. Conservant la structure de la *Venus d'Urbin* (Manet avait aussi en tête la *Maja desnuda* de Goya), il allongerait sur la blancheur bleuâtre de draps et d'oreillers le corps gracile, ambré, de son modèle préféré, Victorine Meurent. Ces tonalités claires ressortiraient sur le fond sombre, coupé à la verticale comme chez le Titien. Pour animer la composition, Manet draperait dans sa portion droite une figure secondaire : une servante qui apporterait à la « Vénus » un bouquet de fleurs, occasion de quelques touches multicolores.

Il eût été évidemment dangereux, du point de vue plastique, que cette figure retînt trop de lumière ; elle aurait déséquilibré le tableau, éparpillé l'attention qui, au contraire, devait se concentrer sur le corps nu. Manet imagina de peindre une servante noire. Audace ? Non pas. Bien que l'on fût encore, à cette époque, relativement peu familiarisé avec le monde

africain, il existait déjà des précédents : en 1842, un certain Jalabert avait peint une esclave de couleur dans une *Odalisque*.

Quant au chien de la *Vénus d'Urbin*, Manet, après maintes hésitations, et pour des motifs plastiques semblables, finit par lui substituer un chat de poil noir.

Après les tâtonnements du début, la composition s'ordonna soudain avec beaucoup de facilité. Fébrilement, Manet poussait sa besogne. A peine avait-il disposé, dans une aquarelle préliminaire, les éléments de son tableau qu'il attaquait sa toile. Tout à cette exaltation que communiquent à leurs créateurs les grandes œuvres quand elles naissent avec cette spontanéité, Manet, emporté par son élan, travaillait sans répit et, en quelques jours, il mena la toile à son terme.

Manet sortit épuisé et rayonnant de ce labeur. Il n'avait pas encore atteint jusqu'alors, il en était convaincu, à un aussi haut degré de réussite. Cette « Vénus » était *son* chef-d'œuvre. Il y avait utilisé, comme en se jouant, les ressources les plus vivantes de sa technique. Ce morceau de peinture, où les formes se transcrivaient avec une netteté d'épure, soulignées par un cerne tenu, qui les isolait, avait l'éloquence suprême : celle de la concision. La lumière et l'ombre y dialoguaient en une sorte de fugue en blanc et noir, tout en variations raffinées. Technique magistrale, où l'impétuosité de l'artiste se combinait à la rigueur de son métier, où la fièvre de l'exécution s'associait à la sobriété des moyens employés.

Baudelaire partagea entièrement les vues de Manet quant à la qualité exceptionnelle de sa toile : le Salon de 1864 ne contiendrait rien de meilleur.

Manet hochait la tête. Plus il considérait son tableau, et plus s'affermissait sa certitude qu'il n'était pas un détail à y retoucher. Mais à mesure que s'apaisait le tumulte de sa création, coulait en lui une crainte. Les clameurs du Salon des Refusés bourdonnaient de nouveau à ses oreilles. Et si cette toile devait provoquer le même scandale que le *Déjeuner ?*

Il essayait de se tranquilliser. Mal à l'aise, il examinait la créature née de son pinceau. Ce corps nerveux, ces lèvres minces, ce cou tranché d'une ganse noire, ce bras alourdi d'un bracelet, ces pieds chaussés de mules étaient bien ceux de Victorine Meurent. Il n'avait pas menti. « J'ai fait ce que j'ai vu », se disait-il. Oui, mais il avait comme dépouillé Victorine de son éphémère et de son accidentel. Sa « Vénus » n'était d'aucun temps et de nulle part. Elle était plus que réalité ; elle était vérité. Vérité et poésie. Hiératique, prêtresse d'on ne savait quel culte, elle se soulevait sur sa couche devant Manet, et, déesse ou courtisane, elle le toisait, dans sa candeur perverse, sa magnétique impassibilité, avec ses

yeux où rien ne se révèle
De doux ni d'amer

et qui

Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

Manet avait peur. De sa toile se dégageait, insistant comme un rêve qui obsède, un étrange silence. Il sentait posés sur lui les yeux de cette créature hors du monde, irréelle mais d'une envoûtante présence, et d'une vérité si entière que jamais femme ne fut, dans un tableau, réduite à une telle *nudité* [1]. Il avait peur. Il entendait les rires et les imprécations de la foule.

Soudain, sa décision fut prise. Malgré les instances de Baudelaire, il n'enverrait pas sa « Vénus » au prochain Salon. Enlevant sa toile du chevalet, il la cacha au fond de son atelier.

Manet ne voulait pas du scandale.

⁂

En 1864, Manet, dont le jury avait accepté les deux toiles, un tableau représentant un combat de taureaux et une scène religieuse, fut de nouveau injurié. Il semblait maintenant bien établi dans l'esprit du public que l'artiste, en peignant, ne visait qu'à de tapageuses bravades.

Devant cet accueil, Manet se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'exposer sa « Vénus ». Pressé par ses amis, il s'y résolut en 1865. Ce fut Zacharie Astruc qui baptisa la « Vénus » : il la nomma *Olympia*. Ce titre ou un autre, peu importait à Manet : les à-côtés littéraires de la peinture lui étaient totalement indifférents. Astruc, qui avait la versification facile, composa un long poème en l'honneur d'Olympia : *La Fille des Iles*, dont une strophe (le poème en compte dix) fut inscrite sous le titre du tableau :

Quand, lasse de rêver, Olympia s'éveille,
Le printemps entre au bras du doux messager noir ;
C'est l'esclave, à la nuit amoureuse pareille,
Qui vient fleurir le jour délicieux à voir :
L'auguste jeune fille en qui la flamme veille.

Le jury de 1865 accepta l'envoi de Manet (qui comportait pour seconde toile un *Jésus insulté par les soldats*). Depuis 1863 et l'intervention de l'empereur, ses membres se montraient on ne peut plus conciliants. Quand ils avaient examiné les Manet, ils avaient estimé qu'il s'agissait d' « élucubrations ignobles ». Ils les avaient d'abord éliminés, puis ils s'étaient ravisés : une fois encore, le public pourrait juger sur pièces et dire si, oui ou non, le tribunal académique n'était pas légitimement fondé à écarter de telles « ordures ».

Le scandale de l'*Olympia* éclata dès l'inauguration du Salon de 1865.

Le *Déjeuner sur l'Herbe* n'avait soulevé qu'une faible rumeur comparativement à l'incroyable tohu-bohu que provoqua la nouvelle œuvre de

1. « Depuis les Vénus de Cranach, jamais image d'un corps dénudé n'avait été aussi nue », écrit Robert Rey, qui a fort bien dit l'impression extraordinairement troublante que produisit pendant très longtemps l'*Olympia* sur le public.

Manet. Olympia ! Où le peintre avait-il découvert cette Olympia ? On était trop prévenu contre le peintre pour ne pas aussitôt se questionner, suspicieusement, sur ce nom insolite, qui ne correspondait à rien de classé. Quel nouveau tour avait voulu jouer au public ce farceur de Manet ?

Manet n'avait pas réfléchi qu'en acceptant le titre et les vers de Zacharie Astruc, alexandrins fumeux n'ayant qu'une vague relation avec sa toile, il fourvoyait dans une fâcheuse littérature le morceau de pure peinture qu'était sa « Vénus ». Venant de Manet, rien n'étonnait ; on était prêt à tout imaginer. Olympia, mais, voyons ! n'était-ce pas la « courtisane sans honte » de *La Dame aux camélias* de Dumas fils, que le peintre du *Déjeuner* avait voulu représenter dans ce tableau, dont le réalisme bafouait si impudemment les idéalisations de l'académisme ? Le rapin scandaleux n'avait pas hésité, pour défier l'opinion, à se jeter dans la pornographie. Profanant le domaine sacré de la mythologie, souillant cette forme suprême de l'art qu'était l'expression du nu féminin, il avait peint une prostituée, une fille à peine nubile, il avait brossé cette image luxurieuse, bien digne des *Fleurs du Mal* de son satanique ami.

Le Paris du Second Empire offrait au monde le tourbillon de ses plaisirs. Les amours — chères — des « lionnes » célèbres, de la Païva, de Cora Pearl, d'Hortense Schneider, dont le déhanchement canaille assurait la fortune du théâtre des Variétés et des opérettes d'Offenbach, de Marguerite Bellanger, que ses premiers amants avaient appelée Margot la Rigoleuse, donnaient au Paris impérial l'éclat impur d'une Babylone. On y accourait de toute l'Europe et des deux Amériques comme dans une cité-lupanar.

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader ma vertu ?

Si, alors, à Paris, cinq mille filles étaient inscrites sur les registres de la Préfecture de Police, trente mille autres, plus ou moins huppées, vaquaient, insoumises, à leurs besognes galantes. Mais en cette capitale de la débauche, où la fête, toute mousseuse de jupons, était quotidienne, où retentissaient couplets à sous-entendus et plaisanteries graveleuses, c'était Manet le « cochon ». Que de signes inquiétants n'apercevait-on pas dans son *Olympia* ! Il avait été jusqu'à peindre — diabolisme pervers — un chat, un chat noir ! aux pieds de sa petite hétaïre.

Et, par une dernière dérision, bravant la religion, il avait placé, sacrilège, à côté de ce tableau de mauvaises mœurs, une caricature de Jésus. On se récriait. On s'indignait. Telle était la bousculade devant les Manet que l'administration des Beaux-Arts se vit contrainte de commettre à leur protection deux solides gardiens.

La presse fit immédiatement chorus. Il fallait en finir avec cet individu. « Qu'est-ce que cette odalisque au ventre jaune, ignoble modèle ramassé je ne sais où ? » s'écriait Jules Claretie dans *L'Artiste*. On ne parlait que de Manet et de sa « Vénus au chat », « sorte de gorille femelle », qui

aurait pu servir d' « enseigne à la femme à barbe ». « Jamais on n'a vu de ses yeux, certifiait Amédée Cantaloube dans *Le Grand Journal*, spectacle pareil et d'un effet plus cynique... Les femmes sur le point d'être mères et les jeunes filles, si elles étaient prudentes, feraient bien de fuir ce spectacle. »

L'art de Manet se situait « par-delà toutes les excentricités ». Son *Jésus* était « l'introduction du comique dans la peinture religieuse », une « mixture nauséabonde », où l'artiste, désirant « tirer des pétards en plein Salon », s'était plu à réunir « des types bas, horribles » : « quatre employés du grand égout collecteur, (qui) se proposent de faire prendre un bain de pieds à un vieux chiffonnier de leurs amis. »

Pas une voix, pas une seule ne venait rompre ce concert de criailleries pour plaider en faveur de Manet. Même le critique Ernest Chesneau, qui avait récemment acheté un tableau de Manet, éreintait le peintre, flétrissant chez lui « une ignorance presque enfantine des premiers éléments du dessin », « un parti pris de vulgarité inconcevable », « l'impuissance absolue de l'exécution ».

Manet n'en pouvait plus. Cette réprobation unanime le démoralisait complètement. Les bizarres intentions qu'on lui prêtait le stupéfiaient. Déprimé, il s'interrogeait, doutant de tout, dégoûté de tout et ne comprenant rien à ce cauchemar qu'il était en train de vivre. Pouvait-il, seul, avoir raison contre tous ? Geignant, il se tourna vers Baudelaire, alors à Bruxelles : « Je voudrais bien vous avoir ici, lui écrivait-il. Les injures pleuvent sur moi comme grêle ; je ne m'étais pas encore trouvé à pareille fête... Tous ces cris agacent, et il est évident qu'il y a quelqu'un qui se trompe. »

Baudelaire lut assez impatiemment le billet de son ami. « Il faut donc, lui répondit-il, que je vous parle encore de vous. Il faut que je m'applique à vous démontrer ce que vous valez. C'est vraiment bête ce que vous exigez. *On se moque de vous* ; les *plaisanteries* vous agacent ; on ne sait pas vous rendre justice, etc. Croyez-vous que vous soyez le premier homme placé dans ce cas ? Avez-vous plus de génie que Chateaubriand et que Wagner ? On s'est bien moqué d'eux, cependant. Ils n'en sont pas morts. Et pour ne pas vous inspirer trop d'orgueil, je vous dirai que ces hommes sont des modèles, chacun dans son genre, et dans un monde très riche, et que vous, *vous n'êtes que le premier dans la décrépitude de votre art*. J'espère que vous ne m'en voudrez pas du *sans-façon* avec lequel je vous traite. Vous connaissez mon amitié pour vous. »

Manet aurait pu difficilement en vouloir à Baudelaire de cette « terrible et bonne lettre », comme il la qualifia, et dont il se souviendrait toujours. La rudesse du poète lui fut un baume en ces semaines de mai et juin 1865, où chaque jour ajoutait à son irritation et à son désarroi.

Au Palais de l'Industrie, ainsi que l'écrivait Paul de Saint-Victor, « la foule se pressait comme à la morgue devant l'*Olympia* faisandée ». C'était miracle que la toile ne fût pas déjà crevée. A vingt reprises, les gardiens

avaient été débordés. Alarmée, l'Administration prit le parti de déplacer l'*Olympia*. Au début de juin, elle la fit accrocher dans la dernière salle, au-dessus de l'immense porte, à une hauteur « où jamais on n'avait pendu la dernière des croûtes », notait en s'en félicitant Jules Claretie.

Mais cet éloignement, qui rendait peu perceptible en son détail le tableau de Manet, ne calmait pas pour autant les passions. Elles s'exacerbaient, au contraire. Du matin au soir, des gens stationnaient en cohue houleuse devant la porte, tendant le cou vers l'*Olympia* et vers son chat, essayant de distinguer les charmes suspects de cette Vénus meretrix. La tache noire du chat se perdait dans l'ombre, mais, l'œil pointu, on le cherchait, ce chat, on se contorsionnait dans tous les sens pour tâcher d'en deviner, malgré tout, la provocante silhouette ; et gaudrioles, grivoiseries de jaillir de la foule excitée.

La critique avait beau entonner les louanges du *Repos des Faneuses* de Jules Breton, l'œuvre la plus magistrale, disait-on, qui fût en ce Salon, c'était la « Vénus au chat » que l'on voulait voir. Manet ne pouvait plus sortir nulle part sans qu'on le dévisageât. Dès qu'il paraissait, des gens se poussaient du coude. Quelquefois, des lazzis fusaient. Dans la rue, on se retournait sur son passage. Heureux encore quand on ne le suivait pas, en pouffant ou en chuchotant, la bouche en coin, des malpropretés. Il avait l'impression d'être « pareil à un chien qui aurait une casserole à la queue ». « Vous voilà aussi célèbre que Garibaldi », lui disait, non sans un peu d'envie, Edgar Degas.

Manet ne travaillait plus. Lui qui, l'amabilité même, avait toujours été d'un naturel enjoué, sans acrimonie dans ses boutades, il s'aigrissait. Il se durcissait sous les outrages et en devenait méchant. Il avait des mots cruels. Baudelaire qui, tendant l'oreille à la critique, devinait les réactions du peintre, pria Mme Paul Meurice d'intervenir auprès de son ami :

« *Quand vous verrez Manet, dites-lui ce que je vous dis, que la petite ou la grande fournaise, que la raillerie, que l'insulte, que l'injustice sont des choses excellentes, et qu'il serait ingrat, s'il ne remerciait l'injustice. Je sais bien qu'il aura quelque peine à comprendre ma théorie ; les peintres veulent toujours des succès immédiats ; mais, vraiment, Manet a des facultés si brillantes et si légères qu'il serait malheureux qu'il se décourageât... Il n'a pas l'air de se douter que plus l'injustice augmente, plus la situation s'améliore — à condition qu'il ne perde pas la tête* (*vous saurez dire tout cela gaiement, et sans le blesser*). »

Non, Manet ne se doutait certainement pas que la situation s'améliorait. Il l'eût plutôt envisagée sous un aspect catastrophique. Dans son accablement, il estimait la partie perdue. Il n'arriverait à rien. Les « débouchés » que souhaitait sa mère, il ne les trouverait pas. « Ces gens-là, je les connais, maugréait-il. Il leur faut de la baudruche. Je ne tiens pas cet article-là. Il y a des spécialistes. »

Théophile Gautier, dans son feuilleton du *Moniteur*, avait écrit de Manet, qu'il constituait « un danger ». Manet haussait les épaules. A bout de nerfs, il n'ouvrait plus les gazettes. Il ne supportait plus de lire les

articles où, de jour en jour, se répétaient sur lui les mêmes commentaires désobligeants : « Toiles inqualifiables... Torchonnages... Déjections... Audace vulgaire... Scandale impuni... Volonté d'attirer les regards à tout prix... Il est des succès qui sont un châtiment... »

Un soir que Manet, quittant le Palais de l'Industrie, où il était entré pour voir une fois de plus si l'attitude envers lui n'avait pas par hasard changé, s'attablait avec un de ses amis chez un glacier de la rue Royale, comme le garçon, machinalement, lui apportait la presse, il le repoussa violemment : « Qui vous demande les journaux ? »

Durant ce tête-à-tête, son ami n'arriva pas à lui arracher un mot. Manet était là, immobilisé devant sa glace, à laquelle il ne touchait pas, absorbé, muet, douloureux. Il se bornait à boire de temps à autre de grandes gorgées d'eau ; il vida toute une carafe.

***

Après le scandale de l'*Olympia*, que pouvait espérer Manet ? Il avait rêvé d'une carrière officielle. Sa destinée prenait une orientation toute différente.

Honni des peintres académiques, violemment attaqué par la critique, tenu par le public pour un « fumiste », Manet, « révolutionnaire malgré lui », allait voir peu à peu se grouper autour de sa personne les jeunes artistes que l'on appellerait un jour les « impressionnistes ».

L'histoire de la peinture moderne commençait...

HENRI PERRUCHOT

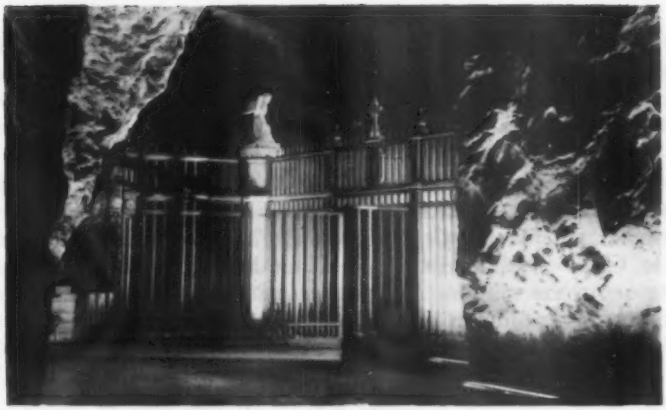
CHRONIQUE DES LIVRES

VOLNEY EN ORIENT

Dans son récent ouvrage sur Volney (que Pierre Audiat a commenté ici en novembre), Jean Gaulmier a mis en valeur les rares mérites du « *Voyage en Egypte et en Syrie* ». Il s'agit, nous le rappelons, d'une véritable « enquête » que l'auteur des *Ruines* fit en Egypte et en Syrie de 1783 à 1785. Ce livre publié en 1787, réédité en 1820, était devenu introuvable. Sous le patronage de l'école des Hautes Etudes une nouvelle édition de ce curieux *Pour comprendre l'Orient* vient de paraître chez Mouton (La Haye ; et Maisonneuve, Paris). Le texte, présenté et annoté par Jean Gaulmier, est illustré de plusieurs documents et de nombreuses cartes établies par Volney lui-même.

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 124.)



IMAGES DE COLOMBIE

par Agnès Chabrier

Le jour vient de se lever quand le Superconstellation d'Air France se pose sur la piste de Maiquetia, l'aéroport de Caracas. A peine quitté l'avion, la chaleur me suffoque. J'admire l'endurance des soldats vénézuéliens en casquette haute et bottes jaunes qui défendent l'aéroport contre de possibles entreprises révolutionnaires.

Nous repartons pour la dernière étape. Le long-courrier suit la côte caraïbe écorchée de soleil et survole massifs et amples vallées désertes avant de s'enfoncer dans les nuages. Deux heures plus tard, l'appareil amorce la descente ; au-dessous de nous une chaîne hérisse ses sommets.

Penchée vers le hublot, l'hôtesse désigne une ville tassée au pied de la cordillère. Bogota. Les montagnes qui la dominent s'appellent Guadalupe et Montserrate.

Sous le ciel hostile, pas trace de verdure. L'ombre baigne cimes et versants. Accablée par la sévérité et la grandeur du paysage, l'angoisse que j'avais connue il y a dix ans en découvrant l'Amérique du Sud me reprend. La richesse des pays et la misère des hommes, les contrastes brutaux, les climats meurtriers, les excès d'une nature ennemie que n'a pas domptée une population trop peu nombreuse n'en font pas un continent à la mesure de l'homme.

Des amis français m'attendent à l'aéroport ; je distingue les silhouettes familières d'Henry et Elisabeth I. sous le panneau qui indique : « *Bogota*, altitude 2 600 m. *A Paris :* 9 997 km. *A New York :* 4 226 km. *A Rio :*

Ci-dessus, entrée de l'église construite dans la mine de sel de Zipaquira.

4 415 km. » Un vent glacé me transperce. Grâce à l'aide de mes amis, les formalités sont courtes. Dans la salle des départs et des arrivées, les appels répétés du haut-parleur ne semblent pas troubler les passagers attablés devant la tasse de café noir et « suave » que les Colombiens appellent « tinto ».

Avant le développement de l'aviation commerciale, Bogota souffrait de son isolement. Il fallait quinze jours de navigation fatigante le long des méandres de la Magdalena pour, de la côte caraïbe, atteindre la capitale. Ce pays qui a deux fois et demie la superficie de la France ne compte que treize millions d'habitants. A cheval sur l'Atlantique et le Pacifique, trois cordillères andines aux glaciers imposants le traversent. Vital pour l'économie et le développement de la Colombie, le problème des transports est difficile à résoudre.

Ai-je marché trop vite ? Est-ce le vent froid qui me bâillonne ? Le souffle me fait défaut. Mon cœur bat la chamade.

— Méfaits de l'altitude, dit Elisabeth.

Le chauffeur des I. conduit la Chevrolet avec une prudente lenteur. Des deux côtés de la route bien dessinée, je cherche en vain à découvrir les montagnes que cachent la brume et les nuages. De rares panneaux publicitaires vantent les cotons Coltejer ou « Colombiana, la mejor bebida ». Les voitures que nous croisons, presque toutes de marque américaine, ont plusieurs années d'âge. Certaines sont délabrées.

La Colombie n'a pas d'industrie automobile. L'exportation du café colombien vers les Etats-Unis rapportait 76 p. 100 des dollars nécessaires à l'importation des outils et des machines dont le pays a besoin. Depuis la mévente du café, il essaie de vivre en autarcie. Pas une des trop nécessaires devises n'est allouée à l'importation de voitures particulières. Les pièces de rechange font également défaut.

— Pourquoi n'exportons-nous pas de voitures françaises ?

— Elles résisteraient mal à l'état des routes.

Nous longeons les allées d'un quartier élégant. Les jardins frileux qui les bordent entourent d'agréables demeures de style disparate — estilo inglès, estilo françès, estilo español. Aucun règlement n'est venu contrôler l'enthousiaste fantaisie des architectes. Mais les arbres sont beaux, vertes

les pelouses, abondantes les fleurs et au milieu de cette végétation de climat tempéré (Bogota est situé dans la zone que le Colombien appelle « terras frias », « les terres froides... ») sans blesser l'œil, les manoirs Tudor voisinent avec les châteaux Louis XV, les villas modernes avec les maisons basques.

Un feu de bois dans la bibliothèque dispense une agréable chaleur. La pluie se met à tomber. A travers la fenêtre à croisillons, un mimosa semble tendre vers les flammes ses boules odorantes. Ai-je l'air dépité ? Pour me réconforter, Elisabeth me parle de Jean-Baptiste Leblond, médecin et naturaliste français qui, à la fin du XVIIIe siècle, visita ces pays bien des années avant Humboldt :

— Dans un mémoire intitulé *La Géographie du Nouveau Royaume de Grenade* il se plaignait quelquefois du soleil de Santa Fé, mais beaucoup de la pluie. Ne le croyez pas trop : Bogota est très sain. Les maladies d'enfant épargnent les petits Bogotanos. Sous les tropiques, à quatre cents kilomètres de l'équateur, l'altitude nous vaut les avantages des zones tempérées.

Au tournant de l'escalier qui conduit au premier étage, un perroquet vert agrippe les barreaux de sa cage. Elisabeth s'arrête et lui fait quelques agaceries.

— Le prédécesseur de ce perroquet était un minuscule singe aux traits humains. Henry le trouvait répugnant. Le froid l'a enlevé. Ensuite, j'ai élevé un puma. Comme les humains, les animaux — surtout les mammifères — sont peu nombreux en Amérique du Sud.

Après la sieste — car, malgré la fraîcheur du climat, les Bogotanos ont gardé cette habitude espagnole — nous partons visiter la ville. Le centre de la capitale est à bonne distance du faubourg résidentiel où habitent mes hôtes. Sous la pluie, les quartiers que nous traversons, construits en briques roses et de style Tudor, évoquent davantage Londres que l'Amérique du Sud.

— Il y a un siècle, la municipalité divisa les voies publiques en carreras, avenues orientées nord-sud et calles, rues orientées est-ouest. A quelques exceptions près, toutes reçurent des numéros. La plaza Mayor devint la plaza Bolivar. Vous ferez vos achats dans la « septima » ; vous vous promènerez le long de la très moderne « decima », mais l'avenida Jimenez de Quesada est encore la plus importante.

Parti de Santa-Marta au bord de la mer caraïbe, le conquistador Jimenez de Quesada suivit pendant dix mois le cours de la Magdalena avant d'atteindre la Sabana — le haut plateau à 2 700 mètres d'altitude où il dut livrer bataille aux puissants Indiens Chibchas. Sa victoire lui en ouvrit l'accès ; il y fonda, sur l'emplacement de la ville indienne de Bacata, le 6 août 1538, la capitale Santa Fé de Bogota. Depuis lors, la Colombie — d'abord « Nouveau Royaume de Grenade » — a souvent changé de nom. Elle ne devint « la République de Colombie » qu'en 1886.

Devant le moderne et très américain *Hôtel Tequendama* s'élève la char-

mante église coloniale de San Diego. Tout autour, on perce des rues, on pose des canalisations. C'est en raccourci l'image même de la ville. Archaïque et en progrès constant, cité d'un million d'habitants, Bogota ressemble à un chantier. D'audacieux gratte-ciel démentent l'aspect andalou que lui a donné son premier architecte Juan de Cespédès et qui survit dans plusieurs monuments et quelques rues aux trottoirs défoncés. Au Musée d'Art colonial, sous les eucalyptus éplorés de la mélancolique quinta de Bolivar, devant la façade romane et les sculptures de bois doré de San Ignacio, en admirant la chapelle du Sagrario ou le maître-autel et la chaire de San Francisco, on peut oublier la fièvre de construction qui a saisi l'ancienne Santa Fé.

Sur les trottoirs étroits nous coudoient des Indiens vêtus de la ruana foncée (la ruana, le mot vient de Rouen, est le poncho colombien).

Aux carrefours, de vieilles paysannes, un feutre d'homme verdi coiffant leurs nattes huileuses, attendent pour traverser. Poussées par une inspiration subite, elles se signent avant de se précipiter, yeux fermés au milieu du trafic. La pluie qui recommence à tomber chasse les cireurs. Vendeurs de billets de loterie et jeunes crieurs de journaux s'attardent devant les cafés tristes où les femmes n'entrent pas. Est-ce la fatigue du voyage ou l'altitude ? Comme Jean-Baptiste Leblond, je souffre du froid. Malgré une circulation intense, Bogota semble morne et déshérité. Quelques passantes regardent les devantures des boutiques d'orfèvrerie.

— Les Chibchas que Jimenez de Quesada dut vaincre s'appelaient eux-mêmes : Muiska, les hommes. Ignorant le fer, le plomb, l'argent et le bronze ils furent pourtant les plus grands orfèvres de l'Amérique précolombienne. Pour travailler l'or, ils possédaient des techniques si parfaites que leur science et leur art n'ont pas été dépassés. Ici même prit naissance la légende de l'El Dorado, l'homme doré. Pendant les cérémonies de son intronisation, nu, le corps enduit de poudre d'or, le prince qu'on appelait Zipa, embarqué sur un radeau de balsa chargé de pierres précieuses, gagnait le milieu du lac Guatabita. Le Zipa et ses assesseurs jetaient à l'eau leurs somptueuses offrandes. Les conquistadores partirent à la recherche du « fabuleux métal » dont l'Espagne des rois catholiques, enfin libérée du joug maure, avait le plus grand besoin. « Sur les bords de la Tunja, a relaté Jimenez de Quesada, les charges d'or et de joyaux recueillies étaient si considérables qu'après le pillage on les éleva en tas et deux hommes à cheval se voyaient à peine étant l'un en face de l'autre. »

A mon tour, je m'arrête devant les devantures.

— Vous dites que les Chibchas ne travaillaient pas l'argent...

Mes compagnons me corrigent :

— Ils ne le connaissaient pas. De nos jours, la Colombie est encore le plus fort producteur d'or de l'Amérique du Sud.

— Et les émeraudes ?

— Les mines d'émeraudes colombiennes sont uniques au monde. Pour

ne pas diminuer la valeur des pierres, la Banque de la République qui les administre en a presque cessé l'exploitation. Il est aussi difficile d'acheter une émeraude à Bogota qu'un diamant à Kimberley et le prix en est sensiblement plus élevé qu'à Paris.

La nuit tombe. Les rues sont animées. Descendues de leur montagne, des Indiennes attendent on ne sait quoi sous les enseignes au néon. Deux d'entre elles, ivres peut-être de bière, contemplent d'un œil qui ne voit rien les écrans de télévision d'un magasin.

SANTANDERCITO.

Tôt, le lendemain matin, un concert d'oiseaux me réveille. J'écoute avec émerveillement l'accord parfait que lance l'un d'eux. Ce jour-là, dimanche, nous irons déjeuner à Santandercito. La route du sud-ouest qui descend jusqu'à Girardot et la Margdalena n'escalade pas les cols mais longe des gorges sauvages où saute le jaunâtre rio Bogota. Les tournants sont dangereux ; de place en place, des croix évoquent le souvenir de nombreux accidents. Après la chute de Tequendama — les eaux du rio Bogota s'y précipitent d'une hauteur de 165 mètres — au bord de la route, un éventaire offre de la viande cuite en plein air, à la façon des llanos [1]. Les quartiers de génisse, de porc ou de mouton sont accrochés à un trépied au-dessus d'un feu. Clients empressés, Henry et Elisabeth s'emparent eux-mêmes du morceau de leur choix préparé par les mains douteuses de la marchande. L'odeur et l'aspect de cette nourriture boucanée ne leur coupent pas l'appétit.

— La pauvreté des paysans colombiens leur interdit de manger une viande dont ils sont pourtant très amateurs, dit Henry en reprenant le volant. Suivant la région et le climat, ils se nourrissent de riz, de manioc, de pommes de terre, de bananes. Ces hommes qui peuplent les terres les plus riches du monde souffrent de sous-alimentation.

La route s'accroche aux parois brunes et violettes des montagnes. Elle descend enfin et passe entre les barrières d'agréables jardins.

Voici Santandercito. Comme nombre de riches Bogotanos, nos amis Jean et Ana Carola G. ont ici une finca. Ana Carola est colombienne. Un trajet de 50 kilomètres nous a conduits de la zone tempérée à la zone tropicale. Nous ne sommes plus qu'à 1 500 mètres d'altitude. En Colombie, l'altitude commande le climat.

La chaleur me surprend. Je respire mieux. Le chemin suit des haies de fleurs, plumbago bleu, bougainvillées saumon, mauves ou pourpres, hibiscus roses. Les grandes étoiles des poinsettias encadrent les maisons.

— Un parcours d'une seule journée à travers la Colombie révèle autant de climats différents et de paysages variés que le long voyage qui mènerait de la Laponie jusqu'au fleuve Congo.

1. L'équivalent de la pampa en Colombie et au Venezuela.

Nous arrivons sur la place de Santandercito. Au soleil, devant l'église, se tient un marché indien très coloré.

— Le curé de cette église a coutume de louer des disques à ses ouailles. Le bénéfice de l'opération va à ses œuvres. Les habitants de Santandercito viennent danser sur la place au son de la musique que le pasteur dispense.

— Rien de surprenant à cela, dit Elisabeth. Ne vend-on pas des billets de loterie dans les sanctuaires ? Nul ne s'étonne de trouver dans les crèches, à Noël, un modèle réduit de voiture américaine et auprès de l'Enfant Jésus une pompe à essence marquée Shell. D'autre part la religion catholique a greffé sur les anciens rites indiens le culte nouveau et influencé les coutumes et les lois. Le divorce n'existe pas.

Par contre les mêmes avantages sont reconnus aux enfants naturels et adultérins qu'aux enfants légitimes. 27 p. 100 des enfants sont illégitimes. Le seul mariage valable est celui que consacre l'omnipotente église catholique. Protestants et israélites ont certaines difficultés à faire enregistrer leur union par la paroisse. Les pauvres, eux, vivent le plus souvent en concubinage. Le pays est vaste ; l'état civil, inexistant.

Après avoir franchi une barrière à claire-voie, entre les buissons de lauriers-roses, nous nous avançons vers la maison. Nos hôtes viennent à notre rencontre. Face à la haute cordillère, la propriété surplombe les eaux rapides et écumeuses du rio Bogota. Des fleurs tropicales éclatent entre les fruits pâles des orangers et des pamplemoussiers. Les G. sont revenus la veille de Girardot. Ils aiment cette ville écrasée de chaleur où, de la terrasse d'un café au bord de la Magdalena, on voit les bateaux à roue finir le long voyage qui les a amenés de la mer caraïbe.

— Pourquoi ce nom, Girardot ?

— En l'honneur d'un gamin de quinze ans né à Medellin. Ce fils de Français s'engagea dans l'armée de la libération. Il eut une fin héroïque à la prise du monte Barbula.

Le déjeuner est servi sous une sorte de tonnelle. Une table circulaire épouse le tronc énorme d'un arbre. Le menu est simple : un brouet de pommes de terre où nagent des morceaux de poulet et une salade d'avocats. L'aspect et le goût des mets n'excitent pas l'appétit. Chacun, cependant, trouve ce plat — « l'ajiaco » — délectable.

A la fin du repas, je refuse le café. Malgré la qualité très fine de son arôme, la manière dont on le prépare ici, trop sucré, trop léger, m'en a fait perdre le goût.

— Venez cueillir des orchidées, disent mes hôtes.

Des marches vertigineuses mènent à travers le jardin éclatant de fleurs vers le rio Bogota qui bouillonne en bordure de la propriété. Un serpent glisse à mes pieds et disparaît entre les buissons d'hibiscus.

— Vous ne risquez pas grand-chose, dit Henry. Il n'y a que trois cents espèces de serpents venimeux en Colombie.

Ana Carola, aimablement, me rassure :

— J'ai vu dans la forêt des serpents voler. Les deux ou trois anacon-

das que nous y avons aperçus, malgré leurs dix mètres de long et leur aspect hallucinant, ne dévorent pas les hommes. Quant à la casadora, un boa constrictor non venimeux mais qui atteint facilement une longueur de cinq mètres, les habitants des llanos les capturent pour les dresser. Attachée à la maison où elle est certaine de trouver un bol de lait, la casadora la protège contre les rongeurs et contre les autres serpents qui tenteraient de s'y introduire. Beaucoup vous affirmeront que ce bon boa constrictor adore les enfants et fait office de nourrice sèche !

Nous cueillons sous les bananiers neuf douzaines de catleyas mauves, la fleur colombienne par excellence. Les hybrides les plus précieuses créées par les horticulteurs du monde entier ont pour origine l'orchidée de Colombie. Le même soir, de retour à Bogota, je me promènerai dans un jardin plein d'iris.

ZIPAQUIRA.

Le lendemain nous quittons la ville par la route du nord. Elle traverse la Sabana où paissent de grands troupeaux de bovins.

— Dans l'Amérique d'avant la conquête, le cheval et les bovidés faisaient défaut. Christophe Colomb apporta avec lui taureaux, vaches et veaux, chèvres, poules et cochons. L'immense cheptel des deux Amériques n'a pas d'autre origine. Différents croisements avec des espèces européennes, nord-américaines et avec le zébu des Indes ont amélioré la qualité des bovidés. Ce bétail est assez beau pour encourager les ambitions des éleveurs qui voudraient évincer les Argentins et devenir à leur tour exportateurs de viande.

Les arêtes de la cordillère orientale se découpent en noir contre le ciel gris. Aucune couleur n'en allège le dessin écrasant. Franchi le beau pont colonial del Comùn, nous traversons un village. Des pluies trop fréquentes ont délavé les façades des maisons. C'est à peine si les passives Indiennes nous accordent un regard. Hommes et femmes portent la ruana. Des chiens nous suivent en aboyant.

— Quand les conquérants espagnols entrèrent dans les fermes indiennes, ils s'étonnèrent de n'y trouver que des chiens, des canards et un étrange volatile qu'on appela d'abord « poule d'Inde », puis dinde. Les combats de coqs sont devenus le divertissement populaire des Colombiens, mais le premier coq que Molina, lieutenant de Pizarre, offrit à un prince inca et aux habitants de la ville de Tumbez provoqua un étonnement ravi.

Les deux chaînes de la cordillère orientale entre lesquelles court la route, après s'être écartées, se rejoignent. Voici Zipaquira, une ville minière de 25 000 habitants, aussi terne que silencieuse.

Par une rampe, nous arrivons jusqu'à l'entrée de la mine de sel. Nous y pénétrons en voiture. La galerie s'ouvre sur une grotte ; devant nous, des cavernes se succèdent. Sous les hautes voûtes, les murs sombres sont à peine veinés de blanc.

Où est le sel ?

— Tout ici est sel. Au-dessus de vous, autour de vous...

J'avais rêvé de parois de cristal ; je visite une mine de charbon.

— Les mines d'émeraudes sont plus décevantes encore, dit le directeur de l'exploitation qui nous conduit en jeep le long des larges galeries.

L'atmosphère est oppressante. Nous respirons un air raréfié imprégné d'odeurs sulfureuses. Peu de travailleurs mais bien outillés. Un écho bizarre répète le fracas des perforatrices et le bruit des bennes qui se vident. Dans un dédale sans fin, les cavernes obscures se suivent. L'eau qui suinte forme, par endroits, des flaques rouillées.

Et tout à coup, le miracle : on a construit au fond de la mine une cathédrale. On a taillé les chapelles, les marches, le maître-autel, les stations du chemin de croix, les anges des grilles, dans le roc de sel gemme devenu un matériau précieux traversé d'éclats et de scintillements. L'acoustique est parfaite. Les lignes dépouillées de cette cathédrale de sel, de ce sanctuaire souterrain, ont une nudité pure, une superbe envolée.

— La mise en valeur systématique des mines de sel et des marais salants — propriété de l'Etat — pourrait satisfaire les besoins de la terre entière, dit le directeur.

— Est-il exact que les habitants d'un pays à peine peuplé où la fécondité de la terre ne le cède en rien à l'opulence du sous-sol connaissent la misère ?

— Une misère souvent poignante. Peu de gens ont accès aux richesses de la Colombie. Les paysans en sont exclus. Capitaux, connaissances, qualités d'initiative et d'audace leur manquent. La pauvreté et l'ignorance leur interdisent des possibilités théoriquement offertes à tous. Ils continuent à cultiver la terre des autres. Comme des serfs, ils y sont attachés. Le paysan n'a pas droit aux assurances sociales. A-t-il d'ailleurs un droit quelconque ? Or, sur les 5 400 000 personnes qui représentaient la partie économiquement active de la nation, au recensement de 1951, 3 millions étaient pêcheurs ou travailleurs agricoles. L'état de santé de ce prolétariat est déplorable ; la malnutrition est la cause principale de sa déchéance physique.

— Et les ouvriers d'usine ?

— Ils jouissent d'une situation privilégiée. Seul le salarié — et non pas sa famille — a droit à un système assez particulier d'assurances sociales. Le montant des allocations qu'il touche est fonction du chiffre d'affaires de son employeur. Certains avantages en nature lui sont accordés : habitation, souliers, vêtements. Pour les 53,9 p. 100 de travailleurs agricoles au recensement de 1951, on ne comptait que 12,3 p. 100 d'ouvriers de l'industrie.

En revenant de Zipaquira, après m'avoir désigné la plaine large et nue où Jimenez de Quesada vainquit la nation chibcha, mes amis continuent mon initiation.

J'apprends que les mines, rarement souterraines, n'emploient que

86 000 travailleurs. L'agriculture, activité prédominante du pays, fournit la majeure partie des exportations ; malgré la baisse du tonnage exporté, le café constitue 75 à 80 p. 100 des ventes à l'étranger. La culture du coton est récente. Sans se laisser décourager par de premiers essais désastreux, les ingénieurs agricoles parvinrent à un résultat si satisfaisant que la récolte alimente le plus grand tissage de coton du monde. Cette fabrique, « Coltejer », est à cent pour cent colombienne.

— Et le pétrole ?

— La Colombie est au troisième rang des pays producteurs de pétrole de l'Amérique latine et au neuvième rang des producteurs du monde entier. Seule une faible partie de ses champs pétrolifères est actuellement exploitée. Sans être agressivement nationaliste, le gouvernement précédent avait néanmoins pénalisé de diverses manières les compagnies concessionnaires étrangères en faveur de l'entreprise nationale la Empresa Nacional de Petroleos, politique qui s'est traduite par un net ralentissement de la prospection et finalement de la production. Dans ce domaine-là aussi, les énormes difficultés de transport paralysent l'exploitation.

Il commence à pleuvoir. Les montagnes jumelles qui protègent Bogota disparaissent sous les rideaux de pluie. A 400 kilomètres au nord de l'équateur, dans une voiture fermée, je frissonne. La tragique beauté du paysage m'étreint le cœur et je retrouve tout au fond de moi l'effroi d'une terre si peu à l'échelle humaine, peut-être l'ancienne peur des Gaulois qui craignaient que le ciel leur tombât sur la tête.

Paz del Rio.

A sept heures du matin, le lendemain, je prends place dans le D.C. 3 de l'aciérie de Paz del Rio. Dès le décollage, le pilote tient à nous prouver sa virtuosité. Secouée dans un avion sans pressurisation, à 4 000 mètres d'altitude, je supporte mal, pendant trois quarts d'heure, des émotions de scenic-railway. Un moteur fuit. Après Cundinamarca, « le pays du Condor », nous survolons le département de Boyaca ; l'arête des montagnes semble nous repousser. La porte du poste de pilotage est ouverte. Son battement souligne le silence oppressé des passagers. Avant d'amorcer la descente, le pilote, pieusement, se signe. Sur le lac de Tota dont les eaux glacées, riches en truites, brillent au soleil, notre avion pose son ombre comme une croix. Le D.C. 3 atterrit enfin ; une prairie désherbée tient lieu d'aérodrome.

Les B. sont venus m'accueillir. Cécile B., une Française, a épousé un ingénieur colombien qui dirige une des branches de l'aciérie. Une voiture de la compagnie nous amène à Belencito. Les quelques kilomètres de route évoquent les pires chemins du monde. A Sogamoso — ville triste où de tristes Indiens grelottent stoïquement — la voiture s'arrête devant une pompe à essence.

— L'essence n'est-elle pas vendue à la compagnie à de meilleures conditions ?

— Partout en Colombie, elle vaut 10 francs le litre.

Dès notre arrivée à Belencito, après le « tinto » rituel, mes compagnons me conduisent à l'aciérie.

— Pour la construire, à 30 kilomètres des mines de fer et de charbon de Paz del Rio, les ingénieurs français ont dû amener par la route sur un parcours de 900 kilomètres, 80 000 tonnes de matériel.

Je visite la cokerie, les hauts fourneaux, les laminoirs. Au-dehors, un vent froid balaie le plateau.

— Quel est le recrutement de votre main-d'œuvre ?

— Des Indiens des villages avoisinants. Pour en faire des ouvriers spécialisés, on leur demande de franchir d'un seul bond plusieurs étapes de la civilisation.

Une telle adaptation exige un grand effort intellectuel. En peu de temps, les ouvriers ont dû créer de toutes pièces un vocabulaire. Ils ont fait montre de beaucoup d'adresse. Les accidents du travail, jadis nombreux, ont cessé.

A la fin de la visite, une conclusion s'impose : le problème des transports, qui est aussi un problème de distribution, paralyse la naissante industrie lourde colombienne. Il me paraît vain, à 2 500 mètres d'altitude, de fabriquer des rails en nombre si grand que le faible développement des chemins de fer ne permet pas de les utiliser tous.

L'acier de Belencito coûte deux fois le prix européen. Les besoins sont trop divers pour que la production d'une seule aciérie puisse les satisfaire tous. Mais il faut croire que le planning laisse un peu à désirer puisque, contrainte de se limiter à quelques produits, l'usine de Paz del Rio n'écoule pas toute sa production. Ce premier pas vers une économie en expansion n'en constitue pas moins un bel acte de foi que l'avenir devrait légitimer.

Cécile B. me conduit chez elle. Avec les siens, elle occupe l'un des confortables bungalows que la compagnie met à la disposition du personnel. Mariée depuis cinq ans, elle n'a pas eu la possibilité de retourner en France. Le voyage coûte cher et par restriction sur le marché des changes, son prix doit être acquitté en dollars.

— Peut-être est-ce mieux ainsi. Si je retournais à Paris, supporterais-je encore la vie à Belencito ?

Son beau regard brun est mélancolique :

— Aime-t-on les Français en Colombie ?

— On a appris à se méfier d'eux. Un pays très catholique et très conservateur estime qu'un Français apporte toujours avec lui un élément de scepticisme et de révolte. (La première grève qui eut lieu dans une mine colombienne fut fomentée par un Français.) On fait volontiers allusion ici à la personnalité pittoresque de quelques forçats évadés de Cayenne.

Le rôle de vilain de *La Voragine*, le plus célèbre roman colombien, est dévolu à un Corse en rupture de bagne.

» Depuis quelques années, les Colombiens ont vu arriver de France des techniciens, des ingénieurs, des commerçants, des industriels qui leur donnent une meilleure idée de nos compatriotes.

Nous reprenons la voiture. Par des chemins bordés d'eucalyptus et de pins, mes compagnons me conduisent à l'hacienda de Suescún transformée en un charmant hôtel. Ils contemplent d'un air absent le paysage froid et vallonné. Une sécheresse persistante a jauni les hautes herbes des pâturages où paissent des troupeaux de bovins. Derrière la barrière des Andes commencent les llanos, vastes prairies sans arbres ni fleurs qui se prolongent loin à l'intérieur du Venezuela.

Quand vient le moment de quitter mes compagnons, je m'installe avec appréhension dans le D.C. 3. Un vent froid secoue la carcasse d'un avion brûlé. Chaque terrain d'aviation ici conserve ses dépouilles. Le voyage de retour est sans histoire.

Cali. — Les Bandoleros. — Buenaventura.

Dès l'arrivée à l'aéroport de Cali, à 1 000 mètres d'altitude, la chaleur surprend. Capitale du département de Valle à la fécondité sans bornes, la langoureuse Cali se pare de ses richesses. Des rives dorées du Cauca, des noirs extraient le sable. Le pittoresque et pauvre quartier de Juanchito précède la ville des spéculations heureuses et des fortunes rapides. Une statue de la Vierge que des mains pieuses ont fleurie bénit la caserne d'un régiment motorisé. Les filles de Cali sont les plus belles, disent les Colombiens. Sur les quais, au bord de la rivière, les arbres lancent contre le bleu du ciel d'éclatantes floraisons. Une jeunesse en vacances anime les terrains de jeux et les piscines des clubs ; le long des rues ensoleillées, les passants sont vêtus de blanc ou de cotonnade claire.

Dans la Cadillac d'un jeune médecin français, en compagnie d'Elisabeth, nous visitons les environs. Planté sur une montagne, un grand Sacré-Cœur domine la cité. La route aux virages dangereux qui conduit vers le Pacifique escalade pentes et sommets érodés, fauves ou rouges ; elle mène à d'agréables stations estivales, telle Saladito qui étage ses bungalows à 1 800 mètres d'altitude.

— Cali ne comptait que 27 000 habitants en 1912 ; elle en a plus de 500 000 à présent, dit le docteur F. Allons à Palmira. Vous découvrirez ainsi la fertilité sans égale du département de Valle, l'immense vallée du fleuve Cauca.

Même à mes yeux ignorants, la fécondité de la large, de la belle vallée que nous traversons s'impose.

— Il y a quelques années, ce sol si riche voué uniquement aux pâturages subissait tour à tour les conséquences des inondations et des sécheresses.

La mise en valeur de la vallée du Cauca fut une entreprise audacieuse. Un succès spectaculaire l'a récompensée. A 100 kilomètres de Cali, en pleine forêt, des ingénieurs français et des cadres colombiens ont depuis lors construit le grand barrage et la centrale d'Anchikaya qui alimente la vallée en électricité.

D'épais bouquets de flexibles bambous, des allées de palmiers, les éventails déployés des arbres du voyageur tranchent sur la monotonie riche de la plaine où ondulent les cannes d'un vert presque bleu. Une barrière de montagnes la ferme à l'horizon. Des vautours se repaissent d'une proie, le cadavre d'un cheval que leurs yeux avides ont aperçu.

Nous arrivons à Palmira, ville de 120 000 habitants et siège d'une importante école d'agronomie.

— Peut-on acheter ces terres si fertiles ?

— Elles valent très cher. Par contre, les plaines orientales, la vallée de la Magdalena, des régions entières au centre du pays ne sont pas cultivées. Elles offrent des possibilités de cultures variées et d'élevage. Un jour, elles vaudront celles-ci. La Colombie dispose d'immenses réserves territoriales. La limitation des importations et l'effort industriel qu'elle accomplit devraient lui assurer un enviable équilibre économique. La mentalité est saine. Les gens sont sérieux et travailleurs. Un grand avenir les attend.

Pour nous conduire à « El Paraiso », la finca de Jorge Isaacs qui y écrivit *La Maria,* la Cadillac quitte la grand-route. Le long des sentiers poussiéreux où la voiture roule plus lentement, la chaleur est accablante. Quelques hommes à cheval sont groupés au bord du chemin. Une ruana de coton aux couleurs vives couvre leurs épaules ; les visages sont cachés par le large sombrero. Deux d'entre eux ont mis pied à terre. Ils brandissent encore un machette rouge de sang.

— Des bandoleros ?

Notre compagnon ralentit. D'un regard inquiet, il examine les cavaliers :

— On dirait plutôt une rixe après boire.

Nous dépassons le groupe. Face à face, silencieux, les combattants ensanglantés, en titubant, continuent à s'affronter.

— Boit-on beaucoup en Colombie ?

— Enormément, dit le docteur F. L'alcoolisme est un fléau national. Paysans et péons sous-alimentés s'enivrent à la bière, au rhum et à l'aguardiente. Quand, après avoir bu de l'eau-de-vie, un Colombien fume une cigarette de marihuana, il ne résiste pas toujours à l'envie de tuer. Attachante par tant de côtés, la Colombie vit sous le signe de la violence. Malgré une extrême générosité, la nature est hostile. Souvent agressifs, les hommes sont à l'image de la terre. Nous avons eu en France au Moyen Age « les grandes compagnies ». La Chine a connu les bandes armées des Seigneurs de la Guerre. La Colombie a les bandoleros.

Depuis mon arrivée, très souvent, on a fait allusion devant moi aux crimes commis par des bandes de malfaiteurs.

— Les bandoleros s'attaquent aux pauvres. Entre 1945 et 1955, on estime à 300 000 le nombre des paysans qu'ils ont torturés et exécutés.

— En s'attaquant aux peones, ils provoquent la désertion des campagnes. Dernièrement, la peur de leurs exactions en a chassé de Caldas 40 000 qui ont cherché refuge à Cali. Certains pensent que les hors-la-loi reçoivent de l'étranger subsides et instructions. Mais quand je prononce le mot « communisme », dit le jeune médecin, la réponse est formelle : il n'y a pas de communisme ici. Dans un pays où n'existent que deux partis, le libéral et le conservateur, l'action des bandoleros ne saurait être inspirée par la politique. Pour moi, étranger, elle me paraît dépourvue d'explication logique.

Le docteur F. arrête la voiture à l'entrée du jardin d'El Paraiso, la finca de Jorge Isaacs. A pied, nous remontons l'allée aux pavés pointus.

— A partir de 1930, la démocratie colombienne a commencé à s'organiser sous la direction de quelques hommes de valeur. Parmi eux se trouvait Alberto Lleras Camargo, l'actuel président de la République. Son élection a revêtu une importance particulière ; elle s'est présentée comme la sanction de l'accord laborieusement réalisé, sous l'égide de la Junta provisoire entre les deux grands partis traditionnels dont la rivalité sanglante avait causé l'avènement d'une dictature militaire, celle de Rojas Pinilla. Les Colombiens ont mis en Alberto Lleras Camargo tous leurs espoirs. Il s'efforce de développer l'éducation du peuple, de le nourrir, de donner à chacun sa chance.

En même temps que nous, les élèves d'un pensionnat religieux visitent la finca. Adossée au pied de la montagne, face aux richesses de la vallée, la simple maison de campagne où vécut l'auteur de *La Maria* est un lieu de pèlerinage. En grand nombre, les chefs de gouvernement de cet âpre pays furent des hommes de lettres. Le conquérant, le fondateur Jimenez de Quesada, lui-même, écrivit un savant ouvrage de polémique historique, *L'Antijovio*. La Colombie est fière de ses traditions de culture. (L'espagnol qu'on y parle a gardé sa pureté castillane.) Célèbre parmi les romanciers contemporains, José Rivera a écrit cette *Voragine* qui est traduite et lue à travers le monde.

Des roses embaument le patio de la finca. La chaleur fait trêve. Le murmure d'une fontaine tient sa promesse de fraîcheur. Les montagnes rougeoient. Le silence et la douceur du moment soulignent l'à-propos d'un nom si mérité, « El Paraiso » ; mais bientôt les piqûres de jejenes, infimes moustiques, me chassent de ce paisible asile et quand je lève les yeux, dans les rayons du soleil au déclin, tournoient les vautours.

Cali doit son extraordinaire développement à la construction du chemin de fer — El Pacifico — qui donne aux produits de la vallée du Cauca un débouché sur le Pacifique. Les difficultés de la traversée des cordillères n'ont pas permis jusqu'ici de relier entre elles les différentes lignes colombiennes.

Sollicité par le mari d'Elisabeth qui est venu nous rejoindre, le directeur

du Pacifico a aimablement mis une draisine à notre disposition. A vol d'oiseau, 50 kilomètres séparent Cali du port de Buenaventura. Les 150 kilomètres de la voie ferrée seront riches en découvertes. Dans le wagonnet léger qui donne l'illusion de filer à bonne allure, mes amis me laissent la place de choix auprès du conducteur. La draisine descend et remonte les pentes, perce la brume des cols, glisse au fond des vallées chaudes et se lance à travers la forêt équatoriale. Après La Cumbre, station d'altitude, la voie file entre les plantations désordonnées de caféiers et passe en bordure d'agréables fincas fleuries de bougainvillées et de poinsettias écarlates ou chartreuse. Elle suit les crêtes.

A chaque gare des messages nous attendent. Le télégramme est transmis par un moyen simple et efficace : un cerceau de bois à la main, le chef de gare se tient le long de la voie. Sans ralentir — le mot lui semblerait déshonorant — notre conducteur passe le bras à la portière et, comme au jeu moyenâgeux de la bague, enfile le cerceau. Il n'a plus qu'à détacher le message qui y est accroché.

— La Colombie offre les avantages et les inconvénients d'une grande décentralisation. Dans ce pays de treize millions et demi d'habitants, quatre cités Bogota, Medellin, Cali et Baranquilla, en retiennent deux millions et demi. Pour les gens d'Antioquia et de Valle, Medellin et Cali sont de vraies capitales, beaucoup plus que Bogota si longtemps inaccessible. Ne vous y trompez pas : malgré ce provincialisme marqué, le sentiment national est chez tous les Colombiens, agressif.

Au bout de cinq heures de route, voici Buenaventura. L'averse redouble ; nous nous embarquons pour faire le tour intérieur de la baie. La ville occupe une île. Le long du rivage se dressent des cases sur pilotis. Nous contournons de lugubres îlots, plantés de palétuviers, refuges d'oiseaux aquatiques. Des crabes poilus habitent leurs racines qui percent la vase. L'eau, la terre et le ciel confondus, également gris, également hostiles, m'oppressent. Des nègres pêchent, debout aux extrémités d'une pirogue. D'autres, plus près des plages, enfoncés dans l'eau jusqu'aux épaules, rabattent le poisson. Le remous de notre remorqueur fait chavirer une barque. L'un des pêcheurs disparaît en tenant à la main ses chaussures, sans doute son bien le plus précieux. Les noirs qui manœuvrent le remorqueur ne se retournent pas pour connaître le sort des naufragés et leur porter secours.

Un grand cargo mixte, battant pavillon colombien, gagne le large.

— Ce cargo appartient à la flotte grand-colombienne, dit Henry. Le Venezuela, l'Equateur et la Colombie avaient créé une compagnie mixte de navigation. Le Venezuela s'est retiré de l'association.

Enfoncée dans la boue, mangée par l'eau et la forêt, Buenaventura, premier port colombien, vibre pourtant d'une sourde allégresse. Descendants d'esclaves, ses habitants, noirs et mulâtres, ont conquis le droit à la paresse ; sourire aux lèvres, ils marchent nonchalamment le long des ruelles empuanties. La tuberculose, les maladies qui les minent ne les

empêchent pas de danser avec frénésie les curreulos. De toute leur puissance, les postes de radio couvrent le bruit de l'averse.

L'aéroport de Buenaventura n'est qu'un étroit terrain conquis de haute lutte sur la forêt. En trois quarts d'heure, le D.C. 3 nous ramène du Pacifique à Cali. Mes amis rentrent à Bogota ; je m'envole pour Medellin.

MEDELLIN. — CARTHAGÈNE. — BARANQUILLA.

La nuit tombe quand l'avion, rasant les sommets de la cordillère, se pose avec précision au cœur d'un cirque de montagnes dans l'étroite vallée où la ville s'élève.

A 1 500 mètres d'altitude, d'abord enrichie par l'or des mines d'Antioquia, Medellin où nous venons d'arriver par avion, travaille. Deuxième centre mondial de production du café, c'est aussi la capitale colombienne du textile. Sa population atteint 600 000 habitants. Les énormes fortunes qui s'y édifient ne sont pas le résultat de spéculations heureuses mais d'un labeur acharné. Les « nouveaux chrétiens [1] » et les Basques furent, au XVIe siècle, les fondateurs de la cité. Leurs descendants, qui ne se sont guère mêlés aux Indiens et aux noirs, ont hérité de leur double origine, activité, intelligence, esprit d'entreprise et sens de l'épargne.

Les usines sont modernes, bien aménagées, souvent fleuries ; elles n'offensent pas le regard. Plus confortables qu'ostentatoires, les demeures des industriels s'entourent de merveilleux jardins. On cueille des orchidées sur les arbres du jardin Bolivar au centre même de la ville. Medellin jouit d'un climat printanier. Quand il pleut, personne ne sort. Les rendez-vous, par accord tacite, sont tout simplement annulés.

Au « club Campestre » — l'un des plus beaux du monde — je dîne avec des Français. De nombreux industriels du Nord ont monté des fabriques de textile à Cali et à Medellin. Leur femme et leurs enfants les ont rejoints. Les plus jeunes sont nés en Colombie.

La piscine du Club Campestre est éclairée. On danse autour de nous. J'entends parler français avec l'accent du Nord.

— La Colombie, qui recherche des immigrants, les accueille avec discrimination. Elle s'est fermée aux personnes déplacées. Pour réussir, il faut être jeune et disposer d'un certain capital. Une somme insuffisante en Europe peut donner à un immigrant courageux la base d'une appréciable fortune. La Colombie est le pays des forts.

Le lendemain, je pars pour Carthagène. Le ciel acide des tropiques, la moiteur équatoriale ont formé le dessin différent des côtes colombiennes que deux océans baignent. Comme Buenaventura, Cartagena de Indias, port atlantique, a une population de noirs et de mulâtres. Qui n'aimerait l'indolente Carthagène ? L'éclat de son passé, son charme intact, en font

1. Juifs espagnols et portugais qui, de gré ou de force, acceptèrent le baptême et que l'Inquisition expédia dans les colonies du Nouveau-Monde.

peut-être la ville la plus attrayante du Nouveau-Monde. Depuis le XVIIe siècle, ceinte de glacis, de forts, de remparts, elle mire ses défenses dans le bleu limpide de la mer caraïbe. Des canaux, des lagunes l'enserrent. Par mesure de sécurité, au temps des pirates, ses rues n'ont pas été construites droites. Des jeunes filles paressent sur les balcons des maisons coloniales aux couleurs vives qui les surplombent. Que de palais, de couvents, d'églises aux portes grandes ouvertes sur l'étranglement des chaudes ruelles ou des places ombragées ! Aucun point des côtes américaines ne subit autant d'assauts que cette forteresse espagnole. Les vaisseaux de Sa Majesté très Catholique chargés de trésors se rassemblaient dans son port avant la périlleuse traversée atlantique. Protégée par les grandes dalles lisses du fort Saint-Felipe qu'il fallut cent ans pour construire, elle résista à sir Francis Drake et aux corsaires de la reine Elisabeth, mais fut prise en 1697 par le baron de Pointis avec l'aide du boucanier Ducasse. Les Français, vainqueurs, la mirent au pillage.

Accablée par la chaleur, en passant de l'ombre dure au blanc soleil je longe les rues bruyantes. Tout est couleur. La vie bouillonne autour de moi. La nuit venue, tout est musique. Des masures fétides s'échappe un air de danse, cumbia ou bambuco. Des interlocuteurs invisibles chantent, bavardent, rient. Au creux d'un silence monte le bruit du ressac.

Un taxi me conduit à Baranquilla. De fréquents arrêts aux postes de douane ne rompent pas la monotonie des 120 kilomètres de route. Baranquilla a détrôné ses rivales caraïbes, Cartagena de Indias et, riche de ses bananeraies, la brûlante Santa Marta au pied de neiges éternelles. Sous un soleil implacable, à l'embouchure de la Magdalena c'est une grande ville ocre à l'activité trépidante. Je cherche refuge dans le restaurant climatisé de l'aéroport. Cette atmosphère trop froide, le décor, la nourriture rappellent les Etats-Unis. Ici finit la Colombie. Je ne m'en éloigne pas sans regret. Depuis mon départ de Colombie, j'ai rencontré nombre d'Européens qui y avaient vécu. Ils en gardaient tous la nostalgie. Je n'en suis pas surprise. Il y a dans ce beau pays une grandeur dont on ne doit pas perdre aisément le souvenir.

AGNÈS CHABRIER

LA PROMESSE

par Friedrich Dürrenmatt

Je m'étais donc mis en route, seul, en voiture. C'était un dimanche. Encore une fois un dimanche. Car en y repensant, je m'aperçois que beaucoup de choses dans cette histoire se passent le dimanche. Avec les cloches qui carillonnent partout, on a comme l'impression que c'est le pays lui-même qui résonne et bourdonne, qui vibre et retentit. Les routes du dimanche encombrées de voitures ; la radio du dimanche bourrée de sermons ; les détonations sur les stands de tir, presque à chaque village : notre bonne Suisse orientale fermentait tout entière. Il y avait aussi une course automobile qui avait attiré beaucoup de monde

Résumé des précédents chapitres. — De passage à Coire, le narrateur y rencontre un ancien chef de la police, M. H., qui le ramène en voiture à Zürich. Pendant le trajet, M. H. s'arrête auprès d'un poste d'essence délabré desservi par un bizarre personnage, Matthieu. Neuf ans plus tôt, raconte M. H. en reprenant la route, ce Matthieu était un des plus remarquables inspecteurs de la police suisse. A cette époque, on l'avait désigné pour occuper un poste important en Jordanie. Mais, deux jours avant son départ, Matthieu avait été appelé à Maegendorf, aux environs de Zürich, où une petite fille, Gritli Moser, venait d'être assassinée.

Les soupçons s'étaient portés sur un colporteur. Appréhendé et *très* longuement interrogé, le marchand ambulant avait fini par avouer. Mais il s'était pendu quelques heures plus tard dans sa cellule, sans avoir signé ses déclarations. Personne ne doutait qu'il fût vraiment l'auteur du crime, sauf Matthieu qui était convaincu de son innocence. Aussi, l'idée que le meurtrier était toujours libre et que maints enfants restaient menacés l'avait-elle déterminé au dernier moment à renoncer à partir en Jordanie. Il voulait continuer l'enquête. Mais la police d'Etat refusant de le suivre sur cette voie, il a dû renoncer à sa situation et continuer seul ses recherches à titre privé. Les seuls indices sur lesquels il a étayé sa conviction sont, outre l'opinion d'un psychiatre à qui la culpabilité du colporteur semble, comme à lui-même, invraisemblable, un dessin fait par Gritli, quelques jours avant sa mort, représentant un homme de grande taille auprès d'une voiture noire et les confidences que Gritli avait faites à une amie, d'après lesquelles cet homme mystérieux lui donnait des hérissons. Entraîné par son enquête, Matthieu adopte une conduite que ses anciens collègues jugent chaque jour plus bizarre. Il prend la gestion d'un poste d'essence et y installe, pour tenir son ménage, une femme de mauvaise vie du nom de Heller qui a une petite fille. Intrigué, M. H. va lui rendre visite. (N.D.L.R.)

et de longues caravanes de voitures. Bref, lorsque j'arrivai enfin au poste d'essence que vous connaissez, je me sentais quelque peu épuisé par cette tonitruante paix de Dieu.

La station d'essence était alors pimpante et coquette. Tout était propre et bien tenu. Il y avait des géraniums aux fenêtres. La salle de café n'existait pas encore. En outre, on devinait partout la présence d'une enfant : ici, une balançoire ; là, une belle maison de poupée... Quant à Matthieu, lorsque j'arrivai, il venait de servir une petite Volkswagen qui disparut en un clin d'œil. Il avait à côté de lui une fillette de sept ou huit ans qui tenait sa poupée dans les bras : une blondinette avec deux longues tresses, qui portait un petit jupon rouge. Cette petite personne me donnait une impression de déjà vu que je m'expliquais mal, car elle ne ressemblait pas du tout à la femme Heller.

Je m'avance vers Matthieu et, parlant de la petite voiture si prestement disparue :

« Mais c'était Meier le Rouquin, lui dis-je ; celui qu'on a relaxé il y a un an ? — Essence ordinaire ? me demande-t-il, impassible. — Super. Le plein. »

Il fait le plein, donne un coup de torchon aux glaces.

— Quatorze francs trente ! annonce-t-il.

Je lui tends quinze francs, et comme il fait mine de me rendre la monnaie, je lui dis, sans y penser, que « cela va comme cela ». Et aussitôt le rouge me monte aux joues.

« Excusez-moi, Matthieu ! J'ai dit cela par habitude, sans y penser. — De rien, de rien, j'ai l'habitude ! » me répond-il en empochant sa monnaie.

Gêné, je reportai les yeux sur la fillette : « Mignonne, la petite ! »

Mais Matthieu se contenta d'ouvrir la portière de ma voiture. « Je vous souhaite bonne route ! fit-il en guise de réponse. — Mais c'est que, pour dire vrai, j'aurais bien aimé m'entretenir un peu avec vous, bougonnai-je. Enfin, Matthieu, que signifie tout cela ? — Je vous ai donné ma parole de ne plus vous ennuyer avec l'affaire Gritli Moser, commandant ! Soyez honnête à votre tour et ne venez pas m'ennuyer non plus ! »

Là-dessus, il me tourne le dos.

— Allons, allons, Matthieu ! Si nous cessions de faire les enfants !

Mais il reste muet tandis qu'éclatent, toutes proches, les pétarades des tirs militaires. Le stand ne devait pas être loin. Je restai là, à regarder Matthieu faire le plein d'une Alfa-Roméo. Il était à peu près onze heures. Quand la voiture se fut éloignée, je ne pus m'empêcher de remarquer :

« Ce client-là aussi vient de tirer ses trois ans et demi. » Puis j'insistai : « Ne pouvons-nous pas entrer un peu ? Ces tirailleurs me portent sur les nerfs. J'ai horreur de cela ! »

Matthieu m'introduisit dans la maison. Nous n'avions pas franchi le couloir, que nous nous trouvions en présence de dame Heller, qui remontait de la cave avec un panier de pommes de terre. Toujours belle femme. Je me sentais un peu gêné : elle avait jeté sur nous un regard interrogateur,

un peu inquiet ; mais elle ne m'en salua pas moins avec cordialité. J'aurais mauvaise grâce à soutenir qu'elle ne fit pas bonne contenance. Lorsqu'elle eut disparu dans la cuisine, je posai ma première question :

« L'enfant est à elle ? » Matthieu acquiesça d'un signe de tête. « Mais où êtes-vous donc allé la dénicher, elle ? — Pas loin d'ici. Elle travaillait à la tuilerie. — Bon, très bien ; mais pourquoi ici, chez vous ? — Bah ! Il me fallait tout de même quelqu'un pour me tenir le ménage », répondit Matthieu.

A mon tour, j'approuvai d'un signe de tête. Puis je dis à Matthieu que j'aimerais lui parler seul à seul.

— Anne-Marie, va donc à la cuisine, va ! dit Matthieu à la petite qui disparut.

Pauvre, mais propre, telle était la pièce où nous étions entrés. Il y avait une table devant la fenêtre, où nous nous installâmes.

« Enfin, Matthieu, allez-vous me dire ce que cela signifie, tout cela ? insistai-je. — Très simple, mon commandant. Je suis à la pêche », déclara mon ex-commissaire.

Je voulus savoir ce qu'il entendait par là. « Travail d'enquête, mon commandant. » Impatiemment, j'allumai un cigare en bougonnant que je n'étais pourtant pas un débutant, mais que vraiment je n'y comprenais rien.

« Donnez-m'en donc un aussi, fit Matthieu. » Je lui tendis mon étui à cigares, en le priant de se servir.

Matthieu avait sorti le flacon de kirsch et nous étions là, avec la fenêtre entrouverte sur la douce journée de juin, avec le vif éclat des géraniums devant les yeux et le crépitement de la fusillade dans les oreilles. Dame Heller assurait le service de la pompe, et d'ailleurs les voitures se faisaient plus rares à cette heure proche du déjeuner.

Lorsqu'il eut allumé avec soin son cigare, Matthieu reprit :

« Locher vous a pourtant relaté notre conversation en détail ! — Oui, et je ne vois pas que cela nous ait avancés en rien. — Moi, si ! affirme Matthieu. — Et en quoi donc ? — Ce dessin d'enfant est absolument réaliste, strictement conforme à la vérité. — Ah oui ? Dans ce cas, que veulent dire les hérissons ? De quoi s'agit-il ? — Je n'en sais rien encore, répond Matthieu posément. Mais l'étrange animal avec ses cornes, j'ai découvert ce qu'il représente. — Alors ? — C'est un bélier, dit Matthieu d'une voix calme. — Vos visites au zoo, c'était pour cela ? demandai-je. — Du matin au soir, jour après jour. Et aussi j'ai fait dessiner le bélier aux gosses. Ils m'ont fait des dessins qui ressemblent à celui de Gritli Moser. — Ah ! oui, l'écusson des Grisons ! m'exclamai-je en comprenant tout à coup. Les armes de cette région-ci ! »

La tête de Matthieu approuva et je poursuivis : « C'est cela, c'est l'écusson de la plaque de police de la voiture que la petite a observé. La solution était là, bien sûr ! Nous aurions dû y penser tout de suite ! »

Matthieu fixait le bout de son cigare, sa longue cendre fragile, la fine

vapeur bleue qui s'en échappait. Il ne releva pas les yeux et sa voix resta grave et calme.

— Notre erreur, c'est que nous avons pensé dès le début, vous, Henzi et moi, que l'assassin venait de Zürich. Il venait en réalité des Grisons. J'ai vérifié : les crimes ont eu lieu en des points qui sont tous entre les Grisons et Zürich.

En une seconde je reconsidérai la situation. « Il y a peut-être bien quelque chose là, Matthieu ! — Ce n'est pas encore tout, ajouta-t-il toujours calme. — Non ? — Non. J'ai rencontré des gosses à la pêche. — Des gosses à la pêche ? — Oui, des gamins en train de pêcher, quoi ! »

Sans trop s'arrêter à mon mouvement de surprise, Matthieu enchaîna.

— C'est que voilà : après ma première découverte, je me suis immédiatement rendu dans le canton des Grisons, ce qui me paraissait logique. Mais à peine arrivé, je me suis rendu compte de mon ineptie. Parce que les Grisons, c'est assez étendu. Y découvrir un individu dont on ne sait rien, sinon qu'il est sans doute d'une taille au-dessus de la normale et qu'il pilote un vieux modèle, de marque américaine probablement, cela n'a rien de facile ! Sept mille kilomètres carrés et plus de cent trente mille habitants éparpillés dans un nombre considérable de vallées isolées, avouez que l'entreprise tient de l'impossible ! Et c'était justement ce que je me disais en parcourant l'Engadine, un jour, sur les bords de l'Inn, quand je m'arrêtai pour regarder des gosses, s'affairant sur le bord de la rivière. Ils devaient sans doute essayer de pêcher en cachette et j'allais m'en aller, quand je vis qu'ils m'avaient remarqué et avaient pris peur. Avisant celui qui avait près de lui une canne à pêche qu'il s'était incontestablement confectionnée lui-même, je lui dis qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter : qu'ils continuent tranquillement leur pêche. Mes gamins n'avaient pas l'air très rassuré. « Est-ce que vous ne seriez pas de la police ? » finit par me demander un petit rouquin barbouillé de taches de son, qui pouvait avoir dans les douze ans. « Est-ce que j'en ai l'air ? » lui retournai-je tranquillement. Eh bien, il ne savait trop que penser, et il fallut que je lui dise que non. « Non, je ne suis pas de la police. » Et puis, je suis resté là, à les regarder lancer. Ils étaient cinq en tout, et si complètement absorbés que plus rien n'existait pour eux. « Pas une seule touche ! Inutile d'insister ! dit mon rouquin en remontant du bord de l'eau vers moi. Dites, m'sieur, vous n'auriez pas une cigarette ? — A ton âge ? Tu vas bien, mon gaillard ! plaisantai-je. — J'aurais juré que vous m'en donneriez une ! » rétorqua-t-il, sérieux.

» Je lui tendis mon paquet de Parisiennes. Le gamin en prit une. « Merci. » Il avait du feu. Je le vis rejeter fièrement la fumée par le nez.

» Tes copains ont l'air d'avoir un peu plus de patience, dis-je. Ils ne vont sans doute par tarder à attraper quelque chose ! — Pas de danger ! déclara le gosse. Ou alors une perche ! Rien de plus... Pour la truite, il faudrait pouvoir y mettre le prix. — Comment cela ? m'étonnai-je. J'en ai même pris avec la main quand j'étais gosse ! — Des petites, bien sûr !

lança mon rouquin plein de mépris. Mais une belle pièce, bien vigoureuse et vorace, allez-y pour l'attraper à la main ! La truite, c'est chasseur comme le brochet, mais c'est autrement difficile à prendre. Pour elle, il faut un permis ; et pour le permis voilà ! il faut avoir de l'argent. — Bah ! Il me semble que vous vous en passez fort bien, vous autres, du permis en règle ! — C'est aussi pour cela qu'on ne peut pas aller aux bons endroits : on est sûr d'y trouver ceux qui en ont, des permis. — Et qu'est-ce que c'est, dis-moi, ces bons endroits ? — Vous croyez peut-être qu'on jette son esche n'importe où comme cela, dans le courant ? me lança-t-il d'un air supérieur. C'est ce que s'imaginent ceux qui n'y connaissent rien ! »

» Il triomphait, le gaillard, à voir mon expression de surprise et de curiosité. Non sans avoir rejeté par le nez un long trait de fumée, il reprit, très docte : « L'emplacement et l'amorce, voilà deux choses à connaître avant tout quand on veut pêcher, m'expliqua-t-il. Si c'est une belle grosse truite que vous voulez prendre, une grande vorace, il faut aller d'abord la chercher dans ses coins préférés. — Je vois, un trou calme en plein courant. — Voilà ! vous avez compris, approuva mon rouquin, tout fier. — Et pour l'appât ? — Là alors, tout dépend de ce que vous voulez pêcher. Pour l'ombre ou l'anguille, une cerise bien rouge. Pour les voraces, au contraire, truites ou perches, il faut les prendre au vif : à la mouche, au ver... — Tiens, prends-le ! dis-je au gosse éberlué en lui tendant mon paquet entier de cigarettes. Tu l'a bien gagné ! Et moi, à présent, je sais comment m'y prendre pour attraper mon poisson : d'abord l'endroit, ensuite l'appât. »

Matthieu avait fini son histoire et ne dit plus rien. Moi, je restai un bon moment sans parler non plus, buvant mon kirsch à petits coups. Mon cigare s'était éteint et je le rallumai ; toujours pensif.

— Bon je commence à comprendre. Cette station d'essence, c'est votre « bon endroit », n'est-ce pas ? Et la route que voici, c'est la rivière à fort courant.

— A moins de passer par le col de l'Oberalp, fit-il d'une voix tranquille, il n'y a pas d'autre route que celle-ci pour aller des Grisons vers Zurich.

« Et c'est la fillette qui vous sert d'appât ! demandai-je indigné. — Elle s'appelle Anne-Marie, fit la même voix tranquille.

— Oui, et je sais aussi à qui elle ressemble, maintenant ! Elle ressemble à la petite victime ! A Gritli Moser... Mais enfin, Matthieu, c'est proprement satanique ce que vous tentez-là ! Ne le voyez-vous pas ? — Peut-être, fit la voix indifférente. »

Je le pressai, soucieux de savoir : « Et vous allez maintenant attendre que l'assassin vienne, qu'il voie Anne-Marie et tombe dans le piège ? — *Il faut* que l'assassin vienne par ici. — Très bien, repris-je. Admettons que vous ayez raison. Admettons que cet assassin existe réellement, ce qui après tout n'est pas impossible. Mais n'avez-vous pas songé que votre

méthode pouvait être terriblement risquée ? — Je n'en vois pas d'autre : il n'y en a pas ! prononça Matthieu en jetant par la fenêtre le bout de son cigare. Je ne sais rien de l'assassin. Il m'est impossible de prétendre le rechercher. Ce que je peux chercher, par contre, c'est sa prochaine victime. J'en sais assez pour trouver son type de fillette et pour lui jeter l'enfant, comme un appât. — Soit ! mais une fillette n'est pas une mouche piquée sur un hameçon : il ne vous est pas possible de l'avoir continuellement sur la route ! D'abord, il faut bien qu'elle aille à l'école, et puis elle s'en écartera forcément d'elle-même, de votre satanée route nationale ! — Les grandes vacances vont commencer bientôt, se contenta de répondre Matthieu. — Mais, même en supposant que l'assassin finisse par passer ici, qui vous dit qu'il mordra à l'appât ? Alors que vous, le pêcheur, vous allez rester là à attendre éternellement. — Pour pêcher il faut attendre ! »

La femme, que je voyais par la fenêtre, était en train de servir un nouveau client que je connaissais bien : un certain Oberholzer, six ans de centrale à Regensdorf.

— Sait-elle pourquoi vous êtes ici, Matthieu ? m'informai-je.

— Non. Tout ce que je lui ai dit, c'est que j'avais besoin de quelqu'un pour tenir la maison.

Quelles que fussent mes réticences, je me sentis gagné par un sentiment d'admiration pour les méthodes utilisées par Matthieu. Je lui souhaitai bonne chance et heureux succès, dans un brusque élan de sincère sympathie.

« Ecoutez, Matthieu, insistai-je, il est encore temps pour vous de partir pour la Jordanie, avant que Schafroth, le Bernois, ne prenne le poste à votre place. — Qu'il parte ! trancha Matthieu. — Ne souhaitez-vous pas revenir chez nous ? poursuivis-je, ne voulant toujours pas abandonner la partie. — Non ! — Nous vous reprendrions aux mêmes conditions qu'avant, appuyai-je, et vous resteriez attaché au service intérieur pour commencer. — Pas la moindre envie ! déclara Matthieu.

— Ou alors, vous pourriez changer de service. La police fédérale, cela ne vous dirait rien ? Du point de vue matériel... — Comme « pompiste », je gagne bien mieux ma vie que dans l'administration. Excusez-moi, mais voilà un client, et Mme Heller doit maintenant s'occuper de sa cuisine. Elle a un rôti de porc au four. »

Il s'était levé sur ces mots et s'en était allé remplacer la femme à la pompe. Puis une autre voiture était arrivée aussitôt. Lorsqu'il en eut fini avec celle-là, j'étais moi-même installé à mon volant, prêt à partir.

— Décidément, Matthieu, il n'y a rien qu'on puisse faire pour vous ? lui dis-je encore.

— Rien, dit-il.

Du bras, il me faisait signe que la route était libre et je repartis, non sans un dernier coup d'œil au petit jupon rouge de la fillette plantée à côté de Matthieu.

⁂

Ainsi donc Matthieu attendait. Il attendait, répétant les mêmes gestes automatiques pour servir ses clients : essence, huile, eau, coup d'éponge au pare-brise, aux glaces de côté, à la glace arrière et « Bonne route, monsieur ! » Lorsqu'elle n'était pas à l'école, la fillette se trouvait toujours dans les parages. Le petit jupon rouge ne cessait de voleter ici ou là. Les petites tresses blondes dansaient sans repos, et souvent la petite voix chantait. Toujours sur le bord de la route. Et toujours et incessamment, pour Matthieu, c'était l'attente. Il relevait au passage le numéro des voitures portant la plaque des Grisons, cherchait le nom de leurs propriétaires sur la liste qu'il possédait, se renseignait sur leur compte en téléphonant au greffe municipal. Mme Heller, qui travaillait dans une petite usine au pied de la montagne, près du bourg, ne revenait que le soir à la station-service ; elle arrivait par le raccourci qui descendait derrière la maison, rapportant le pain et un filet à provisions. La nuit, il arrivait que des appels discrets se fissent entendre alentour, de menus coups de sifflet par exemple, mais l'intéressée n'ouvrait pas.

Vinrent enfin les grandes journées flamboyantes de l'été, les heures étouffantes que brusquement détend le fracas des orages, avec le roulement tragique des échos répercutés de montagne en montagne et le ruissellement opaque des averses. Et ce furent les grandes vacances des écoliers. L'heure de la grande chance pour Matthieu. Anne-Marie à présent ne quittait plus le bord de la route, la petite cour devant la maison. Matthieu ne savait qu'inventer pour garder la fillette avec lui. Il jouait avec elle, lui racontait des histoires : tout Andersen et tout Grimm y avaient passé. Les automobilistes, attendris, trouvaient un mot gentil à dire à la petite, pensaient à lui donner des bonbons ou du chocolat. Matthieu surveillait leur manège.

Mais non ! finit-il par reconnaître à force d'y réfléchir : pour réussir, il faut que je lui laisse une plus grande liberté d'action. Et désormais, il laissa Anne-Marie s'éloigner de lui, de la route, comme elle en avait envie. Il la guettait néanmoins, la suivant en cachette et abandonnant aussi longtemps qu'il le fallait les pompes de la station-service, devant laquelle on entendait klaxonner les automobilistes impatients. Anne-Marie s'en allait en sautillant jusqu'au bourg — c'était l'affaire d'une demi-heure — ou bien elle allait jouer avec les gosses des fermes voisines, au bord du bois. Mais elle ne tardait guère à revenir : c'était une enfant très timide, habituée à sa solitude, et dont les autres enfants s'écartaient plutôt. Matthieu décida alors de revenir à sa première tactique et s'efforça de garder Anne-Marie tout près de lui.

La mère de la petite avait depuis longtemps remarqué les soins et l'attention dont sa fille était l'objet. Jamais elle n'avait cru que Matthieu l'eût engagée par pure bonté de cœur. Elle se doutait bien qu'il y avait

une raison à cela ; mais ce vague pressentiment elle n'avait pas éprouvé le besoin de le tirer au clair : la pauvre femme avait trouvé un abri chez Matthieu, sans doute était-ce la toute première fois de sa vie qu'elle goûtait à la sérénité ! Qui sait, même, si elle ne caressait pas de douces illusions ? Dieu sait ce qui peut passer par la tête d'une femme malheureuse. Bref, elle avait fini par mettre sur le compte de l'affection pure et simple les attentions que Matthieu avait pour la fillette.

Pourtant elle lui demanda un jour :

« Monsieur Matthieu, je sais bien que cela ne me regarde pas : mais est-ce que le commandant de la police cantonale est venu par ici à cause de moi ? — Mais non, voyons ! Il n'y a aucune raison, dit Matthieu. — C'est que les gens bavardent sur vous et moi, au bourg. — Aucune importance ! — Monsieur Matthieu, reprit la femme, votre séjour ici, est-ce que cela a quelque chose à voir avec Anne-Marie ? — Où allez-vous chercher ces bêtises, Madame Heller ? fit Matthieu en riant. J'aime bien la petite, et voilà tout ! — Vous êtes si bon pour elle et pour moi, dit encore la femme, toute pensive : si seulement je comprenais pourquoi !... »

L'automne était venu, brossant un paysage d'une incisive netteté aux tons rouges et jaunes. Matthieu attendait encore. Avec un pincement d'angoisse, mais plus obstinément que jamais. La petite avait repris ses classes. Elle se rendait à l'école à pied, et Matthieu allait en général la chercher en voiture à midi et le soir. Sa tentative lui paraissait absurde. Il continuait à tâtonner dans le noir absolu : pas un indice, pas même le commencement du plus mince soupçon. Rien. Les gens arrivaient, s'arrêtaient, repartaient ; et s'ils parlaient avec la petite, c'était toujours sans arrière-pensée. Dans cette foule d'hommes, quel était donc celui qu'il recherchait ? Etait-il seulement dans leur nombre ? Oui, Matthieu se le demandait, se disant que peut-être aussi l'autre était resté sur ses gardes parce que malheureusement il y avait trop de gens qui savaient quel était son ancien métier. Que pouvait-il y faire ? Impossible de revenir en arrière. Attendre restait l'unique solution, la seule méthode. Même s'il lui semblait parfois qu'il allait y perdre la raison !

Et Matthieu attendit.

Il y eut d'abord des moments où il laissait tout aller, puis ce furent des heures entières de complète apathie, puis des jours entiers. Tout lui était indifférent. Morne, il ne se levait plus du banc installé près du poste d'essence. Un petit verre suivait l'autre et, autour de lui, le sol se constellait des mégots qu'il avait fumés. Il faisait parfois un gros effort et se ressaisissait pendant quelques heures pour retomber ensuite dans la même et morne apathie. Abattu, hébété, désespéré, et néanmoins, plein d'espoir.

Et voilà qu'un jour, alors qu'il était là affalé sur son banc, écrasé de fatigue, dans sa combinaison tachée d'huile, avec une barbe de

plusieurs jours qui lui envahissait les joues, voilà que tout à coup il sursauta : il venait de se rendre compte que la petite Anne-Marie n'était pas encore rentrée de l'école. Matthieu se lève et part à sa rencontre, à grands pas dans la poussière du chemin derrière la maison, montant d'abord la pente, puis redescendant par la plaine dénudée de l'automne, piquant ensuite à travers le bois, au débouché duquel on aperçoit déjà le bourg, là-bas : de vieilles maisons serrées autour de l'église, la fumée bleue qui monte des cheminées. La route aussi se voit de là tout au long ; mais d'Anne-Marie, il n'y a pas trace.

Matthieu a fait demi-tour, revenant dans le bois. Il est maintenant très lucide, tous les sens en éveil : son œil inspecte les buissons, sous les branches basses des sapins ; il enregistre les taches rouges et brunes des feuilles qui tapissent le sol ; son oreille perçoit et localise dans le profond du bois, le martèlement saccadé des piverts. Il quitte le chemin et s'enfonce dans le sous-bois, écartant les broussailles et s'accrochant aux ronces, le visage giflé par de cinglants rameaux. Débouchant brusquement dans une clairière dont il ne soupçonnait même pas l'existence, il s'arrêta, étonné, et inspecta les lieux du regard ; un chemin arrivait d'en face, tracé sans doute par les paysans qui venaient décharger là leurs ordures ménagères : un tas de cendres occupait le milieu de la clairière, et tout autour avaient roulé d'autres déchets, de vieilles boîtes de conserve, des fils de fer rouillés, jusque sur le bord d'un ruisselet courant au travers du bois. Ce fut alors seulement que Matthieu aperçut la petite, assise tout au bord du ruisseau, son sac d'écolière d'un côté et sa poupée de l'autre.

— Anne-Marie ! appela Matthieu.

— Oui, oui, j'arrive tout de suite, répondit la fillette, sans témoigner de la moindre surprise.

Matthieu s'avança prudemment au milieu des ordures et vint rejoindre la fillette.

— Qu'est-ce que tu fais par ici ? lui demanda-t-il gentiment.

— J'attends.

— Et qui attends-tu ?

— Le magicien.

Elle avait la tête farcie de contes, cette petite. Une fois, c'était la fée qu'elle attendait ; un autre jour, c'était le magicien. Et pour Matthieu, ce fut soudain comme la dérision de son attente à lui. Le désespoir, à nouveau, tomba sur lui avec la certitude de l'inutilité de son entreprise.

— Viens, mon petit. Il faut venir à présent ! dit-il à l'enfant. Il avait pris Anne-Marie par la main et ils s'en furent à travers le bois.

Lorsqu'ils furent à la maison, Matthieu se laissa retomber sur son banc, inerte, regardant droit devant lui sans rien voir. Le soir tomba,

puis ce fut la nuit. Que lui importait ? Tout lui était égal. Le froid le réveilla aux approches de l'aube et il gagna son lit.

Le lendemain, Anne-Marie rentra un peu plus tôt que d'habitude de son école. Matthieu se levait pour aller la chercher, depuis des heures qu'il attendait sur le banc, quand il la vit venir, chantonnante et légère, son sac d'école au dos et sa poupée balancée à bout de bras, trottinant sur ses petites jambes.

— Tu as des devoirs à faire ? lui demanda Matthieu.

Sans cesser de chanter *A la claire fontaine...*, l'enfant secoua la tête et pénétra dans la maison. Matthieu se sentait bien trop las pour essayer seulement de la retenir en lui racontant quelque histoire nouvelle. A quoi bon ?

Mais plus tard, lorsque revint sa mère, il fut un peu surpris de l'entendre lui demander si la fillette avait été sage.

— Elle était à l'école, répondit-il.

— A l'école ? s'étonna Mme Heller à son tour. Mais Anne-Marie avait congé aujourd'hui. Les institutrices avaient une conférence ou je ne sais trop quoi.

Du coup, Matthieu avait retrouvé toute sa lucidité et son attention s'était tendue. En une seconde il était devenu certain qu'il touchait au but ! Et ce ne fut qu'avec peine qu'il conserva son sang-froid, s'interdisant de poser une question de plus à Mme Heller, s'obligeant à ne pas tracasser la fillette. Il voulait avant tout n'éveiller l'attention de personne. Mais dès le lendemain, après le déjeuner, il gagna le bourg, allant précautionneusement ranger sa voiture dans quelque venelle écartée, hors de vue. Il voulait observer la fillette sans être vu et la prendre en filature dès la sortie de l'école.

Dans quelques minutes ce serait quatre heures. Il y eut des mouvements dans l'école, des fenêtres ouvertes, des chants ; puis ce fut l'explosion des cris d'enfants, la sortie tumulteuse, les batailles des garçons qui se jetaient des pierres, l'apparition plus calme des fillettes qui s'éloignaient par petits groupes, bras dessus, bras dessous. Mais sans Anne-Marie. Lorsque sortit l'institutrice, Matthieu s'avança et la vit venir à lui, l'air sévère : elle voulait savoir si Anne-Marie était malade, car non seulement elle ne l'avait pas vue cet après-midi, mais déjà avant-hier après-midi elle avait manqué la classe, sans toutefois apporter un mot d'excuse des parents. Oui, en effet, la petite était souffrante, confirma Matthieu qui prit congé en toute hâte pour s'élancer comme un fou vers le bois. Il piqua droit vers la clairière et n'y trouva personne. Le souffle court, griffé ici et là par les ronces, les vêtements en désordre, il revint prendre sa voiture et partit aussitôt vers la station-service, à toute vitesse. Il en était assez éloigné encore quand il reconnut de loin, sautillant joyeusement sur le bas-côté de la route, la silhouette menue et familière de l'enfant. Il s'arrêta à sa hauteur.

— Monte, Anne-Marie, lui dit-il gentiment en lui ouvrant la portière.

Il lui avait tendu la main et elle monta. Un frisson parcourut Matthieu de la tête aux pieds comme une décharge électrique : la menotte de l'enfant était poisseuse. Discrètement, Matthieu examina sa main à lui. Elle était barbouillée de chocolat.

« Qui est-ce qui t'a donné du chocolat ? demanda t-il à la fillette. — Une amie. — Où cela, à l'école ? »

Sans desserrer les lèvres, la petite tête approuva d'un signe. Matthieu ne dit rien et ils rentrèrent. Dès que la voiture fut arrêtée, Anne-Marie sauta à terre et alla s'installer sur le banc, près des pompes à essence. Matthieu garda l'œil sur elle et observa bientôt qu'elle se fourrait quelque chose dans la bouche. Sans se presser, il vint auprès d'elle.

« Montre ! lui dit-il, en ouvrant délicatement la petite main qu'elle tenait à demi fermée. Il y trouva, déjà entamée d'un coup de dents, une truffe au chocolat : une boule de chocolat fin enrobée de petits bâtonnets de chocolat noir et comme hérissée de petits piquants. — Tu en as encore d'autres ? demanda Matthieu. »

Anne-Marie secoua la tête, ce qui n'empêcha pas Matthieu de fourrer la main dans la poche de son tablier, pour en retirer un mouchoir qu'il déplia soigneusement et dans lequel il trouva deux autres truffes.

Anne-Marie ne souffla mot et Matthieu ne fit aucun commentaire. Il se sentit inondé d'un bonheur indicible. Silencieux, il se laissa tomber sur le banc à côté de la fillette. Après un moment, d'une voix tremblante d'émotion contenue, il finit par lui demander, tenant toujours précieusement les boulettes de chocolat dans sa main :

« Anne-Marie, dis-moi, c'est le magicien qui te les a données ? » La petite ne répondit pas. « Il t'a défendu d'en parler ? Tu ne dois rien dire de vous deux ? »

Silence de l'enfant.

— Tu as raison : il ne faut rien dire, si c'est comme cela. C'est un bon magicien, tu sais, un gentil. Demain, tu n'auras qu'à retourner le voir.

Le visage soudain rayonnant, la joue en feu et l'œil brillant, la petite embrassa Matthieu, partit en courant et grimpa dans sa chambre.

⁂

Le lendemain, vers huit heures, je venais à peine d'arriver à mon bureau quand Matthieu vint me fourrer sous le nez les deux truffes au chocolat, qu'il déposa sur mon bureau. C'est à peine s'il m'avait salué en entrant, tant il était surexcité. Il portait un costume que je lui connaissais autrefois, mais il n'avait pas de cravate et sa barbe n'était pas faite. Je poussai la boîte à cigares vers lui, il se servit, alluma et se mit à fumer.

« Que voulez-vous que je fasse de ce chocolat ? demandai-je. — Les hérissons ! » expliqua Matthieu.

Je me penchai, intéressé, pour examiner ces truffes de près en les faisant délicatement tourner entre le pouce et l'index.

« Comment cela ? demandai-je. — Rien de plus simple ! L'assassin avait donné des truffes à Gritli Moser : des truffes comme celles-ci, dont elle a fait de petits hérissons. Il n'y a plus d'énigme dans son dessin. — Holà ! m'exclamai-je en riant, comment prétendez-vous prouver la chose ? — C'est ce qui vient d'arriver à Anne-Marie », m'expliqua-t-il. Et il me conta toute l'histoire.

Inutile de dire que je fus convaincu sur-le-champ. Ayant fait venir Henzi, Feller et quatre hommes, je leur donnai des ordres précis, après quoi je prévins le procureur et nous partîmes.

Il n'y avait personne au poste d'essence : Mme Heller avait accompagné sa fille à l'école avant de se rendre à l'usine.

— Est-ce qu'elle est au courant, madame Heller ? demandai-je à Matthieu.

— Elle ne se doute de rien, fit-il en secouant la tête.

Sans perdre de temps, nous nous rendîmes sur place, dans la clairière, pour procéder à un examen minutieux des lieux, sans rien découvrir ni trouver, toutefois. Vers midi, pour ne pas éveiller l'attention, Matthieu revint à son poste d'essence. Nous nous étions dispersés dans le bois, nous autres, afin de guetter sans être vus. C'était un jeudi, jour particulièrement propice puisque les enfants avaient congé (je me rappelle y avoir pensé et m'être souvenu que Gritli Moser avait été assassinée également un jeudi) : un beau jour clair d'automne, assez chaud, très sec encore, tout bourdonnant de vols d'insectes, guêpes et abeilles, et tout vibrant de chants d'oiseaux. Deux heures venaient de sonner (d'où nous étions, nous entendions nettement la cloche du bourg) lorsque la fillette apparut, surgissant légèrement du taillis juste devant moi pour aller, toujours sautillante et légère, s'asseoir au bord du ruisselet avec sa poupée, où elle se mit à guetter le bois, le geste vif et l'œil brillant, attendant visiblement quelqu'un. Nous nous étions placés de telle sorte qu'elle ne pût nous voir. Prudemment, sans bruit, Matthieu revint à son tour, se glissant derrière un gros arbre proche de celui derrière lequel je me tenais en faction.

— Il devrait être là dans une demi-heure, je pense, me chuchota-t-il.

Nous avions pris nos dispositions, envisageant tout jusqu'au plus petit détail, le contact maintenu par radio et tout le secteur entre la route et la clairière sous surveillance directe. En outre, nous étions tous armés, le doigt sur le cran de sûreté de nos revolvers.

L'enfant était là sous nos yeux, presque immobile au bord du ruisseau, plongée dans une attente à la fois curieuse, craintive et émerveillée. Tout n'était que silence, hormis les bourdonnements d'insectes et le gazouillis des oiseaux ou encore, parfois, sa petite voix aiguë qui chantonnait, interminablement, le même bout de refrain : *A la claire fontaine, je me suis reposée... A la claire fontaine...* Le même air et les mêmes mots, murmurés plutôt que chantés, toujours et encore, toujours et encore. Par instants, dans le haut des grands arbres, on entendait passer

le soudain bruissement du vent, et, dans la clairière, les feuilles tombées se mettaient à tourbillonner. Et puis, de nouveau, c'était le grand silence. Nous attendions un assassin que nous avions hâte de capturer. Mais il y avait beau temps déjà que les trente minutes s'étaient écoulées. Une heure au moins avait passé, peut-être plus ; et nous étions là à attendre, à attendre le meurtrier. Exactement comme Matthieu lui-même avait attendu pendant des jours et des jours, des semaines, des mois, nous attendions maintenant. Après cinq heures de l'après-midi, les ombres s'allongèrent et, avec le crépuscule, une à une s'éteignirent et s'estompèrent les riches couleurs du sous-bois. La fillette se leva, s'éloigna à petits pas sautillants, et pas un de nous ne souffla mot. Henzi lui-même resta coi.

— Nous reprenons la même surveillance demain, commandai-je. Cette nuit, nous coucherons à Coire, à l'hôtel du Bélier.

Le vendredi se passa dans la même attente et le samedi également. A vrai dire, j'aurais dû avertir et laisser agir la police des Grisons ; mais tant pis pour la bonne règle ! C'était *notre* affaire, quoi ! Et si je ne tenais pas du tout à fournir des explications, je tenais moins encore à voir d'autres que nous s'en mêler. D'autant plus que dès le jeudi soir j'avais eu un coup de téléphone du procureur furieux et plein de menaces, tonnant et vociférant que tout cela n'avait aucun sens, que c'était de la folie pure. Il exigeait, oui, parfaitement il *exigeait* notre retour immédiat à Zürich : notre présence dans les Grisons n'avait aucune justification légale ! Oh ! je ne m'étais pas laissé ébranler, loin de là, et j'avais finalement imposé notre façon de voir, ne consentant à laisser repartir qu'un seul de nos hommes. Et nous nous étions remis à attendre, et la vérité m'oblige à dire ici qu'il s'agissait à nos yeux bien moins de la petite fille et de l'assassin que de Matthieu. Oui, il fallait qu'il eût raison à la fin des fins ! S'il n'était pas justifié, s'il ne triomphait pas, quel malheur ne fallait-il pas redouter ? Nous avions tous le sentiment de cette fatalité, et Henzi lui-même n'était pas le moins convaincu, puisqu'il affirmait le vendredi soir que l'assassin devait nécessairement apparaître le lendemain, le samedi.

Le dimanche, notre faction se heurta à de nouvelles difficultés avec les promeneurs qui sillonnaient le bois par ce rare beau temps d'arrière-saison et l'arrivée d'une chorale qui s'installa en plein dans la clairière pour répéter *Promenade du meunier !*

Après le départ des choristes, nous eûmes encore un couple d'amoureux que la présence de l'enfant ne parut guère émouvoir ou forcer à tant soit peu de discrétion. Car la fillette, avec une patience étonnante dans sa tension étonnée, attendait ce jour-là pour la quatrième fois de suite tout l'après-midi durant. Et nous attendions de même, sans relâcher notre surveillance un seul instant, avec une impatience qui grandissait. Nous n'étions plus que quatre à présent sur les lieux, car il m'avait bien fallu laisser rentrer mes hommes à Zürich, et avec eux étaient partis

les appareils de liaison radiophonique. En ne gardant avec Matthieu et moi que Feller et Henzi, je m'étais déjà mis dans une position indéfendable sur le plan officiel.

Mais le mardi matin, Henzi à son tour regagna Zürich et la rue des Casernes, où il était indispensable qu'il y eût l'un de nous. Encore nous quitta-t-il avec regret, ne doutant pas de notre succès final. Et nous nous remîmes à attendre et à guetter. Matthieu observait le côté du bois le plus proche de sa maison et j'avais moi-même pris en charge le côté opposé. Attentifs, tendus, nous attendions le meurtrier, qui allait venir retrouver l'enfant, cette petite qui revenait chaque après-midi s'asseoir dans la clairière, sous nos yeux, au bord du ruisselet, avec une patience incroyable, toujours prête à recommencer son bout de chanson, et si exaspérante dans son entêtement que nous commencions à la haïr ! Oh ! bien sûr, il arrivait aussi qu'elle ne fût pas là pendant de longs moments, quand elle allait batifoler du côté du bourg avec sa poupée, sans jamais s'approcher de trop près toutefois, puisqu'elle faisait l'école buissonnière depuis des jours et des jours. Il y avait eu là un autre problème à régler, d'ailleurs, qui m'avait obligé à une démarche délicate du côté de son institutrice. Avec beaucoup d'insistance, en produisant des papiers officiels à l'appui de mes allusions voilées, j'avais fini par circonvenir la digne maîtresse et par obtenir un accord de principe, donné de mauvaise grâce. Mais enfin, je l'avais !

La petite pouvait donc courir ici et là à sa guise, ou revenir, car elle y revenait toujours, s'asseoir et attendre dans la clairière. Tous les jours sauf le jeudi où, pour notre plus grand désespoir, elle ne quitta pas le voisinage immédiat du poste d'essence. Bon gré, mal gré, il nous fallut donc reporter tous nos espoirs sur le vendredi. Ce devait être le dernier jour. Il m'était impossible de continuer plus longtemps.

Tapi derrière son arbre, il y avait longtemps que Matthieu ne disait plus rien, ne bougeait même pas. Et ce jour-là, le vendredi, nous la vîmes arriver avec sa poupée en gambadant comme toujours, faisant danser sa petite jupe rouge, pour prendre place et attendre au bord du ruisseau. Il faisait ce jour-là un temps splendide. Mais le charme prenant de la grande symphonie de l'automne ne suffit pas à retenir l'impatient procureur plus de trente minutes. Il était arrivé sur les cinq heures, en compagnie de Henzi, en auto, fort inopinément ; je l'avais vu brusquement s'avancer vers moi, dans le coin de bois où j'étais en faction depuis le début de l'après-midi. Je le sentais bouillir de colère. Il ne tenait pas en place, s'appuyait sur un pied, sur l'autre, tout en observant la fillette d'un air furibond, le visage enflammé. Et la petite voix qui nous chantait inlassablement *A la claire fontaine* ne faisait que l'exaspérer davantage.

Pour moi, il y avait longtemps que je ne pouvais plus supporter de l'entendre. A force de m'user les yeux sur elle, je la trouvais si banale, si quelconque, si commune et si vulgaire, cette gamine idiote, que j'aurais

pu la tuer, l'étrangler de mes mains, rien que pour ne plus l'entendre recommencer à chanter sa chansonnette imbécile ! A devenir fou, je vous dis.

Lorsque le procureur rompit brusquement cette impossible attente en s'avançant ouvertement, en se frayant bruyamment un passage à travers le fourré, ce fut comme une délivrance. Oui, nous le vîmes s'avancer droit vers la fillette, sans se soucier des cendres où il enfonçait jusqu'aux chevilles, et nous nous élançâmes derrière lui. Il fallait en finir. Cela ne pouvait plus durer.

— Qui est-ce que tu attends là ? jeta le procureur d'une voix furieuse à la fillette apeurée et figée sur sa pierre. Allons ! qui attends-tu ? Vas-tu répondre, sacrée petite bougresse !

Nous étions tous autour d'elle à présent, et elle nous fixait tour à tour, n'y comprenant rien, avec un regard plein d'épouvante.

— Anne-Marie, lui dis-je en contenant avec peine ma voix qui tremblait de colère, la semaine dernière tu avais du chocolat, tu te rappelles ? — du chocolat comme des petits hérissons. Tu ne peux pas l'avoir oublié ! Alors, dis-moi, est-ce que c'est un monsieur tout habillé de noir qui te les a donnés, ces chocolats ?

L'enfant ne me répondit pas, levant sur moi ses yeux mouillés de larmes.

Matthieu vint alors s'agenouiller près d'elle, et les petites épaules disparurent dans son bras. « Ecoute, Anne-Marie, lui expliqua-t-il, il faut que tu nous dises qui t'a donné les chocolats, tu comprends ? Il faut nous dire comment était ce monsieur. Tu sais, j'ai connu une fois une petite fille, ajouta-t-il en jouant le tout pour le tout et d'une voix désespérément persuasive, une petite fille comme toi, qui avait aussi un jupon rouge ; à elle aussi, il y avait un grand monsieur tout en noir qui a donné des chocolats. Des petites boules avec des piquants noirs comme celles que tu as eues. Alors cette petite fille, elle est allée avec le grand monsieur dans le bois, et puis le monsieur l'a tuée avec un couteau. »

Matthieu se tut, attendant une réponse qui ne vint pas. Anne-Marie, muette, le fixait avec de grands yeux écarquillés.

— Anne-Marie, il faut me dire la vérité ! tonna Matthieu d'une voix vibrante. Tout ce que je veux, c'est qu'on ne te fasse pas de mal. Mais il faut me dire la vérité !

— C'est pas vrai, dit la fillette d'une voix à peine perceptible. C'est pas vrai, tu mens.

Le procureur perdit patience à nouveau et se mit à secouer l'enfant par le bras :

— Petite idiote ! Vas-tu nous le dire enfin, ce que tu sais ? Vas-tu le dire, oui ?

Tous, nous étions là à crier après elle, à crier comme des fous. Les

nerfs nous avaient lâchés. Trépignants de rage et d'impuissance, d'impatience féroce, bousculant l'enfant, nous nous conduisîmes tous d'une façon insensée, impardonnable, inadmissible. Et la fillette subit sans un mot l'ouragan qui s'était abattu sur elle. Cela ne dura que quelques secondes. Et soudain elle se mit à hurler, mais à hurler d'une façon si atroce, d'une voix si méconnaissable, si peu humaine, que nous nous arrêtâmes net, figés d'horreur.

— Menteur ! menteur ! menteur ! glapissait son cri affreux, tandis que nous nous écartions d'elle, retrouvant soudain la raison.

— Des brutes, voilà ce que nous sommes, des brutes ! haletai-je.

L'enfant s'était relevée d'un bond et fuyait au travers de la clairière, toujours avec son cri de folle : « Menteur ! menteur ! », courant se jeter dans les bras de sa mère, que la pire malchance avait fait surgir juste à ce moment-là. Vraiment, il ne manquait plus qu'elle ! D'autant plus qu'elle était au courant de tout, à présent ; car Mlle l'institutrice n'avait évidemment pu tenir sa langue et lui avait tout raconté au retour de l'usine. Pas besoin d'explications : c'était clair ! Et cette femme de malheur, maintenant la fillette serrée contre elle, plantait sur nous le regard fixe que l'enfant avait tout à l'heure. Car elle nous connaissait tous, évidemment : Feller, Henzi, moi-même et aussi le procureur, malheureusement. Nous nous trouvions dans une situation pénible et grotesque. Une scène ratée dans une comédie idiote, voilà où nous en étions, avec le glapissement continu et dément de la fillette, qui n'avait pas encore cessé de hurler : « Menteurs ! menteurs ! menteurs ! menteurs ! »

Matthieu avait fini par s'avancer vers elles d'un air penaud, comme pour s'excuser. Mais à quoi bon, grand Dieu ! quand tout ce qu'il restait à faire était de mettre fin une fois pour toutes à cette histoire.

— Madame Heller (et Matthieu parlait avec une politesse si respectueuse, si humble !), j'ai la preuve qu'un inconnu avait donné des chocolats à Anne-Marie, et je soupçonne qu'il pourrait s'agir de l'individu qui a donné du chocolat à une fillette pour l'attirer dans les bois et la tuer, il y a quelques semaines.

Son ton était si impersonnel, si manifestement « officiel », cela avait tellement l'air d'une parodie, que pour un peu j'en aurais pouffé de rire ! La femme, elle, fixait sur lui un regard droit, tranquille. Puis elle parla sur le même ton cérémonieux et distant :

— Monsieur Matthieu, lui demanda-t-elle, est-ce uniquement pour retrouver cet individu que vous nous avez fait venir à votre station d'essence, Anne-Marie et moi ?

— Il n'y avait pas moyen de faire autrement, madame Heller, dit Matthieu avec gravité.

Sans hausser le ton, sans un seul geste, toujours en le regardant droit dans les yeux :

— Vous n'êtes qu'un salaud ! dit la femme posément.

Et, prenant avec elle sa fillette, elle tourna les talons et s'enfonça dans le bois en direction du poste d'essence.

⁂

Tout était donc fini. L'affaire n'avait plus aucun sens et tout avait sombré dans le ridicule. C'était une débâcle, un désastre pour nous tous. Mais le premier à se ressaisir fut Matthieu, que je vis, pour ma plus grande surprise, raide et digne dans son « bleu » de mécanicien, s'incliner sèchement devant le procureur et lui dire :

— Monsieur Burkhard, il ne nous reste plus maintenant qu'à recommencer d'attendre. Rien d'autre : attendre et attendre et attendre encore. Si vous pouviez mettre à ma disposition six hommes de plus et l'émetteur radio, ce serait suffisant.

Le procureur sursauta, levant un regard ébahi sur mon ancien subordonné. Il s'attendait à tout, mais pas à cela ! Lui qui s'apprêtait à nous exprimer sans ambages sa façon de penser, il en eut le souffle coupé et il resta là à avaler péniblement sa salive à deux ou trois reprises, puis il se passa la main sur le front, se détournant enfin pour disparaître à grandes enjambées dans le bois, suivi de Henzi. D'un signe, j'éloignai Feller et je restai seul avec Matthieu.

— Cette fois-ci vous allez m'écouter ! commençai-je brusquement, bien résolu à ramener mon homme à la saine raison. Vous allez m'écouter, Matthieu : l'opération se solde par un échec complet, voilà la conclusion que nous ne pouvons pas contester. Nous avons guetté et attendu pendant plus d'une semaine sans une seconde de répit. Mais personne n'est venu. Personne.

Matthieu ne me fit aucune réponse. Le regard tendu, en alerte, il inspectait les alentours ; puis il s'éloigna jusqu'au bord du bois, fit le tour de la clairière et revint près de moi, au pied du monticule de cendre.

— L'enfant venait ici pour l'attendre. Elle l'attendait, fit-il.

— Mais non, protestai-je en secouant la tête : la fillette ne venait ici que pour se trouver seule, pour s'installer au bord de l'eau, jouer tranquillement avec sa poupée et chanter sa chanson favorite. C'est nous et c'est nous seuls qui avons interprété les faits en supposant qu'elle venait ici pour attendre quelqu'un !

Matthieu m'avait écouté avec une grande attention.

— Anne-Marie a reçu les truffes au chocolat, les hérissons, affirma cet entêté.

— Que quelqu'un lui ait donné ces chocolats, d'accord ! Mais qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? N'importe qui peut offrir du chocolat à une fillette ! Quant à prétendre que ces truffes et les petits hérissons du dessin soient la même chose, là encore c'est une de vos déductions personnelles. Mais rien ne prouve qu'elle soit conforme à la réalité.

Pas de réponse. Comme tout à l'heure, il est reparti faire le tour de la petite clairière, très lentement, longeant le bois ; et je le vois qui se penche sur un léger renflement au sol, en un point où les feuilles mortes se sont entassées. Il scrute le sol, paraissant chercher quelque chose de précis ; ne trouve rien, se relève et revient vers moi.

— L'endroit rêvé pour un crime, cela se sent ! me dit-il. Je vais continuer à attendre.

— Mais c'est de la folie !

— Il viendra, il viendra ici, répéta Matthieu, très affirmatif.

Cette fois-ci, j'étais complètement sorti de mes gonds, et je hurlais mon indignation ! Mais Matthieu parut ne rien entendre.

— Nous allons rentrer à la station-service, dit-il simplement.

Je ne fus pas mécontent, je l'avoue, de pouvoir enfin m'éloigner de ce maudit endroit. Sur la route nationale, chromes étincelants, carrosseries rutilantes, les voitures se croisaient, chacun fuyant en hâte d'un bout à l'autre du pays, chacun allant, revenant, sans raison, comme entraîné par un éternel mouvement de marée.

A la station-service, Feller m'attend, aux trois quarts endormi dans ma voiture, près de la pompe à essence. Anne-Marie, sur sa balançoire, chantonne d'une petite voix encore mouillée de larmes son éternelle « claire fontaine ». A la porte de la maison, négligemment appuyé contre le montant, l'air insolent, la cigarette à la bouche, la chemise ouverte sur sa poitrine velue, un jeune gaillard fait le faraud. C'est probablement un ouvrier de l'usine où travaille cette Heller. Sans un regard pour l'homme, Matthieu passe et m'entraîne dans la petite pièce où nous nous sommes déjà rencontrés une fois. Il a sorti la bouteille d'alcool et rempli nos verres.

— Pas commode, ce que j'ai à faire ! dit-il. Heureusement encore que la clairière n'est pas loin...

Je n'avais pas desserré les lèvres. Il allait et venait dans la pièce, plongé dans ses pensées. « Ce qui est idiot, c'est que mère et fille soient au courant maintenant », dit-il.

Le silence retomba. « Maintenant je m'en vais, Matthieu ! » Son petit verre. Ses pensées. Il n'avait seulement pas levé les yeux.

Le gaillard était toujours sur le seuil, Anne-Marie sur sa balançoire. De loin, je fis signe à Feller, qui s'arracha à sa somnolence, avança la voiture et m'ouvrit la portière.

— Rue des Casernes, Feller !

***

L'ex-commandant de notre police cantonale en était là de son récit, auquel il venait d'apporter une conclusion provisoire : « Telle est l'histoire, du moins pour la partie où mon pauvre Matthieu a joué son rôle. »

Mais peut-être ne jugera-t-on pas inopportun que l'auteur intervienne ici, pressé qu'il est d'apporter un petit éclaircissement sur deux points.

Il me semble, en effet, indispensable de signaler que la route qui nous avait ramenés de Coire à Zürich avait pris fin depuis un bon bout de temps déjà et que nous étions installés, le vieux monsieur et moi-même, à sa table de prédilection au restaurant de la Kronenhalle qui revient fréquemment dans son récit.

Je me dois d'ajouter que nous avions fini de déjeuner depuis pas mal de temps. Nous en étions au rite du « café-partagas », pour reprendre les termes et ne pas quitter les habitudes du commandant, qui adorait fumer un havane après son « espresso » et qui venait de m'offrir une seconde « Charlotte » après la traditionnelle dégustation de la « Réserve du Patron ».

Tout ceci pour le premier point. Quant au second, il sera d'ordre professionnel, je veux dire strictement littéraire et touchant l'honnêteté de l'auteur et l'amour du métier. Car je dois avouer ici que je n'ai pas toujours transcrit les paroles mêmes que prononçait le narrateur dans sa prolixité (je ne signalerai que pour mémoire le fait que presque tout fut dit en patois *schweizer-deutsch*) parce que dans les parties simplement racontées en tiers, de façon anonyme pourrait-on dire, telle la scène où Matthieu a donné sa promesse, recréer le climat et le mouvement, bref, obéir aux lois qui commandent à l'art d'écrire jusqu'au bon à tirer devenait une nécessité. Mais s'il m'a fallu retravailler la matière, je l'ai fait avec le plus grand scrupule de vérité et en m'efforçant de ne rien altérer des éléments que m'avait fournis le vieil homme par son récit.

— Je retournai, bien sûr, voir Matthieu à diverses reprises, reprit le narrateur ; et comme les mois, les années même s'écoulaient sans qu'un nouveau crime semblable aux autres fût commis, j'étais de plus en plus persuadé que Matthieu avait fait erreur en croyant à l'innocence du colporteur. Quant à lui, hélas ! vous permettrez que je n'insiste pas sur sa dégradation : il buvait de plus en plus, et s'abrutissait de jour en jour.

Le résultat, eh bien ! vous l'avez vu, n'est-ce pas ? Et c'est bien assez triste pour qu'on n'en dise pas plus long. Mais le pire, voyez-vous, c'est que la fillette, en grandissant, cette Anne-Marie, ne prit pas le meilleur chemin ; les dignes organisations qui s'étaient émues de son sort et avaient entrepris de faire son salut n'ont sans doute fait que précipiter les choses. Toujours est-il que l'enfant échappa aux maisons où l'on prétendait faire son éducation, revenant toujours à ce misérable poste à essence, que sa mère avait réussi à enrichir, voilà deux ans, de l'infâme débit de boissons que vous avez vu ce matin. Le diable sait comment elle s'y prit pour avoir la licence, mais elle l'a bel et bien. Et la gamine perdit là le peu qu'il lui restait encore à perdre. De tous les points de vue. Et pour ne rien vous cacher, elle est sortie il y a quatre mois à peine de la prison de Hindelbank où elle avait tiré un an, sans le moindre profit, d'ailleurs !

Vous devez vous demander depuis pas mal de temps, sans doute, ce que mon histoire peut avoir à faire avec les critiques que je vous ai faites après votre conférence, et pourquoi j'ai dit de Matthieu que c'était un génie. Pour extraordinaire qu'elle soit, une idée n'est pas forcément juste, je l'admets, et encore moins géniale. Je suis d'accord. Vous connaissez les ficelles et c'est tout simple : en faisant triompher Matthieu, on aurait un excellent roman. Malheureusement pour la littérature, mon histoire se termine si misérablement que je ne vois pas qu'on puisse jamais risquer d'en faire un roman décent. Par intuition, par induction, Matthieu est allé tout près du fond des choses, mais sans parvenir tout à fait au cœur de la vérité. La fin réelle de l'aventure le justifie pleinement, mais par l'élément de pur hasard, la part d'imprévisible qu'elle fait intervenir, elle démontre aussi l'absurdité de la conduite de Matthieu, de ses plans, de son génie avec une cruauté plus implacable. Est-il rien de plus cruel au monde que de voir un génie trébucher sur l'absurde ?

⁂

Nous en sommes donc arrivés à l'année dernière, et c'était comme par hasard un dimanche, une fois de plus. Le coup de téléphone d'un prêtre catholique réclamait ma visite à l'hôpital cantonal. A quelques jours de ma retraite définitive, je m'étais déjà pratiquement déchargé de mes fonctions sur mon successeur : quelqu'un de bien, chez qui les qualités professionnelles n'ont pas éteint le sens humain, et qui certainement saura occuper au mieux son poste. Car fort heureusement, Henzi n'avait pu l'obtenir. Ce coup de téléphone, je l'avais reçu chez moi, et je ne me serais pas dérangé si mon correspondant n'avait pas insisté : il s'agissait d'un fait très important, sur lequel une mourante avait une communication à me faire.

Il s'agissait d'une certaine Mme Schrott, service de médecine générale, section privée. Une chambre qui donnait sur le jardin. Des fleurs partout, des roses, des glaïeuls, que sais-je. Les rideaux à demi tirés, avec un court rai de soleil pâle tombant au sol. Devant la fenêtre, assis, un gros curé au visage rude et rouge, avec une forte barbe grise ; dans le lit, une vieille dame menue, très menue, ridée comme une reinette, coiffée d'une neige de cheveux fins et l'air incroyablement doux. Je ne sais pourquoi, je me dis tout de suite qu'elle devait être très riche. Près du lit, l'appareillage compliqué d'un quelconque dispositif médical avec des tubes qui passaient sous les couvertures. Une infirmière devait en vérifier le bon fonctionnement et je vous dirai tout de suite, pour ne pas y revenir, qu'elle ne cessera d'entrer et de sortir, silencieuse et discrète, tout au long de ma visite.

Je m'étais incliné pour saluer. La vieille dame m'observa avec une certaine curiosité. Elle avait un air irréel avec son teint de cire, mais ses traits conservaient une vivacité étonnante ; jamais on n'eût cru que

cette personne fût sur le point de mourir. Le prêtre ne s'était pas levé, se contentant de me montrer, d'un geste emphatique et gauche, la chaise qui se trouvait près du lit, et m'invitant à m'asseoir d'une voix profonde et grave. Dès que je fus assis, la lourde silhouette qui se découpait devant la fenêtre parla de nouveau : « Racontez au commandant ce que vous avez à lui dire, madame Schrott. A onze heures, nous devons vous administrer l'extrême-onction. »

Mme Schrott eut un doux sourire en s'excusant de façon charmante de m'avoir dérangé pour si peu de choses. Elle avait la voix frêle, mais claire et même enjouée. Je protestai qu'il n'en était rien ; j'étais convaincu que la petite vieille dame allait m'annoncer quelque legs pour la mutuelle des gardiens de la paix ou la caisse de retraite.

L'histoire qu'elle avait à me raconter, commença la vieille dame, n'était véritablement qu'une pauvre petite aventure de rien du tout comme il en arrive dans toutes les familles ; aussi n'y avait-elle plus pensé. Mais en se préparant comme il convient à entrer dans l'éternité, cela lui était revenu soudain à l'esprit tout à fait par hasard, uniquement parce que la petite fille de sa filleule, qui était venue lui apporter des fleurs, portait une petite jupe rouge. M. l'abbé Beck, en l'entendant en confession, s'était beaucoup ému et lui avait affirmé qu'elle devait tout me raconter, à moi. Elle-même ne comprenait pas pourquoi, étant donné que tout cela était du passé, mais enfin, et puisque Sa Révérence était de cet avis...

— Racontez la chose, madame Schrott ; dites votre histoire ! prononça la voix grave et profonde de l'ecclésiastique toujours assis devant la fenêtre.

Oui, oui, c'était ce qu'elle allait essayer de faire, mais il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus raconté d'histoires, depuis qu'elle avait perdu son petit Emile, le fils de son premier mari, enlevé par la phtisie. Oh ! on avait tout essayé, mais il n'y avait rien eu à faire pour le sauver. Il aurait aujourd'hui à peu près mon âge ou plutôt, non, celui de l'abbé Beck, et rien ne lui était plus facile que de s'imaginer qu'elle parlait pour ses enfants : parce qu'après Emile, elle avait mis au monde son petit Marcus, qui...

— Racontez l'histoire, madame Schrott, reprit la voix profonde.

La tête menue de la vieille dame eut un léger mouvement pour se lever sur l'oreiller : elle était une Staenzli, et son grand-père, le colonel Staenzli, était à la tête des armées du Sonderbund quand elles se replièrent sur Escholzmatt. Sa sœur, elle, avait épousé le colonel Stussi, de Zürich, attaché à l'état-major pendant la première guerre mondiale, ami personnel du général Ulrich Wille. Il avait aussi connu personnellement l'empereur Guillaume...

Ce qu'il fallait que je sache, reprenait la vieille dame, dont le visage exprima soudain une haine intense, c'est que tout était de la faute de sa sœur et de son colonel Stussi ! Cette sœur était son aînée de dix ans.

Elle avait aujourd'hui quatre-vingt-dix-neuf ans. Veuve depuis quarante ans ; villa sur le Zurichberg ; des actions chez Brown-Boveri et des intérêts au moins dans la moitié de la rue de la Gare. La vieille dame en était là quand sa bouche éructa soudain un flot d'injures. L'infirmière entra juste à ce moment-là et parvint à ramener sa malade au calme avec de bonnes paroles. Les blancs cheveux finirent par obéir doucement. Elle eut un faible geste de la main dès que l'infirmière eut refermé la porte derrière elle.

Toutes ces fleurs, nous expliqua-t-elle, c'était sa sœur qui les lui avait envoyées, uniquement pour l'agacer, parce qu'elle savait très bien qu'elle avait horreur des fleurs...

— Madame Schrott, racontez votre histoire, chanta la basse du curé ; le saint viatique attend !

La mourante avait repris son papotage interminable.

Peu après la mort de son bien aimé mari, le cher docteur Galuser, elle avait, expliquait-elle, épousé Schrott, également mort depuis cette époque. Cet homme-là avait servi dans son premier ménage en qualité de chauffeur-jardinier, chargé en outre de toutes les besognes qui réclamaient la main d'un homme dans une vieille et grande demeure. « Vous savez ce que c'est, l'entretien général, les réparations, le chauffage... Ma sœur était indignée... et pourtant elle a assisté au mariage. Pour me contrarier. »

Elle était donc devenue Mme Schrott. Et elle fit un soupir. « Le défunt et moi-même avons fait un ménage heureux. Enfin si... Il faut vous le dire, mon pauvre Albert avait vingt-trois ans lors de notre mariage (il était né en 1900) et j'en avais, moi, cinquante-cinq. Mais malgré tout, cela valait mieux pour lui, parce qu'il était orphelin. Sa mère, je préfère ne pas vous dire ce qu'elle faisait, et nul n'a jamais su qui pouvait être le père. Toujours est-il que mon premier mari avait recueilli l'enfant à l'âge de seize ans. Il n'avait jamais rien fait de bon à l'école. A peine s'il était parvenu, et à grand-peine, à apprendre à lire et à écrire. C'est pour cela que le mariage restait la meilleure solution, tout simplement. Vous savez ce que c'est, et comme les gens ont vite fait de faire des histoires quand il s'agit d'une veuve ! Sans raison, bien sûr, parce que je n'ai jamais rien eu avec Albert, vous comprenez, même quand nous avons été mariés. Avec une telle différence d'âge... Non, non, ce qu'il y avait, c'est que je n'avais pas de grands moyens avec mes deux maisons de Zürich et de Coire. Mon Albert était incapable de se défendre dans le dur combat de la vie avec son infirmité d'esprit. Il aurait été perdu, tout simplement, si je l'avais abandonné. Et puis, chrétiennement parlant, ne doit-on pas aider son prochain quand on le peut ? Bref, nous avons vécu ensemble dans l'honneur.

» Il s'occupait dans la maison et travaillait au jardin, bel homme, je dois le dire, grand et fort, toujours digne d'allure et bien mis, avec un air de solennité. Je n'avais pas à avoir honte de lui, ça non ! Il ne parlait

pour ainsi dire jamais, c'est vrai : tout juste s'il ouvrait la bouche pour répondre oui mammy, entendu mammy. Mais il était bien docile et d'une sobriété exemplaire pour ce qui est de boire, mais il aimait manger beaucoup, surtout les pâtes et le chocolat, qui était sa passion. C'était un excellent garçon et il l'est resté jusqu'à la fin de sa vie, mon pauvre Albert ! Autrement plus gentil et soumis, comme mari, que ce chauffeur que ma sœur a finalement épousé...

— Au fait, madame Schrott, venez au fait ! prononcèrent une nouvelle fois les grandes orgues du prêtre.

— C'est seulement à partir de quarante, vous savez, commandant, reprit la voix menue avec un petit hochement de tête navré, que mon Albert a commencé à se détraquer tout doucement, je ne sais pas trop pourquoi ni comment, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas dans sa pauvre tête. Je le trouvais plus taciturne que jamais, avec un regard fixe et stupide, passant des jours et des jours sans ouvrir la bouche. Mais je n'avais pas à le gronder, bien sûr que non ! Son travail était toujours fait comme il fallait. Et pourtant il s'en allait pendant des heures je ne sais où, toujours à bicyclette. Je me demande si c'était la guerre qui lui pesait sur l'esprit, ou bien peut-être si c'était parce qu'on l'avait déclaré inapte au service militaire. Qui saura jamais ce qu'il peut se passer dans la tête d'un homme comme lui ? Et puis aussi il s'était mis à manger, mais à manger ! Heureusement que nous avions les poules et les lapins ! Eh bien ! c'est à cette époque-là que cela lui est arrivé, à ce pauvre Albert, la chose dont je dois vous parler. Juste pendant la guerre, la première fois.

» Chaque semaine il allait à Zürich porter des œufs à ma sœur. Il attachait le panier sur son vélo, et il ne rentrait que le soir. Il lui fallait partir de bonne heure le matin, vers cinq ou six heures. Toujours dignement habillé de noir et coiffé d'un melon. Tous ceux qu'il rencontrait à Coire et dans les environs le saluaient cordialement et lui, toujours pédalant, il s'en allait en sifflant son air préféré, vous savez bien : *Enfants de l'Helvétie, amour de la patrie...* Mais cette fois-là, c'était le surlendemain de la fête nationale et il faisait une lourde chaleur. Vous vous le rappelez aussi, je pense, ce fut un été exceptionnellement chaud. Et voilà qu'il était passé minuit quand il rentra à la maison. Lorsque je l'entendis qui ne se couchait pas, allait et venait, se lavait interminablement dans la salle de bains, j'y allai voir. Et qu'est-ce que je vois ! Du sang partout, sur lui, sur ses vêtements.

» Mon Dieu, mon pauvre Albert, que t'est-il arrivé ? demandai-je.

» Il resta un moment, le regard hébété, avant de grommeler : « Un accident, mammy. Ce ne sera rien. Va te coucher. » Et moi, je suis allée me coucher et dormir. Et puis le lendemain, au petit déjeuner, pendant qu'il dévorait ses œufs, je lisais le journal ; en apprenant qu'une petite fille avait été assassinée dans le canton de Saint-Gall, très vraisemblablement avec un rasoir, il me revint brusquement à l'esprit que la veille

au soir, dans la salle de bains, il avait lavé et nettoyé son rasoir. Je compris d'un seul coup. Et je parlai très sévèrement à mon Albert : « C'est toi ; toi qui l'as tuée, cette petite fille », lui dis-je. Il s'arrêta de manger et répondit : « Oui, c'est cela, mammy : c'était impossible autrement. Il y avait la voix du ciel. » Et là-dessus il s'est remis à manger.

» J'étais très ennuyée qu'il soit si gravement malade, j'avais bien du chagrin pour la fillette aussi ; ma première idée avait été d'appeler le docteur Sichler et de lui demander de venir ; puis je me suis dit, en pensant à ma sœur, que cela lui ferait trop de plaisir. Alors je me suis montrée énergique et ferme avec Albert, lui déclarant sévèrement que plus jamais, jamais, cela ne devait arriver. « C'est entendu, mammy ! » Voilà ce qu'il m'a répondu. Alors j'ai absolument voulu savoir comment cela était arrivé, et il a fini par me dire : « C'est une petite fille avec une robe rouge et des nattes blondes, mammy ; je la retrouvais toujours en allant de Wattwil vers Zürich. La voix du ciel m'a dit de m'amuser avec elle, et puis de lui donner mes chocolats et puis il fallait que je la tue. Après je suis allé me coucher dans le bois à côté, sous les fourrés, jusqu'à la nuit tombée, et puis après je suis revenu vers toi, mammy. »

» Mon petit Albert, lui ai-je dit, tu n'iras plus jamais en vélo chez ma sœur. Nous lui enverrons les œufs par la poste. — C'est entendu, mammy. »

» Après cela, les choses allèrent réellement mieux pour le pauvre Albert. Et il ne se rendit plus jamais à Zürich. Mais avec la fin de la dernière guerre, nous pûmes de nouveau nous servir de la voiture, une Buick que j'avais achetée en trente-huit parce que vraiment la vieille auto de feu le docteur Galuser n'était plus possible. C'était Albert qui conduisait et nous faisions tout en voiture ; beaucoup de promenades aussi dans les environs et même une fois, jusqu'à Ascona, au Tamaro. A voir comme il était heureux au volant, je me dis qu'Albert pouvait bien maintenant retourner à Zürich avec la Buick : le risque n'était pas du tout le même, n'est-ce pas ? parce qu'en conduisant, il devait concentrer toute son attention sur la route et ne pouvait plus entendre aucune voix du ciel. Donc il recommença d'aller porter des œufs chez ma sœur, toujours ponctuel et bien brave, et aussi parfois un lapin. Mais un jour, il rentra de nouveau passé minuit. J'avais aussitôt couru au garage parce que je me doutais de quelque chose, voyez-vous : je m'étais aperçue les derniers temps qu'il me prenait toujours des truffes au chocolat dans la bonbonnière. Je l'ai donc surpris quand je suis arrivée : il était en train de laver la voiture, les coussins, tout était plein de sang.

» — Tu as de nouveau tué une petite fille, Albert ! fis-je du ton le plus grave tant je me sentais consternée. — Mammy, ne t'inquiète pas : ce n'est pas dans le canton de Saint-Gall, c'est dans le canton de Schwytz. »

» Mais je ne me laissai pas tranquilliser comme cela et je me montrai encore plus sévère cette fois-là avec lui, presque méchante. Il ne se ser-

virait plus de la Buick pendant toute une semaine... Mais deux ans plus tard, de nouveau...

— Et celle-là, ne pus-je m'empêcher de demander à la vieille dame, c'était Gritli Moser ?

— Elle s'appelait Gritli, oui, et les deux autres s'appelaient Sonia et Eveline, me répondit la voix menue. Je me suis toujours rappelé les noms. Mais pour vous dire, le pauvre Albert, sa tête allait de plus en plus mal à partir de là ; il était comme absent et je devais lui répéter dix fois la même chose ; il fallait que je sois toute la journée sur son dos, à le reprendre et à le gronder comme un gosse. Je ne sais plus si c'était en quarante-neuf ou cinquante, mais en tout cas c'était quelques mois après la petite Gritli, et là, il a recommencé à se montrer inquiet, ne tenant plus en place, absorbé, distrait. Pensez qu'il ne s'occupait même plus du poulailler. Il était toujours en route avec la Buick, absent parfois des après-midi entiers, répétant qu'il allait en promenade, jusqu'au jour où je constatai qu'il avait repris des truffes au chocolat dans la bonbonnière. Alors je n'ai plus cessé d'avoir l'œil sur lui. Je l'épiais quand je le vis se glisser jusqu'à sa chambre et ressortir avec son rasoir glissé dans sa poche comme un stylo. Je lui ai barré le chemin : « — Albert ; tu as de nouveau trouvé une fillette ! — C'est la voix du ciel, mammy. Je t'en supplie, laisse-moi partir encore cette fois. — Albert ! lui ai-je dit de ma voix la plus sévère, tu ne vas pas le faire et je ne te le permettrai pas ! — Je t'en supplie, mammy, laisse-moi aller. Il faut que j'obéisse. »

» Je restai inflexible cette fois et parlai avec autorité. « Rien à faire ! déclarai-je. Tu vas aller tout de suite me nettoyer convenablement le poulailler. »

» C'est alors que le pauvre défunt s'est mis brusquement en colère, il s'est mis à hurler qu'il n'était pour moi qu'un valet, un valet ! Et il s'est précipité vers la Buick. Un quart d'heure plus tard on m'a téléphoné : il avait eu un accident ; sa voiture s'était jetée contre un camion, et le pauvre Albert avait été tué sur le coup. Par la suite, le révérend père Beck est venu, et aussi le brigadier de police Buhlet avec ses condoléances, quelqu'un de vraiment bien et qui sut faire preuve du plus grand tact dans ces pénibles circonstances. C'est pourquoi je laisse par testament cinq mille francs à la police de Coire, et cinq mille autres à la police zurichoise, puisque je suis également propriétaire Freierstrasse. »

La vieille dame s'était tue. Elle en avait fini, et je restais là, sans bouger, à la fixer, les yeux ronds. La porte s'était rouverte, mais pour livrer passage cette fois à tout un état-major médical : M. le Professeur en personne, deux médecins assistants et deux infirmières. On nous invita à quitter la chambre de la malade et je pris congé de Mme Schrott. Mais j'étais si peu dans mon assiette et j'avais une telle hâte de me trouver ailleurs que je la saluai d'un *Au revoir, madame, portez-vous bien !* qui fit pouffer la vieille dame. Je pris la fuite et ne retrouvai un peu mon calme qu'en pénétrant dans la Kronenhalle.

De la Kronenhalle, je filai tout droit sur Coire, obligé malheureusement d'emmener avec moi ma femme et ma fille ; c'était un dimanche, et je leur avais promis que nous passerions l'après-midi ensemble. Changer de programme m'eût obligé à des explications que je ne me sentais pas le cœur de fournir. Lèvres serrées, pensant que je pouvais encore, dans une certaine mesure, sauver quelque chose là-bas, je filais à pleine vitesse, sans me soucier des règlements de police. Devant le poste à essence, ma femme et ma fille, restées dans la voiture, n'attendirent néanmoins pas longtemps. La pinte, où l'on fêtait bruyamment la récente sortie de prison d'Anne-Marie, était pleine à craquer. Matthieu, en bleu de travail, rêvassait sur son banc en dépit du froid qu'il faisait, et qui était vif. Comme à son habitude, il avait dû fumer un cigare après l'autre, car le sol était jonché de mégots noirs autour de lui ; et il puait l'absinthe. J'allai tout droit m'asseoir à côté de lui et lui rapportai toute l'affaire en quelques mots. Mais à quoi bon ? Il ne m'avait même pas entendu, visiblement. Après avoir hésité un instant, voyant qu'il n'y avait rien à faire, je le quittai et remontai en voiture, continuant sur Coire. Ma femme et ma fille commençaient à trouver le temps long. On avait un peu faim.

Et maintenant, mon cher, conclut le commandant en retraite de notre police zurichoise, je vous laisse cette histoire, dont vous pourrez tirer le parti que vous voudrez. Emma, l'addition !

FRIEDRICH DÜRRENMATT

TEXTE FRANÇAIS D'ARMEL GUERNE

CHRONIQUE DES LIVRES

BONNES VACANCES, M. HOWARD

par Nevil SHUTE *(Casterman)*

TANDIS que l'Allemagne envahissait le Danemark et la Norvège, un Anglais, M. Howard, partait pêcher à la ligne en France. Aucune organisation n'avait permis à ses soixante-dix ans de se dévouer pour le pays.

Lorsque le 11 juin Dunkerque tomba, il souhaita regagner Southampton par Saint-Malo. Un couple anglais, retenu en Suisse, lui demanda de rapatrier ses enfants : huit et cinq ans. Il prit un tortillard, l'autobus, puis continua à pied sur les routes bombardées, transportant ses bagages sur une poussette, recueillant aussi une petite Française, un garçonnet dont les parents venaient d'être mitraillés, un petit Hollandais que la foule prenait pour un espion, puis un jeune Juif polonais. La nurse improvisée suivait son chemin, avec le calme entêtement de sa race, lorqu'on l'arrêta. On voulait le fusiller comme complice d'un agent secret. Ses explications sincères paraissaient incroyables. Soudain, le commandant allemand lui demanda un service : adjoindre à la troupe enfantine sa jeune nièce, née de mère juive. Et c'est sous la conduite d'un officier de la Gestapo que le vieil Anglais et ses sept protégés embarquèrent pour Plymouth sur un bateau breton.

L'aventure est-elle incroyable ? On n'est pas tenté de le dire, car on a tout vu en 1940 — et depuis.

CLAUDINE DECOURCELLE

(Suite de la chronique des livres page 136.)

L'ENSEIGNEMENT AU MAROC

par Sébastien Loste

Depuis son indépendance, l'attention est fixée sur la situation politique ou économique du Maroc. On néglige son essor intellectuel. La marche d'un peuple à la conquête de la culture, l'établissement, à Rabat, de la plus grande mission française à l'étranger, comptent pourtant parmi les événements dignes d'attention de ces dernières années. L'avenir du Maroc en dépend. Mais les problèmes de l'éducation au Maroc restent peu connus.

On pouvait croire qu'à la fin du protectorat le Maroc n'attacherait pas une extrême importance aux questions d'enseignement. Il n'en fut rien. Dans ce pays pauvre, de huit millions d'habitants, où 80 p. 100 des hommes, 95 p. 100 des femmes sont analphabètes, jamais on n'a plus vivement éprouvé le besoin de la culture.

Après l'Indépendance, l'école est devenue, pour les masses, une institution d'intérêt national. Le ministère chérifien de l'Education, qui succède à la Direction de l'Instruction publique, la première année, attendait quelque 140 000 recrues. En fait, il y eut 250 000 inscriptions de Marocains d'origine. Dans les bleds les plus reculés on commença de construire des écoles avec des matériaux de fortune. Des vieillards, des femmes, portant parfois leur enfant sur le dos, vinrent s'y exercer à déchiffrer des lettres.

Pour comprendre le Maroc actuel on ne peut ignorer cette manifestation du besoin d'apprendre.

La conséquence la plus importante de cet élan est, paradoxalement, le resserrement des liens culturels de la France et du Maroc. Il n'était pas absurde de croire, à la fin du protectorat, que le rayonnement français au Maroc allait s'éteindre.

On pouvait même se demander si les 80 000 enfants français trouveraient des places dans ces établissements devenus purement marocains. Même en cas de réponse affirmative, on se demandait si les nouveaux programmes s'harmoniseraient avec les programmes français, permettant ainsi aux jeunes retournant en France, avant la fin de leur scolarité, de continuer sans difficulté leurs études dans la Métropole.

Ces craintes, heureusement, sont restées vaines. Non seulement peu de professeurs quittèrent le pays, mais on vit arriver une « nouvelle vague » d'enseignants, inspirés par la pensée de Mounier ou par la Ligue de l'Enseignement, pour servir le Maroc nouveau. En octobre 1956, les événements de Meknès éclatent. Est-ce la fin de toute coopération franco-marocaine ? Un an après, le 1er octobre 1957, la Mission Universitaire et Culturelle française s'établit à Rabat, et, le 5 octobre 1957, une Convention culturelle institue un régime de « dualisme ouvert », charte de l'entraide culturelle entre la France et le Maroc. Le Maroc prêtera à terme des établissements secondaires et primaires à la France. En échange, la France lui facilite, notamment, le recrutement de professeurs français.

Un vif essor, alors qu'on imaginait un ralentissement des progrès de l'enseignement, une coopération franco-marocaine renforcée, alors qu'on craignait la division, tels sont les deux faits nouveaux qui commandent l'évolution intellectuelle du Maroc.

***

Sous le protectorat les ralliements à la cause de la culture étaient en progression continue, mais lente. Soudain, l'indépendance acquise, tout le monde comprend l'intérêt de l'école. Cette transformation a fait naître chez certains l'idée que le protectorat avait découragé les vocations scolaires.

Soupçon fort injuste. Avant l'arrivée des Français au Maroc en 1912, le foyer de l'enseignement traditionnel marocain, l'Université de Quaraouyine à Fez, s'éteignait. Rien n'avait changé depuis le Moyen Age. Les professeurs fixaient eux-mêmes leurs programmes. Les étudiants ne subissaient pas d'examens. Après de longues années d'études, la recommandation du maître qu'ils avaient suivi les sacrait théologiens, juristes et leur permettait d'enseigner à leur tour. Par opposition à ce système sclérosé l'enseignement israélite libre et moderne croissait avec vigueur. Dès 1862, l'Alliance israélite avait établi des écoles au Maroc. Elle s'était introduite même à Fez, en 1883. Enfin, notamment à Tanger, quelques écoles étaient créées sur l'initiative du consul. Mais on ne peut dire qu'avant 1912, la masse de la population marocaine se soit portée vers les études.

La première tâche du protectorat fut de trouver des élèves. On imagine mal l'ingéniosité des moyens de persuasion employés pour triompher des résistances rencontrées. Aujourd'hui encore, l'école professionnelle est peu en vogue : si l'on étudie, pensent les Arabes, n'est-ce pas surtout pour devenir un lettré, obtenir un diplôme ? Cette « opposition » s'expliquait aussi par les ambitions excessives des parents, ambitions qui, d'ailleurs, subsistent encore en partie aujourd'hui. Un artisan n'admet pas facilement que son fils, après ses études, soit simplement ouvrier comme lui, même s'il est ouvrier « qualifié ». Il fallut, à l'origine, convaincre les paysans des bienfaits de l'école par des distributions de bouillon. Les pères étaient

invités à fixer eux-mêmes les programmes des études de leurs enfants, chaque élève avait donc un cycle d'études particulier ! Enfin pour ne pas heurter les habitudes religieuses, les premières écoles s'ouvrirent autour des classes coraniques.

Il n'est pas permis d'en douter : dès le début du protectorat, les Français avaient senti la nécessité de lutter énergiquement contre l'indifférence de la masse à l'égard de l'école. L'œuvre de la *Direction de l'Instruction Publique*, assez complexe, fut la création d'un « enseignement sur mesure ». On multiplia les types d'établissements : il fallait que chaque enfant fréquente une école qui convienne à sa race, sa religion, sa situation sociale. On créa donc des collèges musulmans, des écoles musulmanes pour fils de notables, pour filles de notables, des écoles d'apprentissage, des écoles urbaines ou rurales, en pays berbère, en pays arabe, etc. Plus tard, on organisa deux « filières », l'une pour élèves occidentalisés, l'autre pour ceux qui l'étaient moins nettement. L'une, copiée sur le système français, donnait un enseignement « européen ». L'autre unissait l'enseignement du français et de l'arabe, dans des établissements franco-marocains. L'école ne doit pas, en effet, rejeter les élèves hors de leur milieu social, mais les acclimater aux idées modernes tout en maintenant le meilleur de leurs traditions.

Loin d'écarter les Marocains de l'école, le protectorat a donc cherché à susciter les vocations scolaires, par des moyens empiriques au début, de plus en plus méthodiques, par la suite. L'élan vers la culture, au lendemain de l'indépendance, n'a été que la conséquence des efforts accomplis pour inciter les Marocains à s'instruire et leur procurer les moyens d'y parvenir.

***

Le protectorat donc a préparé de longue date l'élan de l'Indépendance ; dès 1916, on construisait quatre lycées européens, à Rabat et à Casablanca, deux collèges musulmans, à Fez et à Meknès. Jusqu'à la veille de l'Indépendance, le Maroc s'est enrichi chaque année de nouveaux établissements : en 1945, on a créé le service de l'enseignement technique, en 1946 le collège des Jeunes Filles marocaines de Rabat, en 1950, l'Ecole d'Administration, en 1953 le Centre d'Etudes scientifiques. Aux limites du désert, on bâtissait des « écoles foraines » ; sur la colline de l'Aguedal, à Rabat, on avait élevé l'Acropole universitaire dont avait rêvé Lyautey.

Cet empressement à acquérir des éléments de culture n'est donc pas un phénomène que rien n'avait préparé ; mais un peuple, aujourd'hui, cherche son avenir et, à n'en pas douter, ce sentiment stimule son zèle. La décision fut pourtant sage d'opter pour une large coopération associant le ministère marocain et la Mission culturelle. Elle permet d'affronter, dans les conditions les plus favorables, les nombreuses difficultés qu'il faut chaque jour surmonter.

La première tient à la faveur même dont jouissent maintenant les écoles.

Les vocations sont aujourd'hui si nombreuses qu'il faut presque mettre en garde les élèves contre leur zèle, leur faire comprendre qu'en tout état de cause tout le monde ne peut pas, pour des raisons diverses, pousser ses études jusqu'au bout. Pour le moment, les locaux et les maîtres supportent difficilement l'amical assaut dont ils sont l'objet. Dans l'enseignement primaire on a dû dédoubler les classes et elles se succèdent par roulement. Cela est excellent, mais si l'on considère avec trop d'indulgence les sympathiques efforts de la masse, on risque de noyer le « secondaire », voire le « supérieur », sous un flot d'élèves encore insuffisamment adaptés. Ce serait sacrifier la qualité à la quantité.

Mais la question du nombre ne compte pas seule. Il est particulièrement difficile, au Maroc, d'offrir un enseignement tout à fait satisfaisant à des élèves qui sont pour la plupart d'origines très diverses. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur la cour de récréation de ces grands lycées méditerranéens où affluent les Darius, les Romulus, les Héraklès, les Moïse, les David, les Mohamed et les Louis...

Le second obstacle est encore plus difficile à vaincre. En quelle langue s'adresser aux élèves-? On entend choisir la langue nationale, l'arabe. Mais quelle langue arabe ? La langue « classique », ou la langue « dialectale » ? Les spécialistes sont partagés ; une majorité incline pour la langue « classique ». Mais si l'on augmente les heures d'arabe, aux dépens du français, comment les élèves pourront-ils suivre l'ensemble des cours ? En effet, les cours d'histoire, de géographie, de sciences, en un mot toutes les matières, sauf l'arabe même, ne peuvent actuellement être enseignées qu'en français. Si l'on ne s'y résignait pas, il faudrait traduire les manuels en arabe, former des professeurs nouveaux ; enfin, il faudrait enrichir l'arabe « classique » de tous les mots usuels qui lui manquent et, en particulier, traduire *cent mille* mots techniques indispensables à la science moderne.

On a beaucoup parlé de « reconversion » de l'enseignement après l'Indépendance. Mais il ne faut pas oublier que des obstacles presque insurmontables s'y opposent. Quels remèdes le ministère chérifien de l'Education nationale a-t-il choisis pour les combattre ?

***

Depuis l'Indépendance il a multiplié les réformes. S'il est difficile de faire le point d'après des mesures diverses et parfois changeantes, il est possible de préciser les grandes lignes de cette « reconversion ». Arabiser, accélérer la formation des élèves, unifier l'enseignement, tels ont été les mots d'ordre. On a étendu les horaires dans l'enseignement secondaire, pour développer l'étude de l'arabe. Mais les élèves ne pouvaient travailler treize heures par jour. Il a fallu revenir en arrière.

Encore aujourd'hui on prévoit que l'épreuve du baccalauréat sera affrontée au bout de six ans, contre sept ans en France. Que vaudra cette

formation accélérée ? D'anciens cours complémentaires sont passés de l'enseignement primaire dans l'enseignement secondaire, sous le nom de « collèges du premier cycle ». Mais ce transfert, utile au secondaire, appauvrit le secteur primaire. Les besoins sont si grands que souvent on ne peut satisfaire une exigence qu'en en créant une autre. On remplace une école normale d'instituteurs par une école destinée à former au plus vite des ingénieurs... On réforme les programmes de l'enseignement primaire ; au bout de l'année, les résultats ne donnent pas satisfaction, et tous les élèves de l'enseignement préparatoire doivent redoubler leur classe.

Les moyens restent donc encore faibles, comparés aux obstacles à surmonter. Ainsi s'explique — du point de vue marocain — la nécessité de « coopérer » pour assurer l'avenir du pays. Cette année, 3 400 instituteurs français ont donc été employés par le ministère marocain, contre 1 090 employés par la Mission et 1 200 enseignants dans le deuxième degré, contre 508 professeurs à la Mission. On comprend par cet exemple que l'aide française soit précieuse au Maroc. L'assistance est le complément de l'Indépendance. Mais en quoi, demande-t-on, cette aide sert-elle la France ?

La France, tout d'abord, est matériellement liée au Maroc. Lorsque le Maroc est devenu indépendant, tous les établissements scolaires lui revinrent, nous l'avons dit, de droit. Actuellement, il prête à la Mission sept lycées et collèges, 1 071 classes primaires pour une durée de deux à cinq ans. Passé ce terme, la Mission créera ses *propres établissements*. De plus, à Rabat, à Casablanca, les lycées de garçons dépendent de la Mission, les lycées de filles du ministère marocain. A Oujda, c'est l'inverse. Les Français, élèves des établissements marocains, obtiennent des bourses du ministère. Réciproquement, 134 bourses sur 600 ont été attribuées par la France à des Marocains élèves de « la Mission ». Le ministère marocain et la Mission sont donc fortement solidaires...

Naguère, la France donnait l'impulsion, le Maroc veillait à ce que fût organisée avec équité « l'école sur mesure ». Aujourd'hui, la distribution des rôles a changé. Le Maroc a les initiatives et les responsabilités qui appartenaient auparavant à la France ; c'est le Maroc qui définit les proportions du nouvel alliage Orient-Occident, c'est la Mission française qui assure en partie la réalisation des programmes adoptés. Le succès qui couronne aujourd'hui les efforts des deux parties et récompense leur commune bonne volonté donne à la grande œuvre d'enseignement entreprise au Maroc une valeur d'exemple. Ayant acquis son indépendance, ce pays a su, sur le plan culturel, trouver des solutions de sagesse et d'équilibre qui pourraient être appliquées dans d'autres domaines.

SÉBASTIEN LOSTE

LA POLLUTION DE L'ATMOSPHÈRE

par le docteur ALBERT BESSON

L'ASSAINISSEMENT de l'air des villes est devenu nécessaire par suite des progrès de l'industrie contemporaine ; c'est un problème à étudier d'urgence et, au surplus, un problème très complexe qui doit comporter des décisions multiples et successives si l'on veut lutter efficacement contre tous les agents de pollution. Dans l'état actuel des choses, il est très difficile de déterminer les solutions efficaces dans tous les cas et avec exactitude. Comme en toute science, les méthodes valables aujourd'hui ne le seront pas nécessairement demain. De plus, chaque fois qu'on trouve une solution à un problème, un autre surgit aussitôt, jetant une sorte de défi aux chercheurs et inventeurs. C'est ainsi qu'on s'est vu récemment contraint de lutter contre un danger nouveau : la pollution par substances radioactives.

Quoi qu'il en soit, on se trouve actuellement devant un problème de nature chimique, physique ou météorologique et surtout devant un problème humain.

***

Du point de vue sanitaire, on peut schématiquement sérier les problèmes en considérant leurs causes essentielles : c'est-à-dire poussières, fumées et suies ; aérosols [1], vapeurs et gaz ; substances toxiques.

Dans les milieux scientifiques, on est d'accord sur le rôle joué par les fumées, notamment par les particules de suie et de charbon (anthracose) ou d'autres poussières (silicose) ; on connaît aussi les dégâts causés par les composés fluorés et les vapeurs nitreuses, par l'anhydride sulfureux et l'hydrogène sulfuré ; enfin, on a établi les méfaits d'une atmosphère chargée d'oxyde de carbone et d'hydrocarbures (benzopyrène cancérogène) ;

1. Le suffixe sol signifie suspension colloïdale. En milieu liquide (hydrosol), les particules sont des micelles ou suspensoïdes ; en milieu gazeux, dans l'air par exemple (aérosol), les particules en suspension sont des noyaux de condensation ou de gros ions ou des particules extrêmement fines de poussières. Ces particules peuvent supporter ou contenir des germes microbiens qui s'y ensemencent et s'y développent et former de véritables bouillons de culture assemblés en un aérosol.

ces derniers provenant notamment des combustions et des produits d'émission des moteurs à explosion. Tous ces produits d'élimination rejetés dans l'atmosphère proviennent principalement des usines, des foyers domestiques et des moteurs automobiles.

En dehors des catastrophes accidentelles toujours possibles (telles que l'échappement des vapeurs de chlore contenues dans les immenses cuves « tolérées » dans certaines régions, par exemple), *le plus grave péril est actuellement l'émission d'oxyde de carbone et d'anhydride sulfureux* ; le danger est d'autant plus grave qu'il est insidieux.

Il est inadmissible que les sources, fleuves et rivières soient souillés par les détritus de toutes sortes (liquides et solides) : là-dessus tout le monde est d'accord. Mais il est également intolérable que l'atmosphère serve d'exutoire à tous les déchets et produits plus ou moins toxiques provenant des foyers de combustion et de transformation de la matière.

Bien que, dans les fleuves et rivières comme dans l'atmosphère, il s'accomplisse plus ou moins rapidement des phénomènes d'auto-épuration des produits éliminés (par suite d'oxydation), il n'en demeure pas moins que, pendant un certain temps, ces produits restent nocifs.

Tant que les foyers de pollution sont restés limités et d'une puissance relativement faible, ils n'ont eu, sur la situation générale, qu'une influence minime ; mais ils ont crû en puissance et en nombre, et aujourd'hui, ils contribuent à souiller l'atmosphère d'une manière telle qu'il peut en résulter de graves dommages non seulement pour la santé des hommes, mais encore pour celle des animaux, des plantes et pour la conservation des matériaux, pierres et édifices.

Influence sur la santé humaine.

Cette influence est d'autant plus pernicieuse que le degré de pollution est plus grand, d'autant plus dangereuse qu'elle s'exerce plus longtemps. Les villes et agglomérations sont, naturellement, les lieux les plus menacés.

Suivant la situation géographique de l'agglomération, selon les conditions météorologiques et selon la violence des vents qui s'exercent sur la cité, la pollution est plus ou moins durable, plus ou moins continue et plus ou moins néfaste ; il est certain que par beau temps, sans nuage, avec un vent de cinquante kilomètres à l'heure, qui balaie toutes les impuretés, aucun danger n'est à craindre. Il n'en est pas de même par temps calme, brumeux, et surtout s'il y a inversion de température, c'est-à-dire s'il fait plus froid au niveau du sol qu'à une hauteur de quatre, six ou huit cents mètres (et plus) dans l'atmosphère. En ce cas, en effet, la diffusion spontanée des gaz ne s'effectue plus.

On peut alors assister à la formation de phénomènes qui rappellent le « smog » de Londres de 1952. Ce smog a élevé sérieusement le taux de mortalité dans la population londonienne pendant ou immédiatement

après la période de brouillard intense qui a sévi alors sur la région. On a assisté à des accidents du même ordre à Donora en 1948 et dans la vallée de la Meuse en 1930 ; l'excédent de décès fut observé surtout chez des prédisposés, des gens fragiles des bronches, des bronchitiques chroniques et des cardio-scléreux.

Au Congrès de Londres qui a eu lieu récemment, les Russes ont proposé des taux « de danger » qui paraissent sévères, mais qu'il faut prendre en sérieuse considération si l'on veut éviter de nouveaux désastres. Si l'on considère ces normes soviétiques, les autres nations (Britanniques, Français, Allemands, etc.) apparaissent comme moins rigoureuses. Il faudrait donc se mettre d'accord sur le taux physio-pathologique et toxicologique des divers produits d'émission.

Cela fait, à quelles mesures faudra-t-il se résoudre ? Considérons d'abord les moteurs. Les moteurs à explosion produisent de l'oxyde de carbone, résultat d'une combustion incomplète de l'essence. L'oxyde est nocif. Première contre-offensive possible : utiliser les appareils (ils existent) permettant une meilleure répartition et une combustion plus complète de l'essence et par conséquent évitant la formation de l'oxyde de carbone.

Autre procédé : fixation sur le pot d'échappement d'appareils dits « à catalyse ». Ceux-ci provoquent la formation d'anhydride carbonique sans danger et annulent presque totalement l'émission d'oxyde de carbone. Malheureusement, ces appareils sont vite encrassés et ils le sont surtout du fait de l'utilisation du plomb tétraéthyle dont la présence est actuellement tolérée et même légalement admise dans une certaine proportion parce que ce produit possède des propriétés antidétonantes et qu'il permet une meilleure carburation. La sagesse serait de prohiber complètement l'utilisation de ce produit.

Il est question à Paris d'équiper un certain nombre de taxis avec des moteurs diesels. Les expériences du professeur Moureu sont probantes : ces moteurs n'émettront plus d'oxyde de carbone ; s'ils sont bien réglés et s'ils ne comportent pas de surcharge, ils n'émettront même ni suies ni fumées ; il semble qu'à Londres, ces moteurs, qui sont déjà en usage, donnent satisfaction.

Le « bon réglage » est en l'espèce un élément indispensable : tout le monde sait que les camions et autobus équipés en moteurs diesels peuvent, lorsque leurs moteurs sont mal réglés ou qu'ils fonctionnent en surcharge, émettre des fumées et des suies non seulement malpropres et causes d'accidents, mais encore susceptibles de dégager des produits cancérigènes.

***

Les poussières, fumées, gaz et vapeurs, produisent dans le ciel un nuage de « vase atmosphérique » que les aviateurs savent bien reconnaître à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Ce nuage provoque une sorte d'obscurcissement qui empêche les rayons vivifiants du soleil d'atteindre

le niveau du sol (et par suite les habitants). Louis Besson, qui a bien étudié ces phénomènes, estime que la transparence de l'air de Paris est passée de 70 p. 100 en l'été de 1895 à 50 p. 100 en 1930 ; le nombre de jours de brouillard d'hiver pendant la même période est passé annuellement de 90 à 150, tandis qu'à Châteaudun le nombre des jours de brouillard est resté à peu près le même. L'insolation a diminué d'environ 25 p. 100 ainsi que les phénomènes de photochimie, au grand désespoir des hygiénistes qui ne cessent de réclamer de l'air pur et de la lumière, surtout pour les jeunes enfants.

La dispersion de poussières contenant des particules végétales et organiques, des virus, des germes microbiens, joue sans nul doute un rôle dans l'apparition de certaines épidémies et de diverses maladies allergiques, ainsi que dans la dissémination de certaines maladies chroniques. Son action est particulièrement nocive sur la santé des enfants et des personnes âgées.

Influence sur les sols, l'agriculture, la végétation et les animaux.

La pollution atmosphérique est également néfaste pour les sols qu'elle empoisonne. Pour l'agriculture, dans les régions voisines des centres industriels, elle s'affirme de plus en plus comme une source de gêne et de pertes sérieuses. Son action s'exerce fâcheusment sur l'arboriculture et la sylviculture en provoquant le dépôt de produits toxiques, de poussières et de cendres sur les fleurs, les feuilles et les fruits des arbres et des arbustes qui poussent dans nos bois, nos champs et nos jardins. La végétation, en effet, est particulièrement sensible aux « injures atmosphériques ». Naturellement, les animaux souffrent, comme l'homme, de ces pollutions et cenx qui mangent de l'herbe polluée sont exposés à certains risques. Un exemple : les fluorures provoquent chez les herbivores une maladie des os que connaissent bien les vétérinaires. Quand le fluor (ou ses produits dérivés) a souillé les fourrages ou les pâturages placés au voisinage de fabriques d'aluminium et de superphosphates, il peut entraîner, pour le bétail, la cachexie fluorique, maladie grave, très souvent mortelle.

Influence sur les matériaux, les pierres et les édifices.

Vestige de la combustion du soufre, l'anhydride sulfureux contenu dans l'atmosphère et spécialement produit par les chaudières (de calorifères ou autres) est actuellement pour les édifices et plus particulièrement pour les toitures métalliques un des agents de destruction les plus actifs.

Dès 1922, M. Florentin signalait que le monument aux morts de Bartholomé au Père-Lachaise, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame de Paris étaient gravement atteints. L'altération des matériaux est provoquée par l'acide

sulfurique contenu dans l'air et par le ruissellement des pluies acides sur les pierres de nos monuments, de nos édifices et de nos maisons.

La surface des pierres est comme salpétrée ; elle devient spongieuse ; la pierre est attaquée ; le sulfate de calcium qui se forme sous l'influence de l'anhydride fait éclater le calcaire qui s'effrite peu à peu et se désagrège. D'où dépenses considérables : la restauration de nos monuments coûte très cher aux finances publiques (Notre-Dame de Paris est constamment entourée d'échafaudages).

Alors qu'une toiture en zinc pouvait, il y a trente ans, faire un usage de vingt à trente années, on s'aperçoit qu'actuellement, il est indispensable de la reviser après cinq ou dix ans. D'où vient cette usure plus rapide aujourd'hui qu'autrefois ? Selon toute probabilité du développement du chauffage au mazout et au fuel dont les émissions soufrées rongent certains métaux.

Il existe en effet des mazouts qui contiennent jusqu'à 4 p. 100 de soufre, excellent combustible qui, malheureusement, produit en brûlant, non de l'anhydride carbonique, à peu près inoffensif, mais de l'anhydride sulfureux (SO_2) qui ne tarde pas à s'oxyder pour se transformer en anhydride sulfurique (SO_3) lequel, au contact de l'humidité atmosphérique, se transforme en *acide sulfurique* (SO_4H_2).

L'acide sulfurique, on le sait, est extrêmement agressif. Et cela au point que, même en quantité infinitésimale, il semble agir sur certains métaux, tels que le zinc. Pour le prouver de façon indiscutable, il faudrait tenter une « opération témoin » qui démontrerait que dans une région où l'on utiliserait uniquement des fuels désulfurisés, non seulement la teneur en anhydride sulfureux de l'atmosphère et en acide sulfurique aurait diminué, mais aussi que les matériaux cesseraient de se désagréger au rythme accéléré que nous constatons.

Il faut reconnaître que si l'extension du chauffage au mazout semble responsable, pour une part, de ces dégâts, certains charbons contiennent aussi un pourcentage de soufre non négligeable. Une politique sage conduirait donc ou à prohiber l'usage de ces charbons pour l'alimentation des foyers de combustion, ou à fixer le soufre qu'on retrouverait dans les cendres. La meilleure solution consisterait sans doute à découvrir un moyen industriel, d'un prix de revient admissible, capable de fixer l'anhydride sulfureux avant son élimination dans l'atmosphère. Ces problèmes sont aujourd'hui l'objet d'études particulièrement attentives, surtout de la part des techniciens et savants britanniques.

La désulfuration, grâce à des procédés techniques récemment mis au point, peut actuellement s'effectuer. Par malheur, elle est relativement coûteuse et le deviendra chaque jour davantage, car la désulfuration systématique du gaz de Lacq a rendu la France exportatrice de soufre et non plus, comme auparavant, importatrice. Mais, quand il s'agit de la santé d'un peuple entier, doit-on hésiter devant les sacrifices financiers ?

Autre aspect de cette grave question : faut-il attendre que les pétroles

du Sahara (qui, paraît-il, ne contiennent presque pas de soufre) nous soient fournis en quantité suffisante (dans deux ou trois ans disent les augures), ou doit-on dès maintenant exiger l'investissement nécessaire à la désulfuration des mazouts qui nous viennent du Moyen-Orient ?

Tant que ce problème du soufre contenu dans le combustible n'aura pas été réglé, on peut tout au moins, comme on l'a vu ou deviné en lisant cette courte étude :

1° Améliorer les installations : foyers (individuels ou d'immeubles) et conduits de fumée ;

2° Désulfuriser les fuels ou n'employer que des mazouts et des charbons dépourvus de soufre ;

3° Améliorer la conduite et l'entretien des appareils.

La question du soufre n'est pas seule en cause, plusieurs autres éléments contribuent à polluer l'air — et nous sommes loin encore d'avoir fait le tour du problème. Aussi, d'après le « Comité de Santé publique de l'Union européenne occidentale » il serait nécessaire d'entreprendre une série de recherches minutieusement préparées pour : 1° Préciser l'importance et la répartition géographique de la pollution de l'atmosphère tant en ville (usines, foyers domestiques, automobiles, camions) qu'à la campagne non loin des usines (notamment par rapport aux vents dominants) ; 2° Etudier les variations de cette pollution selon les changements atmosphériques (temps de brouillards et vitesse du vent) ; 3° Etudier ses effets nocifs et pathologiques sur l'organisme humain, sur les animaux, les plantes et les matériaux ; 4° Faire un choix d'appareils destinés à protéger les humains contre les effets du brouillard, à purifier l'air des appartements ou des salles d'hôpital ; 5° Examiner et au besoin imposer les moyens par lesquels on pourrait obtenir des industriels et des particuliers l'emploi de combustibles adéquats ou d'appareils capables de neutraliser les substances nocives et de retenir les poussières au moins jusqu'à un certain point ou de brûler plus complètement les particules des fumées (fumivores, catalyseurs, etc.) ; étudier ces procédés dans les usines (voie humide, voie électrique, cyclones, etc.) ; 6° Mettre au point les procédés permettant de mieux utiliser l'essence dans les automobiles et par là même de diminuer le dégagement d'oxyde de carbone ; 7° Organiser la décentralisation industrielle et faire un choix des zones où il conviendrait d'installer les usines causes d'insalubrité ; espacer les usines qui émettent des gaz nocifs dont le mélange devient particulièrement dangereux.

Dans la région parisienne notamment où la concentration des usines est extrême, où la densité de la population et par conséquent des foyers domestiques est considérable, où la circulation est intense, toutes les conditions se trouvent réunies pour que l'air devienne de plus en plus irrespirable. C'est donc dans la région de Paris qu'il faudrait pousser le plus activement les recherches.

Et pourtant, aussi pénible que soit aujourd'hui la situation pour les Parisiens, ils doivent se dire que, du point de vue du climat, ils sont favorisés par rapport aux Londoniens et aux habitants de certaines villes américaines. Dans la région londonienne, le « smog » est plus dangereux encore que chez nous en raison des brouillards maritimes. Le climat de Paris est (dans l'ordre du relatif) assez heureusement influencé par la situation particulière de la cuvette de l'Ile-de-France, souvent balayée par les vents dominants soufflant d'ouest en est.

Tant que l'élimination de ces produits résiduels n'aura pas été assurée et que leur évacuation ne sera pas rigoureusement réglementée, on assistera fatalement à un accroissement de la pollution qui, par certains temps, peut devenir extrêmement dangereuse, favoriser les épidémies et provoquer des décès, particulièrement chez les malades du poumon. Mais pour que les autorités puissent agir efficacement, il est indispensable que l'opinion prenne conscience de la gravité du danger. Cette tâche, nous croyons qu'il appartient à la presse et aux autorités médicales de l'assumer. La nécessité en paraît chaque jour plus impérieuse.

DOCTEUR ALBERT BESSON,
de l'Académie de Médecine.
Inspecteur général des Services d'hygiène
du Département de la Seine.

CHRONIQUE DES LIVRES

DE KARL MARX A MAO TSE-TUNG

par Henry CHAMBRE, s. j. (Spes)

Le P. Henri Chambre est un Jésuite déjà bien connu par ses études sur le marxisme et sur l'Union Soviétique. L'analyse qu'il donne du marxisme-léninisme et de son évolution, depuis Marx jusqu'à Mao Tsé-Tung est excellente. Si le dessein principal de l'auteur était de prouver ou de rappeler aux chrétiens progressistes qu'un marxisme chrétien est radicalement impensable, sa démonstration est concluante. Mais s'il comptait aussi ramener au christianisme des esprits que le marxisme a séduits l'on peut se demander si sa générosité n'a pas joué contre lui.

L'analyse de la doctrine adverse apporte beaucoup d'eau aux moulins du diable ; et elle occupe les neuf dixièmes du livre. En regard, la critique est brève et faible. Car affirmer que tel ou tel article de la philosophie marxiste est inacceptable pour le chrétien, c'est constater un fait, une incompatibilité, mais non fournir un argument. Cependant, l'ouvrage porte l'imprimatur. Sans doute en est-il du marxisme pour l'Eglise de 1959 comme il en était de l'héliocentrisme pour celle du XVIIe siècle : il est interdit d'y croire et permis d'en faire un très brillant exposé à titre d'hypothèse.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 145.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

ANDRE PIEYRE DE MANDIARGUES

Restif raconte dans *Le Spectateur nocturne* qu'il venait tous les jours à l'aube se promener rue Payenne, sous la fenêtre regardant un jardin de celle qu'il nommait *la marquise vaporeuse.* « La seule fenêtre par ici correspondant à la description de Restif, est celle devant laquelle vous voyez ma table à écrire », me dit Pieyre de Mandiargues en me faisant entrer dans son cabinet de travail.

Il habite une partie de l'ancien hôtel des ducs du Lude, et de son bureau il voit en effet un jardin, celui du musée Carnavalet, dont une allée bordée de vieux restes de pierre lui donne la quiétude d'un cimetière, qu'il n'avait sûrement pas au temps de Restif, car, m'explique Mandiargues, « ce ne sont là que des vestiges de Viollet-le-Duc ».

Dans cette pièce d'une noble hauteur, les murs sont couverts de tableaux. Face à la fenêtre de la marquise vaporeuse, un grand Chirico est entouré de nombreuses toiles ou dessins, tous d'une facture si diverse que l'on pose maintes fois une question qui n'a qu'une seule réponse : de Pisis. (Il était l'oncle de la ravissante Bona, femme de Mandiargues, et peintre elle-même de talent.) Cependant figurent aussi sur ces murs Tchelichev, Max Ernst, à plusieurs reprises Leonor Fini, et Bona naturellement.

Les meubles sont très encombrés d'objets, dont les plus frappants sont ceux que Mandiargues appelle « ma cavalerie fantôme », quatre pieds d'un cheval de bronze provenant d'une statue romaine, et sur la cheminée une scorie, légèrement modifiée par Dubuffet pour justifier d'être appelée Savonarole. « Entre l'époque de Braque, Matisse, et celle assez confuse des nouveaux peintres, un seul existe pour moi, dit Mandiargues, c'est Dubuffet. » Et il cite, pour s'en moquer, la phrase d'un jeune peintre

italien qu'il a lue dans le catalogue de son exposition : *Pour le peintre moderne, l'homme et le monde extérieur ont cessé d'exister.* « Forme d'esprit, ajoute Mandiargues, qui va avec celle de désintégration du monde. »

En arrivant, j'avais déjà remarqué dans le vestibule un collage que l'on pouvait croire échappé d'un incendie. C'est une œuvre de Burri, « le peintre de la désolation et de la mort, le peintre des mondes inférieurs, sinon même du monde infernal », a écrit de lui Mandiargues. Je m'attendais bien à ce que sa maison ne ressemblât ni par l'extérieur, ni par le contenu, à celle de tout le monde, et j'ai aimé le voir vivre parmi des choses choisies pour aller avec ses goûts, ses affinités, son génie particulier.

Le physique de Pieyre de Mandiargues n'est pas non plus celui de n'importe qui. D'une élégance naturelle, il est mince, habillé non sans une certaine recherche. Sous son visage rasé, les nerfs semblent courir à fleur de peau, ce qui donne à sa bouche, partie la plus sensible de sa physionomie, une mobilité d'expression que ne suivent pas ses yeux bombés qui regardent ailleurs, ou comme au-delà des mots qu'il prononce ou qu'il entend.

Il est né en 1909 à Paris. Les Mandiargues sont d'une vieille famille nîmoise, mais sa mère est Normande. C'est elle, Mlle Lucie Bérard, que Renoir peignit souvent, petite fille à la ceinture bleue, et qui figure avec ses deux sœurs sur un tableau célèbre sous le nom *L'après-midi des enfants à Wargemont.*

« Oui, j'ai eu des ancêtres littérateurs, si l'on peut dire cela de l'un d'eux, Alexandre Pieyre, qui fut au XVIIIe siècle précepteur des enfants du duc d'Orléans, ou d'un curieux fou, Pieyre de Boussuges, qui signa en 1880 Alphonse Pieyre un roman prophétique, où après des invasions, des bouleversements, et la conquête de la France par l'Allemagne ou l'Angleterre, je ne sais plus, mais c'est la même chose, il ne nous reste plus que la Bretagne. J'ai fait mes études à Paris, et avant de les terminer à Carnot, poursuit Pieyre de Mandiargues, j'ai été dans quelques écoles bizarres pour lesquelles ma mère semble avoir eu des prédilections. Je me souviens de l'école G., qui aurait plu à Larbaud. La majorité des élèves étaient sud-américains. Je partageais un pupitre avec le fils de l'ambassadeur du Mexique, qui rangeait parmi nos livres et nos cahiers un revolver avec lequel il tirait sur les chats se promenant sur les toits. M. G..., qui était protestant comme ma famille paternelle (ce qui explique sans doute qu'on me l'ait donné pour maître), avait une barbe rouge, et s'amusait à choisir quelques-uns de ses élèves pour les habiller en pâtres siciliens et les photographier. Ensuite, il allait au parc Monceau photographier les colonnes de la Nymphée, et il faisait des montages que nous admirions. Ce plaisir qui se passait innocemment nous paraissait innocent, et ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'il ne l'était pas autant que je le croyais. »

Et Mandiargues s'amuse encore à me décrire une boîte à bachot qu'il fréquenta, dirigée par une comtesse russe et installée dans un chalet suisse construit dans le parc de l'hôtel Lamballe à Passy. Les classes avaient lieu dans d'anciennes baraques de réfugiés belges, et les concierges étaient des Russes blancs qui se soûlaient à la vodka et la balalaïka.

Mais les fantaisies de son passé de collégien ne sont pas les seuls souvenirs d'avant « son âge d'oubli et de déraison » qu'il évoque devant moi. Un autre a laissé dans son esprit une empreinte ineffaçable. Quand il avait trois ou quatre ans, il vit sur une route suisse un chariot couvert (sorte de roulotte abritant une famille d'ouvriers piémontais), traînée par deux bœufs, qui, sous ses yeux, tomba dans un précipice. « Le plus ancien épisode qui eût marqué sa conscience profonde... allait ressortir avec ses détails les plus minces, ainsi qu'une gravure rupestre aspergée d'eau, tant d'années après l'événement... » Et l'admirable récit qu'il en fait sous le titre *L'enfantillage*, dans son dernier livre *Feu de braise*, est celui d'un homme pour qui « le passé et la mort règnent tyrannique-ment en lui ».

« Je n'ai pas aisément été reçu à mes bachots, reprend Mandiargues, car dès ma quinzième année je me suis désintéressé de mes études pour lire les poètes et les philosophes, m'y abîmant les yeux, car je tenais leurs livres cachés sur mes genoux, dans l'ombre de ma table de travail... Non, je n'ai jamais pensé à choisir un métier, ou alors j'hésitai entre plusieurs, ce qui est n'en préférer aucun. J'avais déjà, vers ma vingtième année, écrit des poèmes, que je ne montrai à personne. Timidité, manque d'ambition, je me cachais d'écrire. Puis, à vingt et un ans, j'ai eu la chance de me trouver indépendant, ayant hérité quelque argent. J'ai poussé assez à fond cependant des études d'archéologie et d'étruscologie, mais aussi acheté une automobile avec laquelle j'ai fait de grands voyages en Europe centrale et orientale, Hongrie, Transylvanie, Pologne, pays baltes. La campagne pour moi commençait après Budapest.

» Après 40, durant les années sordides, j'ai habité Monte-Carlo, et j'ai écrit *Hédéra ou la persistance de l'amour pendant une rêverie*, que j'ai publié à compte d'auteur. Même pas à compte d'auteur, se reprend-il, je me voulais amateur, et j'ai fait imprimer mon texte à une vingtaine d'exemplaires seulement, que j'ai donnés à des amis intimes, à ceux que j'avais dans le groupe surréaliste, et à Edmond Jaloux dont je connaissais le goût que nous avions en commun pour le romantisme allemand. C'est lui le premier qui a parlé de moi, dans *La Tribune de Genève*. Depuis lors, et tant qu'il a vécu, je suis allé souvent le voir en Suisse, et lui garde un souvenir ému. »

« Chez l'écrivain, comme chez tout artiste, dit encore Mandiargues, c'est d'un sentiment de merveille que provient la première impulsion créatrice. La littérature se pouvant dire simplement écriture, l'origine du désir d'écrire fut chez moi l'envie de chercher à recréer l'ivresse donnée par l'enchantement des romantiques comme Mérimée, Nodier, Hoff-

mann, Arnim. Mais on écrit aussi pour faire ce que personne n'a fait encore. On lutte avec le langage, on est tenté de le compliquer. Plus tard on le simplifie. (Et les mêmes critiques qui vous reprochaient vos inversions et vos incidentes se plaignent ensuite de ne pas les retrouver.) Je ne comprends pas la fâcheuse tendance qu'on a d'expliquer le besoin d'écrire par la solitude de l'écrivain ou du poète, et son besoin de communiquer avec les « frères humains ». Pour moi, l'écrivain digne aussi du nom de poète, dans la solitude même est en communication perpétuelle avec l'animal, le végétal et le minéral, autant qu'avec l'humain, et la terre, l'eau et le feu ne cessent de lui tenir compagnie. »

Mandiargues a maintenant publié une quinzaine de volumes (et dans cette revue même plusieurs très beaux textes) montrant bien qu'il est ce *voyant émerveillé* qu'il souhaiterait que fût tout écrivain-poète, et que « l'artificier responsable du monde fantasmagorique où nous sommes [lui] montre les voies qui sont celles du bizarre, du fantastique, de la violence, pour ne pas dire de la licence et de la brutalité, du panique et du funèbre, du convulsif et de l'incontrôlé ».

Sur ces chemins familiers à Mandiargues, sa démarche atteint à la perfection du rare, du singulier, de l'unique, d'un mouvement si juste, que lorsqu'il jette un mot inattendu celui-ci ne surprend pas plus que ne le fait dans l'eau vive une branche entraînée par le courant. Bien que — ou parce que — son écriture qui n'est jamais précieuse reflète si aisément son imagination, il travaille pourtant avec difficulté, dit-il, l'après-midi jusqu'au dîner dont il retarde l'heure, et tout en prenant sept à huit tasses de thé.

Avec Bona, il vit souvent à Venise, où ils possèdent près des Zattere une maison qui fut à de Pisis, et ils ont voyagé en Egypte, au Mexique, dans le sud des Etats-Unis, y faisant parfois de longs séjours.

Mandiargues (qui parle l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol) revient tout juste d'Allemagne. « Mon atavisme normand et provençal fait que j'ai toujours été hanté par l'opposition du Nord et du Sud, par l'effroi sensuel de l'homme du Nord dans les pays du Sud. Mon prochain livre sera un récit, assez érotique, naturellement, qui se passera dans le climat de l'Europe centrale du Nord. »

« Assez érotique naturellement », il a dit cela avec un sourire, comme une excuse. Rien ne prête aussi peu au sourire — il est le premier à le savoir — que l'érotisme, et moins que tout autre celui des livres de Mandiargues.

Dans *Le Lys de Mer*, long récit que l'on pourrait, s'il ne détestait ce terme, qualifier de roman puisqu'on y voit des personnages, un surtout, vivre et penser (et cette œuvre est en tout cas un chef-d'œuvre), l'érotisme gravement ordonné mène au plaisir taciturne et touche à l'angoisse et aux larmes.

Quant aux « objets merveilleux innombrables dans le monde extérieur », dont Mandiargues dit qu'ils vont « de la femme au poème, du

serpent au tableau, de l'orchidée au mur de faubourg, du bois brûlé ou lavé par les vagues au glacier, au galet et au récif à marée basse, du cristal de roche au volcan, à la mante religieuse et au réduve de la poussière (sans oublier la poussière même) », il en fait des descriptions minutieusement exactes qui paraissent d'un savant, mais sont d'un poète auquel rien de ce qui est forme, couleur et beauté n'est indifférent.

Et dans ce pays sans frontière entre la réalité et le rêve, l'étrange et le normal, où ses écrits nous conduisent, son humour — il en a beaucoup — atteste la présence rassurante de l'humain.

LA VIE PARISIENNE AU TEMPS DE GUYS, NADAR ET WORTH

Le musée Jacquemart-André n'était, il y a peu de temps encore pour la plupart des Parisiens, qu'un hôtel style Napoléon III dont la longue façade pompeuse sur le boulevard Haussmann contribuait à l'aspect triste et solennel que celui-ci prend aux approches de l'avenue Friedland. Rares étaient les visiteurs tentés d'y pénétrer, et ceux que la curiosité poussait à le faire ne gardaient de cette majestueuse demeure encombrée de meubles, tapisseries, tableaux, bronzes et marbres — tous pourtant d'une qualité rare — que le souvenir merveilleux des grandes fresques de Tiepolo dans l'escalier, représentant l'arrivée de Henri III à la villa Mira, sur la Brenta, ou celui plus délicat du petit Ucello du premier étage.

C'est en 1913 que Mme Jacquemart-André légua à l'Institut son hôtel de Paris et son château de Chaalis avec les collections qu'ils contiennent, et une rente qui, pour importante qu'elle fût, ne suffit plus à entretenir ces musées désertés par le public.

Mais aujourd'hui, si l'on dit à un chauffeur de taxi : « Au musée Jacquemart-André », il y va sans demander l'adresse. C'est là une des plus grandes satisfactions de M. Jean-Gabriel Domergue, dont l'objectif principal, depuis cinq ans qu'il en est directeur, fut d'animer ce lieu morose.

Il y a réussi en organisant des expositions qui soulevèrent un vif intérêt. La première fut celle des dessins de Léonard qui n'avaient jusqu'alors jamais quitté la Bibliothèque Vaticane, puis il montra un ensemble de toiles de Seurat. Mais ce fut, avant la belle exposition Toulouse-Lautrec du printemps dernier, celle du Second Empire qui surtout attira un large public.

En ce moment, sous un titre qui rappelle Offenbach, c'est à Guys, Nadar et Worth qu'il a demandé de représenter la vie parisienne de leur temps. Parmi eux, seul Nadar est Français. Guys est Hollandais, Worth Anglais, Offenbach Allemand. Mais c'est bien tout Paris que ces noms célèbres évoquent.

Les aquarelles, les lavis d'encre de Chine, les dessins à la mine de plomb, à la plume, avec rehauts de gouache, de Constantin Guys, il n'est personne qui n'en ait vu quelques-uns, et ne se soit enchanté de ces calèches débordantes de mousselines gonflées par les crinolines, où les petits

chapeaux sous l'angle d'une minuscule ombrelle, ont une grâce spirituelle, mise en valeur par les valets de pied imperturbables assis sur un siège entre les roues, insensibles ainsi que le cocher qui mène le fringant attelage, à tant d'exquises élégances posées entre eux comme des fleurs dans une corbeille.

« La foule est son domaine, comme l'air celui de l'oiseau, l'eau celui du poisson », disait Baudelaire de Guys, dont on croirait à voir les croquis qu'il fit de tous ces équipages, que sa vie se passa avenue de l'Impératrice à voir défiler les femmes du monde, les impures, les lorettes et les biches.

Or c'était un voyageur, qui vécut à Londres autant qu'à Paris, et alla en Espagne, en Italie, en Turquie, et en Crimée durant la guerre de 1854. Ses œuvres, exposées au musée Jacquemart-André, le prouvent, ainsi que la diversité de son observation. Si les filles, les marins, les soldats sont dans des bouges ou des maisons de rendez-vous pareils en tous pays, les femmes turques sont aux Eaux-douces d'Asie, la fille du Sultan se marie à Constantinople, les Italiennes se promènent à Naples, et les moines à Rome. La daumont impériale est devant le perron de l'Elysée, un tilbury passe dans Hyde Park, les courses sont à Epsom, le héraut d'arme à Londres. Une caravane traverse les Balkans, la bataille est à Inkermann, les prisonniers russes dans la plaine de Balaklava, bref (car il y en a plus de trois cents exposés) les dessins ou aquarelles de Constantin Guys sont ceux d'un grand reporter.

« La curiosité peut être considérée comme le point de départ de son génie », écrivait de lui Baudelaire. Mais aurait-il parlé de génie s'il avait vu autant de Guys qu'on en a réuni au musée Jacquemart-André ? Car parmi eux on peut se demander s'il ne reste pas quelques-unes de ces « ténébreuses ébauches de jeunesse » que le poète vit aussi dans l'atelier de l'artiste. Guys ne commença vraiment à travailler que vers la cinquantaine, et s'il a, paraît-il, trouvé seul « les ruses de son métier », il lui reste parfois une certaine gaucherie de dessin, celle qui peut-être donne le plus sûrement ce charme poétique aux silhouettes et aux gestes qui furent ceux de son époque. Aussi, ce miroir Napoléon III que nous tend Guys, bien qu'on en ait trop ici multiplié les reflets pour ne pas lasser les yeux, n'en reste pas moins le premier attrait de cette exposition pour un visiteur consciencieux et patient.

D'autres prendront un plaisir plus facile devant les admirables portraits par Nadar des célébrités d'alors, qui vont de Balzac, en passant par Dumas père, George Sand, Hugo, Nerval (et son aspect lourdement flaubertien surprend) jusqu'à Cléo de Mérode dont l'image plus grande que nature reste d'une perfection ravissante et servit d'enseigne au photographe dans le vestibule de son atelier. Attrape-nigaudes pour celles qui venaient y poser sans posséder cette beauté.

Et l'on voit l'une d'elles, en robe à casaque drapée de taffetas bleu, devant un appareil à jupon noir dont un photographe en redingote tient

la poire de caoutchouc. Jolie, d'ailleurs, s'il suffit pour le paraître d'avoir des traits réguliers : c'est un mannequin à tête de carton-pâte, et celui qui en fit le moule ne pouvait manquer de les lui donner. Mais son visage, ni son attitude ne correspondent à la robe 1860 qu'elle porte. Chaque mode impose un port et des manières différentes. Et si les scènes mondaines représentées au musée Jacquemart-André avec beaucoup de soin et de goût au milieu de meubles et d'accessoires d'époque, si les robes aux façons coûteuses et compliquées de Worth ou Laferrière, les chapeaux de Caroline Reboux sont authentiques, ils n'ont plus d'âme sur ces mannequins d'aujourd'hui. *La réception d'après-midi, le salon de musique, le départ pour le bal*, ont l'air de tableaux vivants posés dans un bal costumé du XXe siècle.

Et c'est un plaisir mélancolique, finalement, que donne cette exposition « à la recherche du temps perdu », en le montrant perdu pour toujours. Car elle souligne le côté fugace de ce qui fut la beauté, la grâce, l'élégance d'un âge disparu, dont l'expression ne sera jamais plus la même dans ceux qui suivront.

ACHARD A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Pagnol et Achard sur la même affiche, cela ne pouvait se voir que sur celle de l'Institut. On imagine mal l'un des deux Marcel écrivant un lever de rideau pour la pièce de l'autre, signant avec lui une comédie, bref partageant un succès. Chacun d'eux est trop capable de l'obtenir à soi seul pour demander à l'autre d'y participer. Mais sous la Coupole, leur collaboration fut flagrante, bien qu'elle n'apparût pas, c'est dommage, sous cette forme dialoguée où ils excellent entre eux, échangeant des répliques pertinentes, spirituelles, et souvent d'un ton assez osé.

Là, il n'était pas question à l'un de couper la parole à l'autre, avec une inconvenante familiarité, et la représentation était réglée pour qu'en deux heures on entendît deux monologues. Le meilleur rôle était distribué à Pagnol. Il répondait à Achard, longuement, sans que celui-ci pût placer un mot. Pourtant l'envie ne devait pas lui en manquer, car il savait sûrement où et comment il aurait dû le faire, puisque les Marcel avaient composé leurs solos alternés, côte à côte en Bretagne. Et ils durent bien s'amuser à combiner ensemble les effets qu'ils comptaient en tirer.

Pagnol avait aussi à traiter un meilleur sujet que celui dévolu à son confrère : c'était Marcel Achard, rien que Marcel Achard qu'il connaît par cœur. Tandis que celui-là devait prononcer une thèse sur M. André Chevrillon qu'il n'avait jamais vu, ni lu peut-être, et dont il dut compulser et méditer cet été les deux douzaines de volumes, avouant que « ces œuvres, tout admirables qu'elles soient, ne sont pas d'un abord facile, mais que l'austérité est en littérature mieux qu'une qualité, c'est une vertu ».

Celle de Marcel Achard fut de donner à ce devoir de vacances l'appa-

rence d'un plaisir facultatif, pris à découvrir à travers ses lectures obligées le neveu vagabond de Taine, l'écrivain voyageur, l'homme d'une grande distinction d'esprit, dont l'enfance fut charmante, et, à en croire Achard, semée de drôleries. Et c'est en poète toujours prêt à s'émouvoir et à s'éprendre de l'objet qui l'occupe, que notre auteur comique (ou que l'on convient, sans nuance, de qualifier ainsi) fit le panégyrique de son prédécesseur « sur ces banquettes que l'on appelle à tort fauteuils », fit remarquer Pagnol qui en connaît l'inconfort. Et s'il était d'usage à l'Académie française de sortir de scène pour revenir saluer le public qui applaudit, Marcel Achard aurait eu au moins douze rappels.

Nullement inquiet de l'accueil triomphal fait à ce ravissant premier acte, Marcel Pagnol, sûr de l'intérêt qu'on prendrait au second, attendit que le silence revînt dans la salle pour le commencer.

« Mon but, dit-il à peu près au nouvel académicien, n'est pas de gâter votre plaisir ; je me propose seulement de tempérer la superbe qui pourrait défigurer votre modestie à cause des éloges que je vais selon l'usage vous décerner, et peut-être aussi à cause de l'idée embellie que vous semblez avoir conçue de vous-même, en vous voyant dans ce costume que vous portez aujourd'hui pour la première fois, avec une élégance discrète et une satisfaction visible. »

Marcel Achard, on le sait, cherche dans la vie quotidienne à ne pas s'habiller comme le commun des mortels, et son habit vert le différenciait aussi des Immortels. Il frappait par la largeur des broderies faisant revers sur la poitrine. Mais pour une fois, affirma-t-il, c'est lui qui était traditionnellement vêtu. « J'ai fait faire la copie exacte du costume d'académicien dessiné par David. » Son épée est d'une fantaisie plus personnelle. Sur la garde, composée par le joaillier Schlumberger, on retrouve symboliquement les titres de ses pièces, quartier de lune, ballon, portée de musique, fleur de pomme de terre, etc., en or, en émaux, en pierreries. Il y aurait une étude à faire sur le degré de popularité d'un académicien qu'indique le luxe de son épée, puisque c'est la coutume qu'elle lui soit offerte par ses amis et admirateurs. Celle de Marcel Achard est splendide.

Et quand Marcel Pagnol lui rappelait l'affection et la fidélité de ses amis lyonnais lors de ses débuts difficiles à Paris, c'est ceux que Marcel Achard a maintenant dans toute l'Europe et aux Etats-Unis (et depuis le printemps dernier il a dû encore s'en faire d'indéfectibles au Japon où il est allé) qu'il aurait dû ajouter à ce groupe tenace. On ne peut approcher Achard sans subir son charme et sa gentillesse, on ne peut entendre parler de lui sans deviner qu'on y succomberait.

Et c'est cela que durent penser ceux qui ne le connaissent pas personnellement, en écoutant le discours éblouissant par la forme et l'esprit, où Marcel Pagnol retraça les épisodes d'une vie qui fut toujours guidée par le cœur, où la bonne humeur fut souvent le masque élégant du courage, l'ironie celui des déboires. On sentait que les traits, exigés par la tradition académique, qu'il décochait à Marcel Achard, ne visaient si juste

que parce qu'ils étaient dirigés par une tendresse fraternelle pour l'ami, une estime pour l'homme, une admiration pour l'auteur dramatique. « *Patate* est votre chef-d'œuvre et peut-être bien un chef-d'œuvre tout court. »

Et l'on croyait entendre, en écho au *Monsieur* avec lequel il s'adressait à lui, l'accent (marseillais) du « Oh ! jobasse, que je suis content de te voir ici », dont il l'accueille plus habituellement.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE DES LIVRES

UN HÉROS RÉVOLTÉ, CLAUDE BARRÈS

par Pierre LYAUTEY (*Julliard*)

Vers la fin de sa vie, Maurice Barrès édita et préfaça les souvenirs de l'aïeul Jean-Baptiste, officier de la Grande Armée. Philippe Barrès, son fils, combattant de 14-18, prit pour sujet de son premier livre *La Guerre à vingt ans*. Voici que Pierre Lyautey nous dit ce que furent la vie et la mort d'un quatrième Barrès : Claude, fils de Philippe, petit-fils de Maurice, engagé de la France Libre à l'âge de dix-sept ans, tué en Algérie, à l'âge de trente-quatre ans, en mai 1959, après s'être couvert de gloire sur le Rhône, en Hollande, en Indochine, en Corée. Physiquement, Claude Barrès était taillé en hercule ; moralement, c'était un garçon d'une intrépidité étonnante et qui ne semble avoir trouvé un peu de bonheur, de liberté, de tranquillité de conscience que dans un genre d'existence que le commun des mortels qualifie volontiers de fou. « Baroudeur » est un terme trop simple pour définir une âme aussi complexe.

Max Olivier qui, comme correspondant de guerre, l'a connu en Corée, affirme : « Il était torturé par l'anxiété de se montrer digne de sa tradition familiale. » Mais ce n'est qu'une note parmi d'autres. Telle lettre où le jeune officier raconte une patrouille faite autour des tombeaux désertés des empereurs d'Annam est d'une intensité poétique remarquable : envoûtement asiatique. « Je regrette parfois, écrit un jour Claude Barrès, de n'avoir pu entrer à la Légion. Etre officier est encore une concession. Chef de bande, voilà qui eût été idéal. » Et un autre jour : « Comment ne pas devenir de plus en plus indifférent à cette salade et ne pas rechercher la forme la plus attrayante d'aventure personnelle ? » Il ne se faisait aucune illusion sur la situation en Indochine ; il se révoltait, il se bagarrait, il se réfugiait dans la solitude.

En Corée, entre deux coups de main périlleux, il a connu le désenchantement : « Il y a encore sans doute pas mal de choses qui méritent que l'on risque sa vie pour elles, pour l'instant elles m'échappent... J'ai décidé qu'on n'aurait pas ma peau. J'en ai assez, bon Dieu, d'être pris pour un imbécile simplement parce que je crois aux choses auxquelles on m'a appris à croire, parce que j'agis comme on m'a dit qu'il était bien d'agir. » Son éducation, son instinct l'avaient-ils trompé ? Le monde change, les idées évoluent. « Au fond de tout cela, constatait-il, il y a une disparition lente du respect de l'homme qui accepte de risquer sa vie pour une conviction. La place de gens comme nous est très difficile à trouver. Nous ne pouvons avoir que la satisfaction d'une conviction fière et toute personnelle, et par voie de conséquence, l'étiquette de désaxés... » Ces lettres familières, et par instants pathétiques, sont vraiment celles d'un héros de notre temps.

P. F.

(*Suite de la chronique des livres page 163.*)

par THIERRY MAULNIER

LE RIRE ET L'ANGOISSE

PARCE que M. André Malraux a annoncé voici quelques mois, et commencé de réaliser, son intention de rendre la première place, à la Comédie-Française, aux grands textes de la littérature dramatique, et notamment à la tragédie, une place qui s'y était amenuisée au profit de Labiche et de Feydeau, faut-il considérer que la comédie, faut-il considérer que le théâtre de divertissement et de détente est désormais persécuté en France ? Dans son discours de réception à l'Académie française, le charmant Marcel Achard a cru pouvoir dire que les auteurs comiques étaient désormais en France des auteurs maudits. Marcel Achard lui-même serait sans doute assez surpris qu'on le crût sur parole. On sait bien qu'une certaine part est toujours faite, dans les discours académiques, à ces jeux de l'esprit qui en égaient la solennité ; et Marcel Achard lui-même n'a voulu, en l'occasion, que nous amuser un peu. Un de nos plus brillants critiques, M. Jacques Lemarchand, lui a répondu avec le même sourire et de la même encre, que Marcel Achard, revêtu de l'habit vert et l'épée des suprêmes honneurs littéraires au côté, au début de la quatrième année consécutive de triomphe pour *Patate*, ne devait pas espérer très sérieusement nous faire admettre qu'il était désormais entré dans la catégorie des Van Gogh et des Rimbaud. Ni lui, ni le cher André Roussin, ni Marcel Aymé, ne sont condamnés, ni près de l'être, aux représentations de misère, dans des granges meublées d'un tréteau et de quelques chaises, devant quelques douzaines de spectateurs avides de révolte et d'aventure.

En fait, nous sommes très loin de l'époque où Stendhal se plaignait de ce que la comédie était méprisée par le public parisien, avide seulement de passion et de larmes. De nos jours, le théâtre comique se porte bien. C'est même lui qui se porte le mieux, et tout particulièrement dans sa forme « boulevardière ». Ne généralisons pas. De *Dialogues des Carmélites* à *Beckett ou l'Honneur de Dieu*, en passant par le *Journal d'Anne Frank*, des drames modernes ont connu de brillantes séries de représentations sur les scènes privées — c'est-à-dire sur les scènes où l'on n'a pra-

tiquement pas d'autre ressource, pour équilibrer un budget, que les entrées des spectateurs payants. Ce qu'il est convenu d'appeler « l'avant-garde » échappe aussi, depuis quelques années, à la seule malédiction qui puisse frapper le théâtre, celle des salles vides. En ce moment même, une pièce d'Audiberti est installée pour la saison entière au Théâtre La Bruyère, M. Ionesco entre au Théâtre de France chez Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, M. Adamov est joué chez Vilar et sur de nombreuses scènes, en Europe occidentale comme en Europe orientale. Donc, tout semble aller assez bien aussi de ce côté-là.

Pourtant — tous les jeunes auteurs qui font le tour des théâtres parisiens en essayant de placer leur premier manuscrit le savent bien — la première question d'un directeur en tendant la main vers la brochure qu'on leur apporte est : « Est-ce une comédie, au moins ? » Et leur commentaire le plus fréquent, lorsqu'ils rendent au malheureux candidat, après lecture, l'ouvrage qu'ils dédaignent ou qui leur fait peur, est : « Ah ! Si vous m'apportiez une bonne comédie ! » Une comédie, une bonne comédie « de boulevard », rassurante et légère, un peu égrillarde si possible, un peu amère au besoin, mais avec discrétion, n'est certes pas assurée du succès — rien n'est jamais sûr au théâtre — mais elle constitue, de toutes les entreprises théâtrales, celle qui comporte la moindre part de risque, et le plus grand nombre de chances d'une exploitation profitable. Pour un spectateur qui aime aller au théâtre écouter un texte de haute qualité littéraire, s'interroger sur le destin humain, entendre des vérités insolites et dures, il en est bien quatre qui veulent seulement se détendre, rire, « passer une bonne soirée ». L'angoisse est d'un moins bon rapport que la gaieté.

C'est pourquoi — j'ai déjà eu l'occasion de le noter ici — le ministère de la Culture est dans son rôle en encourageant les grands subventionnés à maintenir la tradition du théâtre sérieux et à élargir autant que possible, par des prix de places modérés, le public susceptible de donner à ce théâtre son attention et son appui. A une condition toutefois. C'est que soient prises en même temps les mesures compensatoires destinées à éviter l'étouffement du théâtre d'art privé, sous peine de voir les salles qui ont fait la gloire de ce théâtre, incapables de lutter à armes égales avec les grands subventionnés, se rallier l'une après l'autre aux brillantes facilités commerciales du pur divertissement.

Il est entendu qu'il peut y avoir de bonnes comédies boulevardières ; il m'arrive comme à chacun de prendre plaisir à de telles comédies, et il est très bon que des auteurs y consacrent un talent, un métier, et parfois un charme de l'écriture qui ne sont point méprisables. Il n'en est pas moins certain que si nous en venions au point où les seules chances réelles d'une carrière théâtrale fructueuse, pour un jeune auteur, seraient du côté de la comédie bourgeoise à cinq ou six personnages écrite selon des conventions éprouvées avec une imagination prudente et l'aptitude commerciale à satisfaire l'attente d'une clientèle d'habitués, le théâtre lui-même serait bien malade.

Deux comédies de ce style ont récemment été mises à l'affiche : l'une, *Mousseline*, de M. Louis Velle, au Théâtre Fontaine ; l'autre, *Blaise*, de M. Magnier, au Théâtre des Nouveautés. L'une et l'autre assez adroitement agencées selon des recettes connues pour leur inusable efficacité depuis plus d'un siècle : écrites non pas seulement avec l'espoir de « faire de l'argent » — cet espoir au théâtre n'est point condamnable, et les plus grands écrivains de théâtre l'ont eu comme les autres — mais dans une évidente subordination de tous les autres soucis à ce souci majeur et non sans les concessions qui s'ensuivent au confort mental et même à la vulgarité de goût du spectateur moyen des fauteuils d'orchestre. L'une et l'autre fort bien accueillies par la presse et par le public des générales, elles ont eu des fortunes un peu différentes : la seconde nommée, *Blaise*, fait salle comble tous les soirs, tandis que le succès de *Mousseline* semble un peu plus hésitant. Ce qui est caractéristique, c'est que ces deux résultats, l'un très brillant, l'autre suffisant, ont été obtenus avec la mise en œuvre de moyens financiers relativement modestes, et sans le concours de vedettes consacrées. Voilà bien, de tous les chemins du théâtre, celui qui comporte le moins d'épines. Mais il ne nous conduit nulle part. Il me paraît que le critique s'acquitte de sa mission, à l'égard de tels ouvrages, en signalant à ceux qui les aiment, et qui n'aiment guère qu'eux, leur pouvoir divertissant, c'est-à-dire leur réussite *dans leur ordre*. Par leur nature même, ils ne posent aucun problème, n'incitent à aucune réflexion ; il est tout à fait inutile d'en résumer l'intrigue, ce qui ne pourrait que nuire au plaisir de ceux qui iront les voir. Bref, il n'y a à peu près rien à en dire.

Au même moment que ces amusettes, et aussi éloigné d'elles qu'une planète l'est d'une autre, voici le *Long Voyage vers la Nuit*, d'Eugène O'Neill, adapté par M. Pol Quentin, au Théâtre Hébertot. Est-ce le chef-d'œuvre du dramaturge en qui tout le monde s'accorde à reconnaître le géant du théâtre américain ? C'est en tout cas, de toutes les pièces de lui que nous connaissons, la plus extraordinaire. Non par sa structure et sa forme, presque classiques — les « unités » y sont elles-mêmes respectées, et le dépouillement, le dédain des péripéties extérieures, est le même que dans *Bérénice* — mais par la nudité et la force terrible du témoignage biographique. *Long Voyage vers la Nuit*, c'est seulement une journée de la jeunesse d'Eugène O'Neill, une journée dans la famille d'Eugène O'Neill au moment le plus affreux et le plus désespéré de l'histoire de cette famille. Pas un détail qui ne soit strictement véridique. Les lieux et les noms eux-mêmes sont presque tous respectés, au point que l'auteur avait demandé que la pièce ne fût jouée que vingt ans après sa propre mort. La gageure tenue est que dans cette pièce sans événement — on ne peut appeler événement la découverte, faite au cours de la pièce, que la mère, après une période de désintoxication, est retournée à la drogue, et la nouvelle que le plus jeune des fils, Eugène O'Neill lui-même, tuberculeux, devra aller passer six mois dans un sanatorium — la tension dramatique ne faiblit pas une seconde pendant trois

heures, et que les quatre personnages, le père, la mère, les deux fils, s'y dévoilent au contact les uns des autres dans leur misère, leur solitude, leurs tares, et aussi, et surtout, leur vain et pathétique effort pour venir au secours les uns des autres.

Dans les jugements que l'on porte sur cet ouvrage considérable, où le dialogue épouse toutes les nuances et les sinuosités de la psychologie romanesque, assume toute la richesse intérieure du roman, sans jamais perdre la vertu d'efficacité proprement théâtrale, il faut se garder de deux erreurs. La première est de considérer *Long Voyage vers la Nuit* comme une œuvre naturaliste ou « réaliste », à la manière du vieux Théâtre Antoine. La seconde, est de la considérer comme une pièce « noire ». Il n'y a pas trace dans le drame d'O'Neill de la convention naturaliste (le naturalisme était une convention), et le caractère pour ainsi dire quotidien des relations entre les êtres n'y est que le chemin par lequel ils sont conduits jusqu'à la révélation d'eux-mêmes, jusqu'à l'aveu de leur vérité intérieure. Le dédain de l'anecdote est total. D'autre part, s'ils se déchirent, ce n'est pas dans la haine, c'est dans l'amour et dans leur effort pour s'aimer. Ils se nuisent et voudraient s'aider. Ils sont prisonniers de leur égoïsme ou de leur angoisse personnelle, et ils voudraient se rejoindre et se réchauffer au même feu. J'ai entendu une spectatrice très simple dire des personnages, en écoutant cette pièce terrible : « Comme ils s'aiment ! » Oui, et comme l'auteur, qui est lui-même l'un d'entre eux, les aime ! Sans illusion, sans complaisance, consciente de ses limites et de son échec, la tendresse humaine est là : elle est même le vrai sujet de l'œuvre.

Long Voyage vers la Nuit est servi par l'interprétation qui lui était absolument nécessaire, je veux dire une interprétation de premier ordre : M. Jean Davy, d'une sobriété et d'une humanité convaincantes, avec quelques touches de comique très fin, dans le rôle que créa Frédéric March ; M. Michel Ruhl, qui a beaucoup de poésie naturelle, et M. Pierre Vaneck, qui joue d'une façon proprement admirable sa grande scène du dernier acte, dans les rôles des deux jeunes gens ; Mlle Christiane Muller, très amusante et très juste dans les apparitions de la petite domestique. Enfin, Mme Gaby Morlay.

A Mme Gaby Morlay, toute la presse a tressé des couronnes. Disons simplement qu'elle règne sur le plateau du Théâtre Hébertot avec une vie et une vérité souveraines. A elle seule, elle est un spectacle dans le spectacle : le spectacle d'une comédienne du tout premier rang, déployant toutes les ressources de son art dans un rôle à sa mesure.

THIERRY MAULNIER

CONSTITUTIONS MISES A MAL

par Pierre Audiat

Au lendemain du Dix-huit Brumaire (9 novembre 1799) circula une caricature qui, sans doute, amusa les Parisiens plutôt qu'elle ne les indigna : on y voyait la République du Directoire, écroulée sur un canapé de style Directoire (évidemment !), coiffée du bonnet phrygien, vêtue, à la romaine, comme il sied (tunique, manteau et sandales), levant le bras gauche au ciel et s'écriant : « *En me violant trois fois, ils m'ont causé la mort ! ! ! !* » Ces quatre points d'exclamation étaient suivis de... *Requiescat in pace.*

La jeune personne ainsi mise à mal était la Constitution de l'an III, née le 23 septembre 1795 et morte le 10 novembre 1799, après une existence brève et tourmentée, durant laquelle elle avait dû subir les assauts de toutes les factions, depuis les Jacobins babouvistes jusqu'aux royalistes pressés de prendre leur revanche, en passant par les modérés de toutes nuances. En fait, ces quatre années avaient été une période anarchique où s'étaient effondrés l'autorité de l'Etat, le pouvoir de l'administration et — source des plus grands maux — la confiance en la monnaie. Depuis longtemps chacun avait l'impression que « ça ne pouvait plus durer », mais il fallut que Bonaparte, au retour d'Egypte, tranchât dans le vif et usât de la force des armes pour abattre les Assemblées (Conseil des Anciens et Conseil des Cinq-Cents) établies par la Constitution de l'an III, substituer le Consulat au Directoire, mettre le pouvoir exécutif dans la main de trois consuls sur lesquels il ne tarda guère à s'attribuer la primauté.

Mais est-il exact que le Dix-huit Brumaire ait été un *pronunciamento ?* Certes l'image des grenadiers de Leclerc et des cavaliers de Murat, expulsant les Cinq-Cents *manu militari* de l'Orangerie de Saint-Cloud, s'impose

— Ci-dessus : Bonaparte en présence des Directeurs. Gravure d'époque. (Bulloz.)

à notre esprit pour nous suggérer la violence faite à la Constitution en vigueur, mais quand on y regarde d'un peu près, ainsi que vient de le faire M. Albert Ollivier, dans un livre brillant et attachant[1], les choses ne paraissent pas aussi claires. C'est que les Français, dont la maturité politique est acquise depuis plusieurs siècles, ont un grand respect pour la légalité. Ils veulent bien renverser un régime, substituer une Constitution à une autre, mais à condition de pouvoir affirmer « qu'ils sont dans leur droit », et que leur révolution est *justifiée*. Quand — le fait est rare — c'est incontestablement au moyen de l'insurrection qu'ils ont triomphé, leur premier souci est de légaliser, par des considérations plus ou moins spécieuses ou par des ratifications plus ou moins régulières, leur prise de pouvoir. On ne voit pas qu'aucun régime, nouvellement instauré en notre pays, ait cru superflu de se passer d'une justification *a priori* ou *a posteriori*.

Si vulnérable qu'à la lueur des événements nous apparaisse la Constitution de l'an III, elle avait été en réalité soigneusement méditée, ingénieusement conçue, modelée par l'expérience que ses auteurs avaient des Constitutions précédentes. Une déclaration des *Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, complétant la déclaration de ses *Droits* : l'affirmation que la souveraineté réside dans l'ensemble des citoyens et qu'elle s'exprime par leurs suffrages ; le pouvoir législatif émanant de deux Conseils : les *Cinq-Cents* qui ont l'initiative des lois, et les *Anciens*, qui approuvent ou rejettent les résolutions des Cinq-Cents, mais n'ont pas la faculté de les amender ou de les réformer ; le pouvoir exécutif confié à un collège de cinq directeurs, dont, en principe, aucun ne peut prendre le pas sur ses collègues ou viser à la dictature ; un pouvoir judiciaire indépendant ; des révisions constitutionnelles possibles, mais entourées d'un tel luxe de garanties qu'une révision ne saurait théoriquement aboutir à un changement profond de la Constitution — toutes ces dispositions étaient, sur le papier du moins, rationnelles et formaient un système cohérent qui s'opposait à toute tyrannie : celle d'un homme ou celle des masses.

Pourtant les coups d'Etat, avortés, réussis ou demi-réussis, qui s'étaient succédé de 1796 à 1799, avaient prouvé que, lorsque l'Etat est faible, les Constitutions se lézardent, puis sont à la merci d'une poussée plus ou moins violente. A la veille du Dix-huit Brumaire, l'Etat était parvenu à un point de débilité tel que la Constitution de l'an III, plusieurs fois remaniée, ne tenait que par miracle. Dans la brève introduction qu'il a mise à l'ouvrage de M. Albert Ollivier, M. Gérard Walter souligne les deux causes immédiates du 18 Brumaire. Pour alléger le budget des dépenses, le Conseil des Cinq-Cents avait jugé bon de supprimer d'un seul coup trente et un généraux de division, trente-deux généraux de brigade, trente et un adjudants généraux, plus un grand nombre de commissaires des guerres et d'officiers de santé. Comme seul le chiffre des victimes était publié,

1. *Le Dix-huit Brumaire*, avec une introduction de Gérard Walter dans la collection : *Trente journées qui ont fait la France* (Gallimard, éditeur).

tous les officiers vivaient dans la crainte d'avoir l'oreille fendue. On peut croire que l'Armée, qui avait déjà peu de considération pour les représentants des citoyens, se trouva fort mal disposée envers les porteurs de haches.

D'autre part, la situation financière, toujours critique, était devenue désespérée. Une fois de plus en France, les caisses du Trésor étaient vides. Voté par le Conseil des Cinq-Cents en juin 1799, un emprunt forcé — un de plus ! — de cent millions de francs à lever sur les citoyens jouissant d'une certaine aisance, avait été littéralement bafoué par les possédants qui, ouvertement, refusaient de payer ou inventaient mille combinaisons pour échapper à la loi. Sur les cent millions exigés on ne recueillit que 428 000 francs. « Paris, centre des grosses fortunes, n'avait versé que 112 188 francs. »

Lorsque, le 16 octobre 1799, Bonaparte furieux contre Joséphine dont il a appris, en Egypte, les infidélités, regagne son hôtel particulier de la rue de la Victoire, il est bien loin d'avoir arrêté le plan dont le 19 Brumaire marquera l'achèvement. Sans doute, son frère Lucien Bonaparte va être élu président du Conseil des Cinq-Cents, et c'est un gros atout dans son jeu, mais quel jeu ? Au surplus, la campagne d'Egypte n'a pas été si heureuse qu'il réapparaisse en vainqueur ; il est suspect aux hommes politiques, à Sieyès en particulier, qui veut bien se servir de lui à la condition que son rôle soit strictement militaire. Enfin les conspirateurs sont tellement divisés, hésitants, prêts à passer d'un clan dans l'autre, qu'il en résulte un imbroglio que M. Albert Ollivier évoque dans son livre, plutôt qu'il n'en démonte toutes les pièces.

C'est dans ce réseau d'intrigues que Bonaparte, audacieux certes mais intimidé par l'atmosphère glacée des assemblées, va se frayer la voie qui le conduira au siège de Premier Consul. Notons à ce sujet que le projet d'un Exécutif confié à *trois consuls* n'est pas une idée de Bonaparte ; ce projet avait été envisagé le 29 septembre 1799 lors d'une conférence qui avait réuni, avec Sieyès et Lucien Bonaparte, un groupe d'hommes politiques. Dès ce moment on aperçoit le souci qu'ont les conspirateurs de violer la Constitution légalement, si l'on peut ainsi s'exprimer : d'abord on userait du droit, reconnu par la Constitution de l'an III, qu'a le Conseil des Anciens de transférer les Conseils hors de Paris — ceci afin d'être à l'abri d'une réaction du peuple de Paris, toujours turbulent. Ensuite le Conseil des Anciens proposerait un plan de réforme constitutionnelle, le transmettrait au Conseil des Cinq-Cents en lui demandant de décider que ce plan serait soumis aux citoyens appelés à se prononcer par *référendum*. (Ce processus ne nous rappelle-t-il pas quelque chose ?)

Le gros obstacle était d'obtenir l'adhésion du Conseil des Cinq-Cents « dont la majorité, écrira Lucien Bonaparte, hostile à toute réforme constitutionnelle, n'aspirait qu'à suivre l'exemple de la Convention, en s'emparant de tous les pouvoirs ».

La manœuvre se déroule, le 18 Brumaire, à peu près comme elle avait

été conçue : le Conseil des Anciens, dans une séance matinale tenue aux Tuileries, adopte un décret qui transfère le Corps législatif à Saint-Cloud à partir du 18 Brumaire, et charge de l'exécution du présent décret le général Bonaparte « qui prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale ». Mais Bonaparte n'est pas d'humeur à être le simple exécutant des décisions des Anciens. Comme il doit prêter serment devant ceux-ci, il en profite pour s'affirmer le meneur de jeu et prononce un bref discours — qui n'était pas au programme — où il montre déjà le bout de l'oreille, car, débordant le texte du décret, il jure en son nom et en celui de ses compagnons d'armes : « Nous voulons et nous aurons une République fondée sur la vraie liberté, sur la liberté civile, sur la représentation nationale ». « *Trop tôt, le tonnerre !* » durent penser quelques-uns des Anciens, rompus au jeu de la politique.

Le lendemain, 19 Brumaire, à Saint-Cloud, où siègent les Anciens dans une galerie du château, les Cinq-Cents à l'Orangerie, Bonaparte, par son zèle et son emportement, va compromettre le succès de la manœuvre. Le discours véhément qu'il prononce devant les Anciens, où il rappelle que « la Constitution est invoquée par toutes les factions et a été violée par toutes », où il s'en prend à des conspirateurs qu'il se refuse pourtant à nommer, où il dévoile, partiellement, les intrigues qui se sont nouées autour de lui, ce discours, peu parlementaire, ne plaît pas aux Anciens qui aperçoivent déjà le sabre suspendu sur leurs têtes.

Aux Cinq-Cents, l'accueil qu'il reçoit est pire. Lorsqu'à seize heures, Bonaparte pénètre dans la salle des Cinq-Cents et indique d'un geste qu'il veut prendre la parole, il est — la scène est fameuse — hué par l'Assemblée, et le cri, très redoutable (car la « mise hors la loi » n'est pas une simple menace), de « *Hors la loi* le dictateur », éclate. Malgré l'intervention de Lucien Bonaparte qui préside, Bonaparte, protégé par quatre grenadiers, est contraint de se retirer. Il est désemparé, car la partie semble à ce moment perdue. On connaît la suite : Lucien Bonaparte essayant de renouer le fil de la conjuration, puis abandonnant le fauteuil présidentiel, enfin l'intervention des grenadiers qui « *foutent tout ce monde-là dehors* » — *dixit* Murat — « tout ce monde », c'est-à-dire ceux des Cinq-Cents qui étaient demeurés à l'Orangerie.

On coupe ordinairement le film après cette séquence, mais en réalité il est loin d'être terminé. De dix heures à quatre heures du matin, le 20 Brumaire, les deux Conseils : Anciens et Cinq-Cents, tiennent plusieurs séances, au cours desquelles, vaille que vaille, les décrets prévus sont adoptés avec une *apparence* de légalité, mais avec des commentaires d'une flagrante hypocrisie. Quant au décret essentiel, il est ainsi rédigé : « *Le Corps législatif crée provisoirement une commission consulaire exécutive, composée des citoyens Sieyès, Roger Ducos, ex-Directeurs, et de Bonaparte, général, qui porteront le nom de consuls de la République.* » Bonaparte vient en troisième position, mais il aura sa revanche.

Au fond, Bonaparte sent qu'il a mal manœuvré. M. Albert Ollivier rap-

porte les propos échangés à Saint-Cloud, en fin de journée, entre Bonaparte, son frère Lucien et Sieyès.

— *Le citoyen Sieyès avait raison, dit Bonaparte. Quels fous furieux ! J'avoue qu'il valait mieux les consigner.*

— *Il valait encore mieux ne pas aller aux Conseils, réplique sèchement le frère.*

— *Oh ! oh ! réplique Bonaparte en se tournant vers Sieyès, le citoyen-président nous gronde et il n'a peut-être pas tort, chacun son métier.*

Ainsi, pour être sorti de son rôle, pour avoir « mangé le texte » de ses partenaires, Bonaparte, si paradoxal que cela puisse paraître, a failli faire échouer la *révision* de la Constitution de l'an III. Il est vrai que sans les troupes mises à la disposition de Bonaparte « afin d'assurer la sûreté de la représentation nationale », les Cinq-Cents n'auraient pas vraisemblablement adopté cette révision... O comédie ! ô tragédie !

***

Le deuxième volume des *Mémoires de ma Vie* [1] par Charles de Rémusat, présentés et annotés par le professeur Charles-H. Pouthas, couvre les années 1820-1832 : il nous permet donc de voir, par les yeux d'un jeune aristocrate libéral, qui a pour chefs de file Guizot et Thiers, la révolution de 1830, grâce à laquelle la branche cadette des Bourbons, représentée par Louis-Philippe, se substitua à la branche aînée, qui devait s'éteindre avec le petit-fils de Charles X, le comte de Chambord. C'est l'occasion de vérifier combien le souci de la légalité ou, si l'on préfère, le sentiment d'être dans leur droit, a toujours hanté nos révolutionnaires. Rapprochés des mémoires d'autres contemporains, en particulier ceux de Guizot, qu'on aurait tort de négliger, les mémoires de Rémusat éclairent deux points demeurés assez obscurs : 1° Qui, en fait, a violé la Constitution, c'est-à-dire la Charte de 1815, octroyée par Louis XVIII ? 2° Les insurgés qui voulaient, en 1830, l'instauration d'une République avaient-ils raison ou tort lorsqu'ils prétendaient qu'on leur avait volé la victoire, et qu'ils avaient tiré les marrons du feu au profit des bourgeois libéraux, dont le rôle, au cours des « Trois glorieuses » (28-30 juillet 1830) avait été quasiment nul ?

A la première question, la réponse n'est pas douteuse : le mouvement insurrectionnel est une riposte aux célèbres « ordonnances » qui violent et l'esprit et la lettre de la Charte de 1815. Le 25 juillet 1830, en effet, Charles X et le chef du Cabinet, Polignac, lancent quatre ordonnances : l'une, qui supprime la liberté de la presse, viole l'article 8 de la Charte ; une autre prononce la dissolution de la Chambre des députés, qui vient d'être élue, c'est-à-dire avant même que cette Chambre se soit réunie et qu'elle ait manifesté son opposition ; une autre enlève aux

1. Plon, éditeur.

patentés leur droit de vote, c'est-à-dire modifie, sans l'assentiment des Chambres, le régime électoral ; la quatrième convoque pour le 19 septembre les Collèges électoraux, soulignant ainsi ce qu'ont d'inconstitutionnels et la dissolution d'une Chambre qui n'a pas siégé et un changement autoritaire du régime électoral.

Les tenants des ultras soutiendront bien que l'article 14 de la Charte donnait au Roi le droit « de faire les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'Etat », mais comme l'observa plus tard Beugnot qui avait collaboré à la rédaction de la Charte : « *Si quelqu'un eût prétendu que ces mots : « faire des règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'Etat » voulaient dire violer les lois et prendre la dictature, il eût grandement surpris la commission et l'article n'eût pas été voté.* »

Au demeurant, de part et d'autre, on savait parfaitement à quoi s'en tenir. Si, au début de l'année 1830, le pays semblait calme, le gouvernement et l'opposition (qui groupait constitutionnels, républicains, bonapartistes) s'attendaient l'une et l'autre à une crise. « *Les coups d'Etat populaires*, écrit Guizot, *devaient se laisser entrevoir, prêts à répondre aux coups d'Etat royaux* ». « A répondre » ; la tactique des Constitutionnels qui veulent la Charte, rien que la Charte, toute la Charte, apparaît nettement : le coup d'Etat populaire doit être une *riposte*. Il est possible également que Charles X et son gouvernement eussent souhaité le déclenchement d'une insurrection qui eût justifié la riposte d'un coup d'Etat royal.

Toutefois un fait, passé presque inaperçu, est caractéristique de la volonté qu'avaient les vainqueurs de rester dans la plus stricte légalité. Lorsque le duc d'Orléans eut accepté, non sans hésitation, la lieutenance générale du royaume, il lança, le 31 juillet, une proclamation qui se terminait par ces mots : « *La Charte sera désormais une vérité.* »

« *Cette reconnaissance implicite de la Charte, même pour la réformer,* écrit Guizot, *déplut à quelques-uns des commissaires qui s'étaient rendus au Palais-Royal et je ne sais à quel moment précis et par quels moyens ils y firent substituer, dans* Le Moniteur *du 2 août, cette absurde phrase :* « Une *Charte sera désormais une vérité* », *altération que* Le Moniteur *du lendemain 3 août démentit par un erratum formel.* »

On le voit, pour les libéraux et les constitutionnels qui vont former l'état-major politique de Louis-Philippe jusqu'à sa chute, en 1848, la révolution de Juillet tend non pas à abroger la constitution précédente, mais au contraire à rétablir les principes proclamés par la Charte de 1815.

L'attitude prise par « les vainqueurs » de juillet fournit déjà un élément de réponse à la deuxième question : les républicains avaient-ils tort ou raison de s'estimer frustrés, et presque dupes ? Il est clair, effectivement, que parmi les opposants — constitutionnels, républicains, bonapartistes — seuls les constitutionnels avaient atteint le but qu'ils visaient et bénéficiaient directement de la victoire. Or leur rôle dans la bataille

avait été minime, pour ne pas dire insignifiant. Au service de la Révolution ils avaient mis leurs cerveaux, mais point leurs bras.

Le témoignage apporté par Rémusat dans ses *Mémoires* est d'autant moins récusable que — et ceci est entièrement à son honneur — il ne cherche nullement à majorer la part que ses amis et lui ont prise aux *Trois Glorieuses*. Députés, journalistes, collaborateurs du *Globe* et du *National* tiennent bien des conférences pour décider de ce qu'ils ont à faire, mais, pratiquement, ils ne font rien sinon des articles, qui ne paraissent pas, des tracts qui ne vont pas loin, des plans qui n'auront de valeur que si la révolution triomphe. A l'exception de Carrel, homme d'action, et de Casimir Périer qui ose dire à ses amis : « *Nous serions déshonorés si nous ne nous mettions pas avec la population de Paris* », tous veulent se borner à la résistance légale. Aussi bien, lorsqu'ils voient les troupes royales occuper les points stratégiques de la capitale, ils sont pris de peur ; convaincus qu'ils vont être arrêtés, ils se cachent ; Broglie conseille même à Rémusat de s'enfuir à l'étranger. Le soir du 28 juillet, la partie leur paraissait perdue.

« *J'allai à la fin de la journée chez Guizot,* écrit Rémusat. *On y avait peu de nouvelles et encore moins d'espérance. On ne doutait pas que les troupes fussent bientôt maîtresses de l'émeute. On le croyait* a priori, *d'ailleurs. Carrel était venu quelques moments auparavant dire qu'il avait couru Paris, que la résistance perdait du terrain, qu'il n'y avait rien à en attendre et que chacun devait songer à sa sécurité. Son opinion était décisive en pareille matière.* »

C'est seulement le 29, en voyant *la population de Paris* entamer la lutte que les hommes de pensée reprirent espoir. Rémusat qui circule — prudemment — dans Paris, montrant patte blanche tantôt aux royalistes, tantôt aux insurgés, observe les ouvriers en armes descendant des hauteurs de Clichy, la formation des barricades, les accrochages entre la troupe et les émeutiers ; il assiste au reflux, peu compréhensible alors, des troupes royales et à leur évacuation de Paris, sans, pour autant, retrousser ses manches et faire le coup de feu ; ce geste d'ailleurs n'aurait été ni dans sa ligne de conduite politique, ni dans son humeur.

On sait aujourd'hui que si l'insurrection n'a pas été matée, la raison en est dans l'attitude de Marmont qui ne voulait pas que le sang français coulât, et surtout dans la défection de plusieurs régiments, gagnés à la cause de l'insurrection. Si l'on admet que ces transfuges sortaient en grande majorité du peuple, on peut conclure que c'est bien la *population de Paris* qui a gagné la bataille des Trois Glorieuses. Il est vrai que, dans cette population en armes qu'on va voir reparaître souvent durant le XIXe siècle, il y a, comme disait fort lucidement Victor Hugo, des *lions* et des *tigres* (on pourrait ajouter : des *hyènes*). Ce ne sera pas la dernière fois où la légalité l'emportera finalement sur la violence. « Devenir le gouvernement légal », suprême pensée de nos plus fougueux révolutionnaires !

LES CROISÉS ET LES SAINTS

L'histoire des Croisades, même après la somme, en trois volumes monumentaux, de René Grousset, n'est pas définitivement écrite. Cette aventure merveilleuse, autant par son caractère épique que par ses prolongements spirituels, continue à susciter les recherches des historiens et à poser des problèmes à ceux qui, ne se contentant pas de savoir, voudraient aller au fond des choses — et des âmes. Le cours que Paul Alphandéry avait professé à l'Ecole des Hautes Etudes, a été reconstitué par l'un de ses disciples, M. Alphonse Dupont, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, et publié sous le titre : *La Chrétienté et l'Idée de Croisade*[1]. Le deuxième et dernier tome, couronné par des conclusions de M. Alphonse Dupont lui-même, vient de paraître.

On recommandera cet ouvrage aux lecteurs qui se sentent la force de suivre des historiens pensifs dans leur exploration du passé : ils prendront conscience, grâce à leurs guides, du fait que la Croisade est à la fois une synthèse de ce que le mysticisme, l'ésotérisme, la foi avaient déposé dans l'âme collective, et la préfiguration des mouvements, idéologiques et passionnels qui, dans les siècles suivants, attireront les masses vers les grands réformateurs et les révolutionnaires aux mains pures. Grandiose aperçu qui embrasse l'humanité tout entière dans son passé et dans son devenir.

— A ceux qui craignent le vertige et qui voudraient seulement connaître ce qu'étaient exactement ces croisés qui, du XIe au XIVe siècle, s'acharnèrent à conquérir puis à reconquérir — vainement — une terre sainte et lointaine ; ce qu'ils voulaient, ce qu'ils espéraient ; comment ils ont vécu dans le royaume franc de Jérusalem qui alla s'amenuisant jusqu'à disparaître ; quels enseignements, quelles leçons, quels bénéfices, moraux ou matériels ils ont tirés de leurs expéditions ou de leurs enracinements, Mme Régine Pernoud offre un livre : *Les Croisés*[2] dont on peut prédire, sans risque de se tromper, qu'il obtiendra une audience égale à celle de *La Vie et la Mort de Jeanne d'Arc d'après les témoignages du procès de réhabilitation.*

La connaissance que Mme Régine Pernoud, Conservateur du Musée de l'Histoire de France, possède du Moyen Age est solide et profonde ; les documents qu'elle a rassemblés sur les croisés, leurs mobiles, leur action, leur genre d'existence, leurs réalisations, leurs rapports avec les peuples bigarrés de l'Orient, Arméniens, Syriens, Grecs, Arabes, chrétiens, hérétiques, musulmans, ne laissent dans l'ombre aucun des aspects, divers et souvent déconcertants, de ces héros, tantôt sublimes, tantôt livrés à leurs instincts, mais tous brûlés par une passion dont nous avons du mal à mesurer l'intensité.

1. Collection *L'Evolution de l'Humanité* (Albin Michel, édit.).
2. Hachette, éditeur.

L'ouvrage est admirablement construit; après avoir établi les fondations et les soubassements de l'édifice, Mme Régine Pernoud dresse, cariatides imposantes, les statues de trois croisés-types : le croisé mystique (saint François d'Assise), le croisé sans la foi (l'empereur du Saint-Empire : Frédéric II), le parfait croisé (saint Louis). Et, sculptés en bas-reliefs sur le fronton, les croisés de l'avenir : le « planiste », qui est déjà un colonisateur, et le saint qui est et restera un missionnaire. Pour animer des personnages dont certains sont si éloignés de nous, la science et l'art ne sont pas suffisants ; il faut encore une sympathie qui ait pouvoir d'évocation. Cette sympathie ne peut naître que d'une foi commune à des chrétiens.

En même temps que ce livre-clef, paraît un très beau livre d'images : *Dans les Pas des Croisés* [1], qui en est le commentaire visuel. Mme Frédérique Duran a capté dans son objectif les vestiges (sites, monuments, sculptures, peintures, miniatures) d'une extraordinaire épopée ; reproduites en noir et en couleurs par des procédés techniques qui nous émerveillent chaque jour davantage, ces photographies nous saisissent non seulement par leur beauté mais par leur rayonnement : elles suggèrent, plus encore que les mots, la force et la grandeur. Le texte, les notices historiques et archéologiques dus à Mme Régine Pernoud sont en parfaite harmonie, on s'en doute, avec les images.

— La nécessité, pour l'historien, de n'être pas complètement étranger aux sentiments religieux qui animaient les croisés et leurs adversaires rend très difficile et presque impossible une relation impartiale de la croisade contre les Albigeois, qui de 1209 à 1244, mit à feu et à sang le Languedoc. En effet cette croisade — car il s'agit bien d'une croisade ordonnée par le pape Innocent III —, pour la première fois, n'est pas dirigée contre des infidèles, mais contre des chrétiens, hérétiques sans doute, mais chrétiens : les Cathares. Or, avec le recul des siècles, l'hérésie cathare ne nous apparaît plus comme une déviation monstrueuse et diabolique de l'orthodoxie ; au contraire, elle nous semble tendre à un christianisme épuré (*cathare*, on le sait, signifie *pur*) sinon dans ses dogmes, du moins dans sa morale. Les cathares annoncent les « réformés » et les « jansénistes » qui, à l'origine, réprouvent surtout le relâchement des mœurs dans le clergé catholique et la somptuosité païenne des cérémonies de l'Eglise.

En écrivant *Le Bûcher de Montségur* [2] (16 mars 1244), Mme Zoé Oldenbourg a voulu garder une sorte de neutralité entre Croisés et Cathares ; elle y a réussi, non par un habile balancement, mais en exposant toutes les pièces du dossier, sans ménagements, sans réticences, mais aussi sans sectarisme. A peine sent-on, dans ces quatre cent cinquante pages d'une typographie serrée, percer la pitié que l'on éprouve pour des vaincus, qui

1. Hachette, éditeur.
2. Collection : *Trente journées qui ont fait la France* (Gallimard, éditeur).

ont succombé après avoir déployé une résistance acharnée à des forces considérablement supérieures.

Montségur, la dernière citadelle où se sont retranchés les Cathares, le bûcher sur lequel sont brûlés deux cents d'entre eux qui avaient refusé d'abjurer, deviennent le symbole d'un combat surnaturel non pas entre les forces du Mal et les forces du Bien, mais entre des légions adverses composées l'une et l'autre d'anges et de démons. *Le Bûcher de Montségur* sera peut-être discuté sur divers points ; il reste que c'est un très beau livre, où la richesse d'information égale la clarté d'exposition.

— L'Eglise a rangé de parfaits croisés au nombre des saints, dont saint Louis ; même après les croisades, certains des saints qu'elle a reconnus ont les caractères du croisé. C'est Mme Régine Pernoud qui fait cette remarque dans le livre *Jeanne d'Arc* [1] qu'elle vient de publier. Jeanne est animée par l'esprit des croisades, c'est-à-dire qu'au-delà du but visé, elle va s'efforcer de restaurer le plan divin. Elle dira à Charles VII, lors de leur première entrevue : « Vous serez lieutenant du roi des cieux, qui est *roi de France.* » Tout dans ce livre de deux cents pages, utilement illustré, est d'une rare qualité. Il contient, au surplus, une excellente leçon de méthode critique en histoire.

— Les saints sont de mieux en mieux servis, si l'on me passe cette expression, par les laïcs. Naguère l'hagiographie semblait un domaine réservé aux clercs. Aujourd'hui des écrivains renommés, des romanciers classés s'y aventurent avec bonheur.

Saint Vincent de Paul fut l'un des premiers, croit-on, à inspirer un auteur aussi « boulevardier » que l'était Henri Lavedan, de l'Académie française. Bien qu'il ait débuté dans la littérature par le roman, M. Daniel-Rops, de l'Académie française, lui aussi, s'est consacré depuis longtemps à l'histoire du judaïsme et du christianisme.

La biographie intitulée *Monsieur Vincent* [2] est un condensé des chapitres qu'il a consacrés à saint Vincent de Paul dans *L'Eglise des Temps classiques.* Ici Daniel-Rops, s'adressant à un large public, ne retient de la vie du saint que les traits les plus marquants et les plus frappants. A vrai dire, son texte, excellent, sert de support à une documentation illustrée, dont la nouveauté et la présentation sont extrêmement remarquables.

— L'intervention de M. Henri Bosco, auteur de savoureux romans tels que *L'Ane Culotte* ou *Le Mas Théotime*, dans l'hagiographie est inattendue, mais elle se révèle des plus heureuses. Encouragé par M. Daniel-Rops, qui a écrit la préface de son ouvrage : *Saint Jean Bosco* (1815-1888) [3], M. Henri Bosco s'est risqué à retracer l'existence de « ce saint de notre temps », dont il croit être le petit cousin. Avec cette familiarité, cette cordialité, cette allégresse qui caractérise les auteurs méditerranéens, M. Henri Bosco nous raconte l'histoire du petit paysan piémontais qui, surmontant

1. Collection : *Le temps qui court* (Le Seuil).
2. Collection : *Biographies illustrées* (Editions du Chalet, Lyon).
3. Gallimard, éditeur.

des difficultés incroyables, se heurtant à une hostilité presque générale, réussit à fonder deux ordres religieux : Les *Salésiens* et les *Filles de Marie-Auxiliatrice*, l'un et l'autre destinés à sauver ceux et celles que Gilbert Cesbron a appelés « chiens perdus sans collier ». Sa canonisation, très rapide (elle date de 1934), indique assez que son œuvre a été tenue par l'Eglise pour miraculeuse, au sens propre du mot. A égale distance de l'emphase et de la vulgarité, M. Henri Bosco nous restitue, tantôt avec bonhomie, tantôt avec gravité, la figure de celui qui fut acrobate, prestidigitateur, quêteur d'âmes, bâtisseur, rêveur inspiré et thaumaturge.

QUELQUES LIVRES

— *La Vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*[1] que publie M. Robert Flacelière, professeur à la Sorbonne, est l'un de ces livres « carrés » qui intéressent toutes les catégories de lecteurs et n'en déçoivent aucune. Etudiants de seize à quatre-vingts ans, amateurs de culture, curieux d'un passé qui rayonne encore sur l'Occident, y trouveront une nourriture délectable et les spécialistes sourcilleux n'y trouveront rien à redire.

Il n'existait pas, croit-on, un ouvrage facilement accessible, où fussent recueillies des informations aussi nombreuses et aussi précises sur les institutions et les mœurs des Grecs, particulièrement à Athènes au siècle de Périclès (450 à 350 de notre ère). Nous voyons vivre, au jour le jour, ces citoyens, moins nombreux que les habitants des cantons helvétiques, mais qui ont tenu, dans le monde ancien et moderne, une place immense.

Bien des opinions qui traînent dans notre esprit depuis le collège seront, à la lumière de ce livre, rectifiées ou bouleversées : ainsi l'élection des magistrats nous apparaît dépendre autant du sort que des suffrages ; la condition des Athéniennes est très différente de celle que nous imaginons ordinairement ; la religion grecque, avec ses rites sans grand contenu spirituel, et ses « mystères » auxquels même les esclaves — ces « intouchables » — peuvent être initiés, pose une énigme délicate à résoudre.

M. Robert Flacelière n'avance rien qu'il n'appuie sur des citations convaincantes, souvent plaisantes, toujours choisies avec la sûreté que seule une très vaste érudition peut conférer.

— On commence à bien voir que la renaissance des arts et des lettres a eu d'autres foyers que l'Italie du Quattrocento : la Bourgogne fut, au XVe siècle, le centre d'une civilisation raffinée, très comparable à la Florence des Médicis. Or bien que la Bourgogne soit un des plus beaux « morceaux » de notre France, bien que les chroniqueurs de l'époque nous aient laissé d'abondants documents sur la vie mouvementée des ducs de Bourgogne et sur le faste de leur cour, nous n'avons plus une conscience très claire de l'héritage que la France tient de la Bourgogne.

1. Collection : *Les vies quotidiennes* (Hachette).

Un historien, qui est aussi un écrivain de qualité, M. Luc Hommel, membre de l'Académie royale belge, professeur à l'Université de Louvain, s'est attaché à raviver les couleurs, un peu effacées, de fresques admirables. Le portrait qu'il nous donne de Marguerite d'York [1], qui eut deux rois d'Angleterre pour frères et fut l'épouse de Charles le Hardi (que nous appelons le Téméraire), est celui d'une de ces « dames » qui, au XVe et au XVIe siècle, eurent en politique un rôle aussi important que les princes et, souvent, réparèrent leurs erreurs. Morte à cinquante-sept ans — en 1503 — Marguerite d'York qu'on nommait Madame la Grande, et qu'on avait surnommée la duchesse Junon en raison de son habileté à ourdir les intrigues, est un personnage d'une attachante complexité ; entre elle et Elisabeth Ire, qui régna sur l'Angleterre un siècle plus tard, il existe certaines ressemblances.

Pour nous guider dans les dédales de son cœur, pour nous donner quelque idée d'une princesse noble et rusée, rapace et généreuse, pieuse et magnifique, il fallait un historien et un psychologue, tel que M. Luc Hommel.

— Nous ne ferons injure à personne, en disant que la chronologie russe ne nous est point familière ; au jugé, nous situerions dans le temps le tsar Ivan le Terrible — oh ! nous connaissons bien son nom — à la hauteur de Louis XI, alors qu'il est à peu près contemporain de notre Charles IX. La Russie au XVIe siècle est un monde si étrange, si différent de l'Europe occidentale, ses maîtres ont un aspect si déconcertant, que nous admirons M. Henry Vallotton d'avoir réussi à écrire une biographie d'*Ivan le Terrible* [2] qui le rapproche de nous au point que nous avons — presque — le sentiment d'avoir aperçu, derrière ses masques, l'homme.

Au reste, les historiens russes eux-mêmes ont porté sur *Ivan le Respecté* (il paraît que *grozni* signifie non pas *terrible*, mais *respecté*) des jugements contradictoires, les uns le couvrant d'opprobre, les autres voyant en lui l'un des fondateurs de la Russie moderne et même de la Russie soviétique. Sur ses vices et sur ses crimes qu'il a confessés publiquement, selon une « autocritique » fort spectaculaire, tous sont d'accord. Il s'est vautré dans l'ivrognerie et la débauche, il a fait assassiner sept mille personnes environ, il a tué — un simple mouvement de colère ! — son fils en l'assommant d'un coup de bâton, noyé de ses mains l'une de ses épouses, parodié scandaleusement la vie monacale, voilà le passif. Mais voici l'actif : il a arraché le peuple à la tyrannie des boyards, repoussé les Tartares loin de Moscou, tenté de donner à son pays un accès sur la Baltique, commencé la marche vers l'Est en direction de la Sibérie. Comment ce grand Slave pourrait-il être soumis à nos critères ?

M. Henry Vallotton, qui n'a épargné ni son temps ni sa peine, qui a fouillé, lui-même, les archives russes, reste hésitant et se garde de rendre un arrêt. Il nous livre « le monstre », après nous l'avoir dépeint, en des

1. *Marguerite d'York ou la Duchesse Junon* (Hachette).
2. Fayard, éditeur.

scènes dramatiques fort bien composées, se déchaînant pour le meilleur et pour le pire. A nous de juger, si nous l'osons.

— Le cardinal Mazarin qui aimait tant — trop ! — les belles choses, eût été charmé de tenir entre ses mains fines le précieux livre, à la reliure rouge et or, enrichi de cent cinquante illustrations dont huit en couleurs, que pour nos étrennes l'édition française [1] a voulu nous offrir. M. Georges Mongrédien a eu l'idée originale de demander à des auteurs qui sont tous des écrivains mais non pas tous des historiens, d'écrire les huit chapitres déroulant la vie du Cardinal-Ministre : ainsi M. François Nourissier nous parle des Mazarinettes (les nièces de Mazarin), M. Maurice Schumann traite de *Mazarin européen* et M. Roger Vailland de *L'Emigrant* (on s'attendrait plutôt à : *Le Voluptueux*). La bigarrure plaît, comme on dit. D'autant plus que M. Roger Pognon, Conservateur au Cabinet des Estampes, a dirigé les recherches iconographiques qui ont abouti à huit « séquences illustrées », remarquablement « photographiées et cadrées » en noir et en couleurs. Un de ces livres qu'il sera élégant de laisser flâner sur la table d'un salon.

— La Marquise de Pompadour trouvera, aux champs élyséens, un adoucissement aux amertumes qu'elle connut, durant son éclatante et douloureuse existence, à la lecture du livre [2], qu'avec sympathie et tendresse M. Adrien Thierry, ambassadeur de France, a publié récemment.

Assurément, depuis Pierre de Nolhac, la favorite la plus brillante de Louis XV avait été en partie lavée des accusations portées contre elle par des historiens farouches ou féroces. Quand on a fait le compte, que reste-t-il ? Etant la maîtresse du roi, elle s'est défendue contre les intrigues qui tendaient à l'évincer ? Quoi de plus naturel ! Elle a dépensé beaucoup d'argent pris sur la nation ? Sans doute, mais moins que la reine Marie-Antoinette, et souvent pour des œuvres qui ont enrichi notre patrimoine. Elle a influé sur la politique et cette influence a été malheureuse ? Outre qu'il ne faut pas exagérer cette influence, peut-on affirmer qu'une autre politique eût été meilleure ? Louons plutôt, avec M. Adrien Thierry, Madame de Pompadour, non d'avoir égayé le morose Louis XV, mais d'avoir doté la France d'un style ravissant.

— Joachim Murat qui, parti de peu, devint le plus brillant cavalier de l'Empire, épousa Caroline, sœur de Napoléon Ier, et dut à son beau-frère d'occuper, pendant quelques années, le trône des Bourbons d'Espagne à Naples, serait peut-être moins satisfait du livre que M. Jean-Paul Garnier, historien et diplomate, a intitulé *Murat, roi de Naples* [3]. C'est que si l'auteur rend à sa bravoure, à son courage, l'hommage qui leur est dû, il lui est difficile d'admirer le ménage Murat, dans son gouvernement de Naples. La bonne volonté ne manquait ni à Caroline, ni à Joachim, mais le peuple napolitain n'est pas facile à manier, et Murat n'était pas de taille à se

1. *Mazarin*. Collection : *Génies et Réalités* (Hachette).
2. *La Marquise de Pompadour* (Editions La Palatine).
3. Plon, éditeur.

mesurer avec des diplomates étrangers qui comptent parmi les plus habiles de tous les temps.

M. Jean-Paul Garnier, au prix de patientes recherches, a éclairé d'un jour tout nouveau une page d'histoire mal connue. Il est le premier à regretter, j'en suis sûr, que ses conclusions puissent, dans l'Empyrée, affliger le brave Murat, mais la vérité impose sa dure loi.

— Il est presque dérisoire de signaler en quelques lignes *Vie et Mort des Français* (1914-1918), l'émouvant mémorial [1] que trois anciens Normaliens, MM. André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux ont composé, et qu'un de leurs camarades de promotion, M. Maurice Genevoix, de l'Académie française, a présenté avec l'éloquence simple et directe qui lui est propre. Au moment où la génération de la Grande Guerre descend vers les portes de la nuit, il était nécessaire que ses représentants les plus habiles à tenir une plume laissent un témoignage qui fût exactement « à hauteur d'homme ». C'est bien, sous trois aspects, la première guerre mondiale, telle que l'ont vue et vécue les combattants des premières lignes, parfois si proches de l'ennemi, que, d'une tranchée à l'autre, on entendait le martelage des pioches et, presque, le battement des cœurs.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette, éditeur.

CHRONIQUE DES LIVRES

LA TERRE ET LES MIRACULÉES

par Marcello Fabri *(La Colombe)*

ROMANCIER, dramaturge, moraliste, philosophe de l'art et poète (dont le dernier recueil, *Notre-Dame de la Chair*, a vu le jour récemment), Marcello Fabri aura été tout cela, sans recueillir de son vivant tout le fruit de son labeur inspiré. *La Terre et les Miraculées* mérite d'occuper une place de choix dans son œuvre posthume, comme une interrogation sur le destin des civilisations et des mythes religieux sur lesquels elles se fondent. On y retrouve son horreur des idoles, de la patrie « ennemie des patries », de la religion, « veuve de ses dieux morts », de la « soi-disant Justice » et de la « soi-disant Morale », du faux-devoir et du faux-honneur, et, contée par un poète qui ne répugne pas à créer des mots nouveaux, toute l'histoire de l'humanité, de ces foules « miraculées » qui s'élèvent à tâtons au-dessus des ténèbres, sous l'influence de deux héros, éternels antagonistes : « l'Homme au Miracle », réincarné en chaque prophète, et le « Contempteur », animateur de chaque révolution.

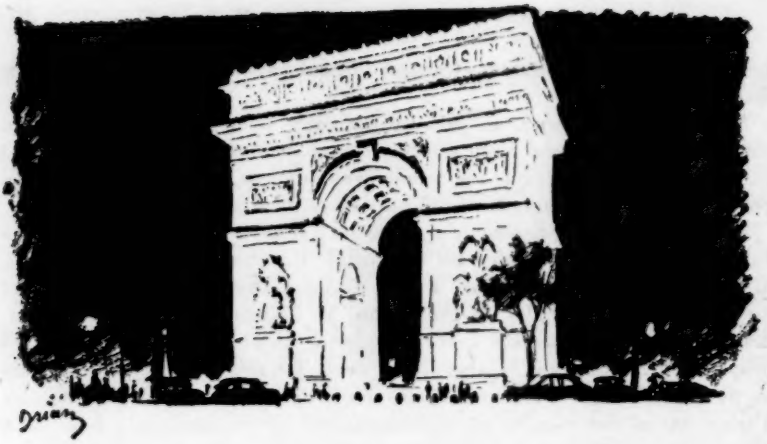
PIERRE DE BOISDEFFRE

MON UNIVERS

DANS la collection de livres d'enfants « Mon Univers », éditée par la maison Armand Colin, nous signalons trois agréables ouvrages : l'un sur *Les Arbres*, l'autre sur *Le Théâtre*, le troisième *Le Bestiaire*, sur la vie animale. Ces petits ouvrages présentés avec goût sont illustrés par Bernard Kagane et Jacques Dollé. Cette collection s'adresse aux enfants de huit à dix ans.

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 178.)



LE MOIS A PARIS

Hommage a Pascin. — Le Paradis terrestre de Carzou. — Les *Peintres-Graveurs français*, en attendant la rétrospective d'ensemble que le musée d'Art moderne *doit* à l'un des plus grands peintres et dessinateurs du XXe siècle, présentent à la Bibliothèque nationale une quarantaine de ces estampes, peu connues de maints amateurs. Comme Rowlandson, comme Toulouse-Lautrec, comme Rodin, dont il descend, Pascin a beaucoup donné au blanc et noir. Pierre Dubreuil, instigateur de cet hommage, se souvient des « soirées de dessin » du boulevard de Clichy, véritables orgies s'adressant aux yeux, où ces deux amis se grisaient des rythmes créés par un corps affranchi de toute pudeur. Pascin aimait crayonner sur le papier carbone des dactylographes qui transmet à la feuille vierge des contours à la fois pâles et comme engraissés. N'était-ce pas déjà procéder en graveur ?

Approchons-nous de tout près de ces eaux-fortes à peine mordues et de ces vernis mous, pour mieux percevoir le chant fiévreux de légers contours qui précisent avec autant de force que de volupté les rythmes et la forme. Plusieurs ont pour thèmes des paysages ou des scènes exotiques (*Nègres en Floride, Cubains*) ; beaucoup nous transportent, sous le prétexte d'un *Hommage à Vénus* ou d'une *Salomé devant Hérode*, dans un Orient fabuleux. Quand la couleur intervient, comme dans les illustrations pour *Fermé la Nuit* ou pour *Cendrillon*, c'est avec la même discrétion et la même subtilité que lorsque Pascin lave une aquarelle. Un modelé aérien, tout en demi-teintes, en irisations, des safrans, des bleus, des verts glauques, jouant avec la diversité des ocres charnels, permettent à la sensation, si intense pourtant, de sembler naître d'un rêve.

Il y a même comme un accent mystique dans cet érotisme familier et quasi familial. La parabole de l'*Enfant prodigue* a hanté Pascin aussi bien dans ses estampes que dans ses dessins et ses peintures. Au milieu des femmes-enfants, le fugitif a trouvé l'illusion d'un foyer. Assises ou couchées sur les sofas grenat ou verts de nos aïeules, l'oisiveté gonfle leurs membres tièdes, et la stupidité ou le vague de leurs regards, leur impudicité même, tout contribue à créer paradoxalement un climat surnaturel.

— Après avoir évoqué il y a deux ans, sous le titre d'*Apocalypse*, l'infernal de la vie moderne, Carzou se réfugie dans ce qu'il appelle le *Paradis terrestre*, titre ne convenant qu'à demi aux produits d'un visionnaire que ne cesse d'inspirer sa fièvre. *La Promenade des Amants*, *L'Entrée des Tuileries*, bien qu'évoquant des paysages parisiens, hérissent les verts d'oranges, d'ocres ou de rouges fuligineux ; le silence même crépite. Entre les arbres et les socles, des couples échevelés passent comme des spectres. Les meilleurs dons du peintre s'affirment également dans la *Forêt* aux courts mâts, dans la chambre ensorcelée où songe *Nane* assise, et dans *Megève sous la Neige*.

Le dessin barbelé, la touche nerveuse de Carzou — moins inspiré en Normandie qu'à Venise — s'accommodent assez mal du bonheur ; il n'a que faire des corps ou des visages de tout repos. Sans dire que son art sente le brûlé, on devine qu'il s'ennuierait vite dans la béatitude et que c'est par dérision seulement qu'il a pu parler d'un paradis terrestre.

CLAUDE ROGER-MARX

LES MÉMOIRES DE GUERRE DU GÉNÉRAL DE GAULLE. — Le troisième et dernier tome des *Mémoires* du général de Gaulle, paru récemment sous le titre de *Le Salut* (1944-1946), offre, à notre sens, plus d'intérêt que les deux précédents. La libération du territoire et la participation de notre armée à la victoire finale sont pour une bonne part dans cet intérêt ; mais le caractère d'actualité prolongée des difficultés que le général eut à surmonter et l'ampleur des efforts qu'il eut à fournir y entre pour une part plus grande encore. Qu'on en juge d'après ces quelques traits.

A son retour en France, en août 1944, il découvre un pays épuisé, une nation sans cohésion, des alliés qui ont tendance à agir à leur guise sur son sol sans le moindre égard pour elle. Cette situation, il se refuse à l'accepter. Il veut que la France reprenne son rang et pour cela que son armée s'engage à fond dans la lutte et que son peuple s'unisse dans l'effort. Cette double mission, il la prend à sa charge.

En même temps qu'il va de ville en ville pour sonder les âmes et les revivifier, il harcèle de demandes les alliés ; il réclame le réarmement de nos forces armées et une zone d'occupation en Allemagne. Il ne craint

pas de tenir tête à Churchill et à Eisenhower quand il estime nos intérêts en danger ; il s'oppose à l'évacuation de l'Alsace et donne l'ordre à de Lattre de se maintenir à Strasbourg malgré l'ordre d'évacuation qu'il a reçu ; il le pousse à franchir le Rhin et à prendre Stuttgart, « même si les Américains ne s'y prêtent pas » ; il lui enjoint de participer aux cérémonies officielles de la capitulation de l'Allemagne et assure à Kœnig un siège à la table du Conseil de contrôle interallié.

Mais à l'intérieur ses efforts sont demeurés vains. La désunion persiste : les partis se sont reconstitués et « aucun ne représente l'intérêt général » ; tous n'ont qu'une idée : l'écarter et prendre eux-mêmes et directement tous les pouvoirs. Pour lui, au contraire, « l'Etat doit avoir une tête, un chef en qui la nation puisse voir l'homme en charge de l'essentiel et le garant de ses destinées ». Dès l'été 1945, il se rend compte que « poursuivre la route avec les partis serait accepter à l'avance l'impuissance et les avanies ». La confusion intérieure a d'ailleurs entraîné à l'extérieur une diminution du prestige de la France : au printemps, les Britanniques nous ont contraints à abandonner le Levant ; en juillet, les trois grands se sont réunis à Potsdam pour régler sans nous l'avenir de l'Europe centrale. Il a protesté, mais ni l'Assemblée ni la presse ne l'ont soutenu. Dans ces conditions, il estime qu'il ne peut conserver le pouvoir et, le 20 janvier 1946, il remet sa démission au président de l'Assemblée.

Il se retire dans sa propriété personnelle à Colombey-les-deux-Eglises, en ce coin de terre champenoise d'où il peut deviner derrière l'horizon Domrémy, Crévic, Charmes, foyers de ces autres grandes âmes, Jeanne d'Arc, Lyautey, Barrès, qui ont voulu, elles aussi, la grandeur de la France.

Certains diront que dans son livre il a trop fait sentir qu'il voulait cette grandeur comme si elle fût sienne et qu'il a trop rapporté ses exposés, ses démonstrations, à ses propres actions. Mais n'était-ce pas dans son tempérament de lutteur obstiné et dans sa ligne de conduite de chef ? On ne peut pas contester que son amour de la France et du peuple français fut toujours sa passion. Déjà en 1938, dans les dernières lignes de *La France et son Armée*, ne faisait-il pas l'éloge de ce peuple en des phrases profondément émouvantes rappelant Michelet : « Ah ! grand peuple fait pour l'exemple, l'entreprise, le combat, toujours en vedette de l'Histoire, qu'il soit tyran, victime ou champion... »

Ce souffle de foi d'il y a vingt ans, n'est-il pas encore celui qui anime les pages finales du *Salut* : « Vieille terre... Vieille France, accablée d'Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée de siècle en siècle par le génie du renouveau ! »

Tout Français que préoccupent les graves problèmes de l'heure présente se doit de lire *Le Salut*.

L. KOELTZ

LE CINÉMA. — Les jurés du Prix Delluc se trouvent, à la fin de chaque année, confrontés avec un premier problème. Faut-il donner le prix à un film déjà « sorti », c'est-à-dire vu par le public, ou à un film terminé et non encore distribué dans les salles ?

Pour la première catégorie, les inconvénients sont évidents. Les bons films ont déjà été primés au cours d'un des nombreux festivals. Ou bien, ils ont reçu un accueil favorable du public ou de la critique. Dans tous ces cas, il ne s'agit plus de découverte, mais de consécration. Ainsi le prix Goncourt devient un Grand Prix d'Académie : il vole au secours de la victoire.

Mais découvrir un inédit est presque aussi scabreux. Le public ne s'intéresse guère à priori à un film qu'il ne connaît pas, qu'il ne verra peut-être pas avant quelques mois et il n'a pas les moyens, à son tour, de discuter le choix.

Pour préciser les choses, les trois films importants de l'année 1959 étaient *Orfeu Negro*, *Les Quatre Cents Coups* et *Hiroshima, mon Amour*. Tous trois avaient reçu des récompenses d'importance inégale, mais ils avaient été largement remarqués. D'autre part, on nous a présenté dix films qui viennent d'être achevés. J'en ai vu plusieurs qui ont des mérites.

Robinson et le Triporteur, de Pinotteau, avec Darry Cowl, comporte quelques trouvailles comiques de bonne qualité, mais un peu diffuses dans un scénario qui manque d'étoffe. *Pantallaskas* est tiré d'un très bon roman de René Masson et le scénario a des mérites. Mais le développement vulgarise comme à plaisir les épisodes et les détails. *Le Travail, c'est la Liberté*, issu d'un livre de Mme Mallet-Joris, part d'une donnée amusante et est animé par de bons acteurs comiques tels Raymond Devos et Dufilho, mais il ne trouve pas les rebondissements que l'on souhaiterait. Je n'ai pas pu voir *A bout de Souffle*, qui a beaucoup plu à quelques-uns de mes confrères.

Nous avons fini par nous mettre d'accord sur un film qu'on nous avait montré le jour même, *On n'enterre pas le Dimanche*, d'un jeune auteur de vingt-neuf ans, Michel Drach.

Son cas était sympathique, puisqu'il avait tourné son ouvrage tout seul, avec la somme minime de 24 millions, et strictement dans les conditions de l'artisanat. Cela ne suffirait pas si le film ne nous avait paru fort bon, surtout dans la première partie. Pour moi, je l'ai aimé essentiellement pour deux raisons. Il comporte de nombreux passages de vrai cinéma, avec une expression plastique de la meilleure qualité, et il conte une idylle pure entre un étudiant noir et une jeune Suédoise, ce qui nous change du faisandé de la production courante. La fin est un peu moins bonne parce qu'elle rejoint le roman policier d'où le scénario est tiré et qu'on y trouve quelque convention et quelque artifice. Néanmoins, je crois que nous avons donné sa chance à un homme qui a un

véritable tempérament de cinéma et qui ne déparera pas un palmarès où on trouve les noms de René Clair, de Jean Renoir, de Georges Clouzot, d'André Malraux, de Jean Cocteau, de Bresson et de Tati.

JEAN FAYARD

DEUX BIOLOGISTES AMÉRICAINS PARMI NOUS. — L'automne est la saison des congrès. Alors, beaucoup de biologistes d'outre-Atlantique viennent, comme les hirondelles, se poser sur notre continent. Le congrès passé, les plus célèbres d'entre eux entreprennent un petit tour d'Europe dont les étapes sont les grandes universités ou les principaux centres de recherche. C'est ainsi que nous venons de recevoir, à Paris, la visite du docteur Menkin (de Philadelphie), puis celle du docteur Meyer (de New York).

Le docteur Valy Menkin est devenu célèbre par ses recherches sur la réaction inflammatoire, c'est-à-dire celle qui prend naissance dans nos tissus quand ceux-ci ont été la proie d'une irritation ou d'une infection. Elle évolue en plusieurs temps. D'abord, les vaisseaux se dilatent, du plasma sanguin exsude, des globules quittent le torrent circulatoire pour passer dans les tissus environnants. Chacun de nous connaît ces phénomènes : il suffit de penser à la rougeur (vasodilation) et au gonflement (œdème) du doigt blessé ; le pus résulte de l'accumulation en un point donné des cellules sanguines. Un peu plus tard, s'annonce localement une multiplication des cellules conjonctives. Elle prépare la mise en place des processus de cicatrisation proprement dits.

Les diverses manifestations de la réaction inflammatoire sont connues depuis longtemps. Mais, avant 1935, on ignorait encore quelles étaient leurs causes. Causes chimiques, disaient les uns, causes nerveuses, affirmaient les autres, mais aucun n'apportait d'arguments valables. C'est à Menkin que revient l'immense mérite d'avoir établi ici la primauté des causes chimiques. De 1935 à aujourd'hui, il est parvenu à extraire de tissus irrités (par exemple de liquides de pleurésie ou de péritonite) différentes substances inconnues jusqu'à lui et à montrer que chacune d'elles était, par son action propre, en tout ou partie responsable des réactions locales observées. Au nombre de ces substances, on citera par exemple la *leukotaxine* (responsable de l'œdème et de l'émigration des cellules sanguines), la *nécrosine* (sorte d'enzyme [1] qui liquéfie fibres et cellules), la *pyréxine* (substance responsable de la fièvre qui accompagne généralement les réactions inflammatoires), etc.

1. Ferment soluble.

Beaucoup de discussions se sont greffées, au fil des ans, sur les travaux de Menkin. Si quelques biologistes ont accepté sans réserve leurs conclusions, plus nombreux peut-être sont ceux qui ont élevé des objections. Il ne s'agit donc pas d'une œuvre qui, dans son état actuel, forme un bloc inattaquable. En revanche, ce qu'on ne discute plus, c'est son caractère original. Parce qu'elle a retenu l'attention des spécialistes, désormais, nous progressons rapidement dans la connaissance de la chimie de l'inflammation. Pour cette raison, demain, nous saurons mieux manier les grandes thérapeutiques anti-inflammatoires (du type de la cortisone) ; nous serons mieux à même d'en trouver de nouvelles.

Les réactions inflammatoires se déroulent, pour ainsi dire dans tous les cas, dans la trame conjonctive, sorte de tissu d'emballage qui enveloppe, soutient, protège les cellules nobles, celles de nos organes. A la constitution de cette trame, plusieurs substances concourent ; l'une, connue depuis longtemps, est le collagène ; d'autres, à l'opposé, sont de découverte récente : les mucopolysaccharides. Au sujet de celles-ci, toute une chimie nouvelle, là encore, a pris naissance. Son créateur, qui reste aussi son grand animateur, est le docteur Karl Meyer.

L'œuvre de Meyer est devenue une des plus considérables qui soient. Si nous savons maintenant que, mêlés au collagène dans la trame conjonctive, se trouvent toute une série de corps comme l'acide hyaluronique, les acides chondroïtine-sulfurique A, B et C, l'héparine, l'héparitine-sulfate, etc., c'est d'abord grâce aux travaux de Meyer. De même, c'est par ces travaux que nous avons appris l'existence de ces enzymes puissants que sont les hyaluronidases. Importance de cela ? Capitale. Non seulement parce que nous voyons plus clair dans la constitution intime de notre organisme, mais aussi parce qu'on est sur le point, grâce aux recherches dont nous parlons, de découvrir enfin la cause des rhumatismes, d'affections dégénératives et dystrophiques diverses. De même, il n'apparaît plus impossible que certains aspects du vieillissement de nos tissus puissent être rattachés, un jour, à des altérations, qualitatives ou quantitatives, des mucopolysaccharides que nous portons en nous.

Pendant leur séjour à Paris, le docteur Menkin et le docteur Meyer ont pris, tous deux, la parole dans le grand amphithéâtre de l'Institut Pasteur. Le premier a parlé dans un excellent français. C'est que, Russe d'origine, il a passé toute son enfance dans notre capitale ; il fut élève au Lycée Montaigne. Comme Menkin, Meyer n'est américain que par naturalisation... Lui a vu le jour, au début du siècle, près de Cologne. Mais on peut dire que l'un comme l'autre honorent leur patrie adoptive. Au reste, ils honorent aussi la recherche scientifique. Ils sont, en pathologie et en biochimie, des pionniers de notre temps.

ALBERT DELAUNAY

PARIS ET LE COMMERCE DES ŒUVRES D'ART. — Maurice Rheims, un de nos commissaires-priseurs les plus dynamiques et les plus compétents, vient de publier un gros ouvrage abondamment illustré et d'une documentation tout à fait remarquable : *La Vie étrange des objets*[1]. Tous les amateurs d'art voudront le posséder car il fourmille d'anecdotes et de renseignements sur les temps actuels sur les origines et l'historique de la collection, sur les ventes et le marché des œuvres d'art, sur les expositions et la cote des objets et des tableaux.

A Paris, le commerce des œuvres d'art est déjà florissant au XVIe siècle, et c'est autour du Pont-Neuf que se groupent les échoppes des marchands. Après les princes, les gens de robe et les bourgeois se mettent à collectionner. Des intermédiaires, des courtiers, rapportent d'Amsterdam, de Rome et de Grèce tableaux et antiquités. C'est au XVIIIe siècle qu'apparaissent les grands marchands qui ont une véritable boutique comme Gersaint, Boson et Duvaux. Ce dernier fait, entre 1748 et 1758, un chiffre d'affaires de 1 422 917 francs, soit environ 2 845 millions de francs actuels.

C'est en 1673 qu'a lieu à Paris la première exposition de peinture, et tandis que le Salon réunit chaque année les meilleures œuvres des académiciens, les jeunes peintres exposent le jeudi de la Fête-Dieu place Dauphine. L'exposition ne dure que deux heures, mais la foule s'y presse et c'est là que se font connaître Chardin, Coypel et bien d'autres. Les ventes publiques sont elles-mêmes très courues et il est amusant de lire dans *La Confession publique du Brocanteur*, de Ferré La Mule, que la « revision » que pratiquent quotidiennement certains marchands à l'hôtel Drouot avait déjà lieu au XVIIIe siècle et s'appelait alors le « revidage ». Les compères s'entendaient pour ne pas mettre d'enchères les uns sur les autres, procédaient entre eux à une nouvelle vente et se partageaient la différence entre les deux prix d'adjudication.

On est souvent étonné des prix que font aujourd'hui en vente publique les œuvres d'artistes morts et vivants. Maurice Rheims nous donne les prix que certains artistes touchaient alors pour leurs tableaux et les traduit en francs actuels en se basant sur le salaire du manœuvre, et l'on s'aperçoit que, par comparaison, les prix actuels ne sont pas excessifs. La Tour demande à la Pompadour 48 000 livres pour un portrait, soit 96 millions de francs, tandis que Boucher, pour un autre portrait de cette même Pompadour, n'a touché, en 1758, que 200 livres et une feuillette de vin. Au Salon de 1761, Randon de Boisset achète *L'Accordée* de Greuze 9 000 livres (18 millions). Il la revend 12 000 à Marigny et, à la mort de celui-ci, vingt et un ans plus tard, le Cabinet du Roi l'acquiert pour 16 650 livres.

1. Plon.

Mais les œuvres modernes sont vite démodées. Quatre ans après la mort de Largillière, deux de ses toiles sont adjugées 15 et 19 francs, et en 1772, à la vente Crozat, trois tableaux de Lebrun, mort en 1690, font 100 francs en moyenne alors que cinquante ans plus tôt ils valaient une fortune.

Sous la Révolution, les œuvres d'art sont vendues à vil prix. Un véritable marché aux puces s'établit place du Carrousel, les toiles de Chardin et de Pater y sont vendues pour 10 francs. D'ailleurs, pendant toute la première partie du XIXe, les œuvres du XVIIIe et de différentes écoles antérieures seront vendues à vil prix. Le docteur Lacaze acquiert le *Gilles* de Watteau pour moins d'un louis.

C'est vers la seconde moitié du XIXe siècle que les œuvres des artistes contemporains se mettent à faire de gros prix. Les toiles de Decamps s'arrachent en moyenne à 40 000 francs, alors qu'aujourd'hui elles ne feraient guère que 40 000 francs papier. *Les Communiantes* de Jules Breton sont vendues 235 000 francs. En 1889, *L'Angélus* de Millet fait 553 000 francs, soit 150 millions, alors que de nos jours il n'en ferait pas le vingtième.

Si nous comparons ces prix à ceux des toiles impressionnistes à la même époque et maintenant, nous devons inciter les acheteurs à la prudence. L'objet, qu'il soit peinture ou meuble, est soumis aux fluctuations de la mode. Les prix qu'il atteint ne sont jamais définitifs. Il fut de bon ton d'avoir dans son salon un Meissonnier ou un Roybet comme de nos jours un Picasso ou un Buffet. Mais il faut se méfier des valeurs gonflées par le snobisme. Trop d'amateurs spéculent au lieu d'acheter les œuvres qu'ils aiment.

GEORGES PILLEMENT

LE MASQUE. — Pour la première fois, les masques font l'objet à Paris[1] d'une exposition réunissant près de trois cents spécimens et dont le catalogue présente une ébauche de classification fonctionnelle. Le masque porté sur le visage s'accompagne de ses succédanés : masquettes, accessoires du costume portés en sautoir, sur les doigts, à la main ; masquoïdes ou objets votifs, masques funéraires posés ou cousus sur le cadavre ou la momie ; masques faisant corps avec le costume, casques-masques, masques-boucliers, etc.

Leurs fonctions sont d'une étonnante variété et s'échelonnent du sacré au profane, à travers une gamme de provenances diverses qui leur donnent des aspects multiples. En un saisissant raccourci, on voit ici rapprochés les masques funéraires de l'Egypte (dont le masque en or de Ramsès II, habituellemnt conservé au musée du Louvre), ceux de l'Etrurie, du Pérou, du Mexique, et ceux de l'Antarctique et de l'Afrique

1. A l'annexe du musée Guimet, 19, avenue d'Iéna.

noire. Utilisés pour la guerre, la danse, les rites agraires et saisonniers, la chasse, ils sont aussi la personnification d'un être surnaturel, voire d'un dieu. Font partie de cette catégorie les masques ayant servi à l'initiation — tel celui de la collection André Breton provenant du Nouveau-Mexique et sans lequel un enfant mâle de plus de quatre ans ne pourrait, après sa mort, entrer dans le Kiva — et ceux qui ont appartenu à des confréries de guérisseurs iroquois ou à des sociétés religieuses.

S'ils incarnent souvent le divin, les masques sont aussi un moyen de communication avec le monde surnaturel et un intermédiaire ; ce sont les *inua* de la mouette, du saumon, les hommes-oiseaux ou morses du monde eskimo, les masques des chamanes, ceux qui participent à la fête de l'ours chez les Vogoul (Sibérie occidentale), aussi bien que le célèbre couple du *barong* et de la Veuve en Indonésie. Portés par les prêtres, les grands dignitaires ou les initiés, ils servent autant à communiquer avec le monde surnaturel qu'à protéger leurs porteurs contre les effets parfois redoutables de ce même monde. Il existe toutes sortes de nuances dans leur utilisation, qu'il s'agisse de procurer à la collectivité la protection de l'être surnaturel, de le faire se manifester ou d'introduire l'homme dans la société divine. Il semble qu'on puisse assimiler à cette classe les masques funéraires, dont le but est autant d'assurer au défunt une identité dans l'autre monde que de protéger les vivants contre son retour intempestif sur cette terre. Pour beaucoup d'entre ces masques-truchements, le plus grand secret doit les entourer : leur fabrication est exécutée dans le mystère, on ne murmure leur nom qu'à voix basse, les cérémonies ne se célèbrent que de nuit, à la lueur des torches (Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Irlande, etc.).

Mais si le sacré a une large place dans la série des masques, il en existe qui ne sont doués que d'un caractère profane, depuis certains masques de danses de la Nouvelle-Irlande jusqu'à nos mascarades de Carnaval, en passant par les masques du théâtre antique et du théâtre de *nô* au Japon. Encore serait-il difficile de dire s'il appartiennent réellement à une catégorie profane ou s'ils ne sont pas les témoins d'une « désacralisation » progressive dont les différentes étapes sont perdues pour nous.

Le phénomène du masque pris dans son ensemble est bien un sujet qui devait tenter un musée d'histoire des religions : l'origine du musée Guimet et le désir de ses conservateurs de constituer dans son annexe une section d'iconographie religieuse justifient largement ce choix. Les savants professeurs qui ont conçu l'exposition et lui ont donné son armature appartiennent au Collège de France, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, au C.N.R.S. ; on leur doit en outre un copieux catalogue contenant des études de chacun d'eux sur leur spécialité respective. Quant à la réalisation même de l'exposition et sa présentation, elles sont l'œuvre de Mme Henriette Demoulin-Bernard, assistante au musée Guimet.

JEANNINE AUBOYER

BLOUSONS NOIRS. — Les blousons noirs au cours de cet été, en faisant beaucoup parler d'eux, ont contraint la conscience publique à s'interroger sur les causes et les remèdes de la délinquance juvénile « en bande ».

C'est fort à propos que vient de paraître *Les Gangs d'Adolescents,* livre écrit par le docteur Philippe Parrot et Monique Gueneau [1]. S'inspirant des travaux faits en France et à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, les illustrant de leurs observations personnelles, ils étudient dans ses différents aspects le phénomène de la bande.

Ayant consacré aux bandes de jeunes quelques développements dans un article de cette revue, je me bornerai à consigner ici quelques remarques sur les plus récents exploits des blousons noirs [2]. On comprend aisément que des enfants dont les parents, par nécessité économique, sont obligés de travailler toute la journée en dehors de chez eux, ou qui vivent dans des logements exigus et sordides, soient plus que d'autres exposés à la délinquance en bande. Livrés à eux-mêmes, ils s'agglutinent. La recherche des plaisirs faciles, leur opposition à l'adulte qui personnifie l'autorité, le besoin de s'identifier à un meneur, l'approbation de leur groupe les conduisent au vagabondage larvé. Les difficultés qu'ils ont, en raison de leur instabilité ou de leur indiscipline, à s'adapter à l'école, plus tard au centre d'apprentissage, ne font que précipiter cette évolution. Ils portent en eux un sentiment d'infériorité qu'ils essaient de compenser dans la recherche d'une supériorité de mauvais aloi.

Mais la délinquance en bande est plus difficile à analyser lorsque les adolescents qui la pratiquent appartiennent à des familles bourgeoises. S'ils ne portent pas toujours des blousons noirs, ils n'en commettent pas moins des délits : vols de voitures, trafics clandestins, vols dans les appartements, escroqueries, chantages, actes de vandalisme, attentats sexuels, prostitution larvée, délits de mœurs.

Où est l'explication ? Presque toujours à l'origine dans des démissions d'autorité de la part de parents trop absorbés par leur vie propre ou absolument incapables de faire preuve d'autorité dans la crainte de « complexer » l'enfant.

Celui-ci, pour s'épanouir et devenir un homme, a besoin à la fois de tendresse et de sécurité. S'il n'est ni dirigé ni commandé ni soumis à des impératifs et à des disciplines, il est en désarroi et se trouve vite sur la voie du « désengagement » social. Or, l'adolescent qui se désengage trouve actuellement dans l'image une sollicitation sans cesse répétée à la délinquance et aux conduites asociales. Nombreux les films qui étalent complaisamment la violence, le banditisme, la sexualité brutale, l'oisiveté luxueuse, la morbidité. Ce même adolescent rejette les normes morales

1. Presses Universitaires de France.
2. L'enfance délinquante. *La Revue de Paris,* août 1959.

traditionnelles, sans être capable de se forger lui-même une morale ouverte mais respectueuse de l'homme et de la communauté. Il adhère vite au style de vie que trop d'adultes lui suggèrent. Les phénomènes de contagion sociale ont aussi une importance considérable. Si quelques jeunes forment le noyau d'une bande, ils voient rapidement se joindre à eux d'autres jeunes qui n'ont cependant pas eu à souffrir de carences familiales. L'anonymat des grandes cités favorise encore cette contagion.

Mais il est une autre contagion, celle des modes qui franchissent les frontières. Dans les gangs de jeunes des Etats-Unis, parmi les teddy-boys anglais, les demi-sels allemands, les houligans de Pologne, de Suède et d'ailleurs, nous voyons que fleurit et se cultive le type du mauvais garçon. Il est trop tôt pour donner une analyse rigoureuse de ce phénomène, mais il est certain que la dévaluation de la vie humaine résultant des guerres, la violence qu'exprime sans cesse l'image, un besoin d'évasion hors d'un univers qui tend à s'uniformiser, une certaine impuissance de l'adulte à dominer les problèmes que posent les transformations accélérées du monde jouent leur rôle dans l'aventure.

Ces phénomènes de contagion seront d'autant plus violents que la presse et le cinéma continueront à accorder une large place aux exploits des jeunes délinquants ; les adolescents en danger se persuadent que blousons noirs, tricheurs ou teddy-boys sont pour le monde un extraordinaire centre d'intérêt. Pour se rendre spectaculaires, ils s'engagent dans l'asocialité. L'image est là pour les stimuler et les justifier. Ainsi des financiers sans scrupule du film ou du magazine n'hésitent pas, pour assurer leurs gains, à déclencher la faillite morale des plus fragiles de nos adolescents. Ils irritent dans le même temps cette immense majorité de jeunes qui abordent avec courage leur vie d'homme.

Les causes étant connues, il est facile pour les pouvoirs publics de trouver les remèdes et, soutenus par l'opinion, de les appliquer. Faute d'agir on devrait sous peu de temps ouvrir des camps de travail afin d'y placer les plus asociaux des blousons noirs et des tricheurs.

JEAN CHAZAL

MUSIC-HALL. — Il y a quelque trente ans, j'avais remarqué dans un cabaret de Berlin deux artistes féminines qui faisaient un numéro dansant, chantant et même « disant ». Elles n'étaient pas sœurs et ne faisaient pas semblant de l'être. Je ne me rappelle plus le nom qu'elles avaient sur l'affiche. C'étaient Marlène Dietrich et Kate de Nagy.

Kate, qui était hongroise et venait d'apprendre l'allemand, devint une vedette du film pour disparaître des écrans européens peu de temps après la dernière guerre. Elle enseigne, m'a-t-on dit, l'allemand aux Etats-Unis, tout en cultivant le yoga. Ce qui est une façon fort sage de prendre ses invalides.

Marlène, elle, est toujours là. Avec l'étonnante présence d'une femme, élevée à la dure école du music-hall, et qui revient au music-hall, sûre que le public des variétés prolongera une carrière que le public des salles obscures avait délibérément stoppée. Les feux de la rampe des grands théâtres où l'on donne des « shows » n'accusent pas les traits des vedettes d'avant-guerre et savent leur faire des fronts qui ne se vident jamais. Les projecteurs des studios de cinéma sont autrement virulents, et le public des salles du septième art ne prend pas pour idoles des quinquagénaires. Au contraire, nous l'avons dit bien souvent, les spectateurs des music-halls gardent une admirative tendresse pour les anciennes gloires qui leur paraissent encore bien vivantes.

Mais, si la clientèle des ambassades et des palaces sut remplir de ses visons l'orchestre et la corbeille, par contre les populaires et les jeunes ont boudé quelque peu cette grande dame d'avant 40, dont on leur avait dit qu'elle avait été la créatrice de *L'Ange Bleu*, ce même *Ange Bleu* qui passait la même semaine en *remake* sur les écrans des boulevards avec une starlette de vingt ans. Et cruellement elle était reléguée à l'époque du muet par les fans qui venaient d'acclamer Paul Anka.

Maintenue, soutenue par des refrains dont toute une génération avait gardé l'écho, Marlène s'est refait avec beaucoup de bonheur une seconde carrière. Disons que la discipline toute germanique de Mme Dietrich lui a permis de conserver une ligne, une allure, une souplesse, un abattage qui forcent le respect et déchaînent des applaudissements mérités. Se servant avec un art précis d'une voix qui fut toujours rauque et voilée, elle a su encore gagner bien des cœurs à 2 500 francs le fauteuil, et ce n'est pas là une mince réussite, mais une réussite sanctionnée par un cachet-record de 1 300 000 de nos pauvres francs.

Et ceux qui ne boudent pas contre leur plaisir, ceux qui aiment le travail bien fait, sans effort apparent, n'ont pu réprimer un élan d'admiration lorsqu'elle apparut au milieu de ses danseuses, levant une jambe plus nerveuse, plus impeccable que toutes les autres. Tambour-major, sergent-senior d'un bataillon de girls nées en 1939, il fallait bien reconnaître qu'elle les mettait, ces juniors, dans sa poche.

SERGE VEBER

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Décembre, mois des échéances.

L'une est classique : celle du budget. L'an dernier, tout était allé pour le mieux puisque le budget avait été établi par voie d'ordonnances, le Parlement ne siégeant pas encore normalement à cette époque. Le retour cette fois-ci au processus ancien s'accompagnait de quelques variantes : la distribution des grandes masses budgétaires, entre autres et le délai de discussion plus ramassé allaient donner lieu à quelques frictions entre

les Assemblées et le gouvernement. Mais les difficultés les plus sérieuses sont venues, comme il arrive fréquemment, du secteur où elles étaient le moins attendues. C'est la retraite du combattant qui a fourni l'objet du litige majeur, l'Assemblée Nationale et le Sénat se trouvant d'accord pour exiger le rétablissement de la retraite. Une première fois le gouvernement avait eu gain de cause au Palais-Bourbon en dépit d'une motion de censure, la première du nouveau régime, en faveur de laquelle 109 voix seulement avaient pu se compter alors qu'il en eût fallu 277 au moins pour obtenir la majorité constitutionnelle requise et entraîner la démission automatique du gouvernement. Mais devant le Sénat, une telle procédure est, on le sait, exclue, le gouvernement ne pouvant y engager sa responsabilité. Le budget des anciens combattants étant écarté par les Sénateurs (247 voix contre 0) les navettes devenaient inutiles entre les deux Assemblées. Le gouvernement demanda aussitôt la constitution de la commission paritaire prévue en pareil cas. Sénateurs et députés se retrouvaient d'accord pour réclamer une fois de plus le rétablissement de la retraite. Dans ces conditions, et pour éviter d'avoir à demander derechef un vote ou deux de confiance au Palais-Bourbon, le gouvernement prenait l'engagement de rétablir la retraite en 1961, moyennant quoi il obtenait un vote favorable en seconde lecture (220 voix contre 172). Scrutin qui traduit incontestablement beaucoup de préoccupations électorales. Nombre de députés ont déjà le souci du renouvellement de leur mandat.

Une échéance depuis longtemps attendue : celle de la question scolaire. Plus exactement : la définition des rapports de l'Etat avec l'enseignement privé. On sait qu'à différentes reprises au cours de l'année les défenseurs parlementaires de l'école libre avaient demandé l'institution d'un régime plus efficace et plus stable que celui de la loi Barangé. On sait qu'une commission spéciale avait travaillé tout l'été à cet effet, s'appliquant à définir les conditions d'un retour progressif à la paix scolaire, tâche ardue d'autant plus que pendant ce temps, à travers le pays, les deux partis, soutiens de la laïcité et défenseurs de l'enseignement libre, multipliaient les rassemblements publics. Les mêmes oppositions allaient se manifester au sein du gouvernement dès que celui-ci se saisit du rapport de la Commission où trois solutions étaient suggérées : intégration volontaire à l'enseignement public ; contrat d'association à l'enseignement public ; contrat simple n'entraînant pas incorporation des maîtres de l'enseignement privé au secteur public. On discuta ferme et longuement de part et d'autre, les ministres « laïques » ayant pour souci de préparer l'intégration progressive de l'école privée dans l'enseignement d'Etat, tandis que les ministres défenseurs de la liberté scolaire s'employaient à éviter une ingérence indésirable. Finalement après avoir discuté moins sur des modalités que sur des principes, l'accord se faisait au sein du gouvernement. Restait à obtenir celui du Parlement, au prix d'une session extraordinaire. Mais entre temps, un double concert de protestations, aussi véhémentes de part et d'autre, s'élevait côté enseignement privé et côté

laïque — la preuve semblant ainsi faite que les solutions de la commission scolaire, devenues éléments de base du projet gouvernemental, n'avaient pas pour objectif de léser une partie au profit de l'autre.

Une échéance qui n'était pas attendue si tôt : l'évolution de la Communauté. Moins d'un an après la mise en place de ses organismes, la Communauté change d'aspect. La Mali, fusion du Sénégal et du Soudan, demande à jouir de l'intégralité de son indépendance, sans pour autant, — du moins ses dirigeants l'assurent-ils — quitter la Communauté. Tout cela s'est passé simplement. Le général de Gaulle a donné son accord en personne à Dakar devant l'assemblée du Mali. Les premières réactions en France n'ont eu qu'une ampleur assez relative. Nous avons trouvé dans un communiqué du Comité Exécutif Radical l'expression d'une inquiétude « sur l'évolution rapide et dans des conditions discutables des structures de la Communauté ». Nous avons vu aussi deux députés poser des questions dans le même sens et dans des termes à peine plus soutenus. Tout porte à croire que la Constitution sera modifiée en conséquence, sans éclats. Mais que restera-t-il dans quelques mois de la Communauté ? Madagascar déjà s'apprête à s'aligner sur le Mali. Les autres nouveaux Etats africains ne tarderont guère, semble-t-il, à suivre l'exemple. Dans sa conférence de presse en octobre dernier, le général de Gaulle avait parlé du « grand vent de l'Histoire ». Il eût pu dire : la bourrasque.

Quatrième échéance, qui n'a pas été tout à fait une surprise : la crise Atlantique. A la veille de la réunion des ministres de l'O.T.A.N., l'esclandre s'est produit sous forme de critiques exprimées par le chef d'état-major américain à l'adresse des pays occidentaux rétifs à l'intégration de leurs forces armées respectives. C'était la France qui était plus particulièrement visée. Mais ministres et militaires se sont trouvés bien empêchés de régler la question. On s'en remettait de ce soin au général de Gaulle et au président Eisenhower qui allaient se rencontrer en vue de préparer la grande conférence « au Sommet » du printemps. L'expression « schisme européen » a été employée dans la presse à cette occasion. C'est aller trop loin, sans doute. Aucun des co-contractants occidentaux de l'Alliance atlantique n'a le désir de rien casser. On peut seulement leur reprocher à tous, — et la France doit prendre sa lourde part du grief, — de ne pas comprendre la nécessité de faire aussi une Europe unie.

Cinquième échéance de cette fin d'année, celle que l'on eût tant souhaité voir s'accomplir mais qui tarde : la solution algérienne. Les discussions et le double vote de l'O.N.U., en commission politique et en assemblée générale, où la majorité statutaire des deux tiers n'a pu être acquise, ont donné la mesure de l'influence dont dispose le F.L.N. L'organisation rebelle perd pas à pas sur le terrain diplomatique.

MARCEL GABILLY

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

par Léon BOPP *(Gallimard)*

M. Léon Bopp a passé trois mois aux Etats-Unis, il y a deux ans : il est descendu en Louisiane et en Floride, monté en Nouvelle-Angleterre — avec un petit crochet à Québec et Montréal ; il a séjourné à New York surtout. Voyage d'agrément dont le seul objet précis était de passer quelques semaines en compagnie d'un fils établi là-bas. Et notre voyageur de découvrir l'Amérique comme La Fontaine jadis découvrait le Limousin. Ses impressions sont celles d'un Européen courtois et cultivé, d'un sage qui tout en étant très conscient du « tragique américain de la machine et de l'argent », s'arrête cependant plus volontiers à ce qui attire sa propre sympathie : à Wall Street, après tout, il y a aussi des oiseaux. D'où un journal, d'une innocence tantôt vraie, tantôt feinte, où sont décrits les spectacles quotidiens, vus par un flâneur, et reproduits les propos familiers d'un ancien immigrant, d'un richard, d'un mendiant, d'une vieille dame dans un parc, d'un marchand de caniches. Ces « Impressions d'Amérique », fraîches comme les toiles d'un douanier Rousseau, pourraient avoir pour titre : « Le Piéton de New York ».

P. F.

QUAND STENDHAL RELISAIT LES PROMENADES DANS ROME

par Yves du PARC *(Grand Chêne)*

On connaît le zèle fervent des stendhaliens pour ne rien laisser perdre de ce qui est tombé de la plume de leur maître. Or, cette plume capricieuse utilisait n'importe quel papier pour noter l'impression, le document, l'idée, le fruit de l'instant. Singulièrement, elle utilisait les marges des livres, et spécialement de ceux de l'auteur lui-même. Yves Duparc s'est avisé que les héritiers du chancelier du consulat de Civita-Vecchia devaient bien avoir quelques précieux manuscrits. Il a retrouvé ces Caftanzoglou à Athènes et reçu d'eux un volume des *Promenades dans Rome*, dont 81 pages portent des annotations de la main de Stendhal — souvenirs, notes journalières ou corrections du texte imprimé. Ces miettes sont d'inégal intérêt, mais les savants commentaires qui les accompagnent font de ce volume une contribution précieuse aux études stendhaliennes, spécialement pour le séjour italien d'après 1831.

P.-H. SIMON

LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS

par Bernard GAVOTY *(Gallimard)*

Bernard Gavoty est certain d'avoir écrit un livre léger parce qu'il fait rire. Mais il sait, j'en suis sûre, que peu d'anecdotes et de souvenirs personnels font autant réfléchir. Consacrant ce livre à son métier de critique musical, Gavoty nous fait pénétrer dans les coulisses et découvre au public « les heurs et malheurs, les risques, les drames que le métier entraîne, les divertissements qu'il offre, l'expérience humaine qu'il procure ». Tout cela, avec ce ton si personnel, cette ironie assez bienveillante, ce style primesautier et imagé qui est le sien et dont la « mousse » ne fait pas oublier que le « cru » est bon.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

NOTES INTER-ARTICLES

La France et sa jeunesse, par Henri Perruchot, p. 24. — *Le Sacramentaire de Gellone et la figure humaine dans les manuscrits francs du* VIII*e siècle. De l'Enluminure à l'Illustration*, par Bernard Teyssèdre, p. 49. — *Au Soleil de Mai*, par H.-E. Bates, p. 63. — *Volney en Orient*, p. 82. — *Bonnes vacances, M. Howard*, par Nevil Shute, p. 124. — *De Karl Marx à Mao Tsé-Tung*, par Henry Chambre, p. 136. — *Un héros révolté, Claude Barrès*, par Pierre Lyautey, p. 145. — *La Terre et les miraculées*, par Marcello Fabri, p. 163. — *Mon Univers*, p. 163.

CHAIX-PARIS. — 3319-J 88-12-59.

prix de faveur de souscription

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

en 10 volumes (21x27 cm)

paraît actuellement par fascicules bimensuels

Tous les mots de la langue française, toutes les connaissances du passé et du présent.

Ce dictionnaire monumental, d'une conception absolument nouvelle, est indispensable à l'homme moderne soucieux de comprendre les événements, les idées et les techniques qui transforment si rapidement son existence.

RENSEIGNEMENTS CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VIENT DE PARAÎTRE

ÉMILE HENRIOT

de l'Académie française

COURRIER LITTÉRAIRE

XVIIe SIÈCLE

Nouvelle Édition augmentée

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur vingt-quatre ou trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

Sté FRANÇAISE DES GRANDS VINS — PHOSPHATES ET CHEMIN DE FER DE GAFSA — APERÇUS SUR LA PROSPECTION PÉTROLIÈRE AU SAHARA — OMNIUM NORD-AFRICAIN — Sté de l'OUENZA — AFRICAINE DE MINES ET TRANSPORTS — DJEBEL DJERISSA — MOKTA EL HADID — RHODIACETA — SOPARA — Sté GÉNÉRALE DE LA VISCOSE — FABRIQUE DE SOIE ARTIFICIELLE DE TUBIZE

ABONNEMENTS : **6 mois : 8.750 fr. ou 87,50 F.N.**

Spécimen et documentation gratuits sur demande

à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS

VIENT DE PARAITRE

SIMENON

LA VIEILLE

PRESSES DE LA CITÉ

le roman le plus étonnant de SIMENON

JACQUES GERNET

LA VIE QUOTIDIENNE EN CHINE

A LA VEILLE DE L'INVASION MONGOLE

1250-1276

De la crise du logement aux bibliothèques municipales, et à un code de la route précis, voici l'étonnante existence des Chinois au XIIIe Siècle.

HACHETTE

MIGUEL DE UNAMUNO

LA VIE DE
DON
QUICHOTTE
et de
SANCHO PANÇA

d'après
MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA
Traduction et avant-propos de Jean BABELON

LE CHEF-D'ŒUVRE DU GRAND
ÉCRIVAIN ESPAGNOL

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

TOUT MAUPASSANT
romancier

en un beau volume
sur papier bible

déjà paru : TOUT
MAUPASSANT
Nouvelliste (2 vol.)

texte établi
par
A.-M.
SCHMIDT

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

QUELQUES ROMANS RÉCENTS aux

CLAUDE MAURIAC
LE DINER EN VILLE
7,80 NF

PRIX MÉDICIS
« C'est une très belle réussite. »
NATHALIE SARRAUTE.
Les Nouvelles Littéraires.

GEORGES CONCHON
LA CORRIDA DE LA VICTOIRE
7,50 NF

DEUX VOIX AU FÉMINA
« S'il y avait un second Prix Goncourt, je le lui aurais vu attribuer avec plaisir. »
ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.
Le Figaro.

MARCEL BRION
LA VILLE DE SABLE
7,20 NF

« Marcel Brion, grand voyageur, esprit universel et cosmopolite, est une des figures les plus singulières, peut-être les moins connues et les plus dignes de l'être davantage, de la littérature actuelle. »
ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.
Le Figaro

JEAN CASSOU
LE TEMPS D'AIMER
5,70 NF

« Jean Cassou brode à merveille et sa prose est délicieuse. »
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie Française.
Le Monde.

ROLAND GAUCHER
LA TÊTE SOUS LE BRAS
8,70 NF

« La fin et les moyens; un drame qui, demain, peut être le nôtre. »

SERGE GROUSSARD
LE PRÊTRE DANS LA NUIT
6 NF

Le « Père Pigalle ».

ANDRÉ KEDROS
LE DERNIER VOYAGE DU " PORT-POLIS "
6,75 NF

« Un hymne à la mer. »
JEAN CAU.
L'Express.

CHARLES LE QUINTREC
LES CHEMINS DE KERGRIST
5,25 NF

PRIX RÉGENCE
« Un ton particulier et qui retient. »
JEAN BLANZAT.
Le Figaro Littéraire.

MICHEL RAGON
LES AMÉRICAINS
7,50 NF

« Une particulière réussite. »
CLARA MALRAUX.
L'Express.

MICHÈLE SAVARY
RACE DE LA RIGUEUR
7,80 NF

Une parachutiste face à la peur.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

mystiques, combattants,
commerçants, politiques et bâtisseurs

LES
CROISÉS
un seul nom pour cent visages

par Régine PERNOUD

hachette

LES ANNALES

Sommaire de Janvier 1960

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET
de l'Académie Française
Le centenaire de la Croix-Rouge

MARCEL ACHARD
de l'Académie Française
Le métier d'auteur dramatique

RENÉ FLORIOT
Avocat à la Cour
Les tribunaux pittoresques II

RENÉ LALOU
Mémoires et souvenirs

JEAN FOLLAIN
Poèmes

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Au sommaire
du N° de novembre-décembre 1959

L'Allemagne entre le Marché Commun et la Zone de libre échange	A. FRISCH
Dix années de syndicat unique	A. SCHROEDER
Le bilan de la Confédération du Patronat	F. BERG
Réforme du parti chrétien-démocrate ?	M. LILL
Veillée d'armes au parti socialiste	W. KREITERLING
Face à face aux Indes : Allemands et Russes	P. SCHMID
L'Allemagne et l'Afrique	
Y a-t-il une affaire Schlamm ?	F. COURTET ET M. LILL
Musicien syndiqué du IIIe Reich	Ch. BILLY

Jugements sur la France
et les chroniques habituelles

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 F.N
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13.50 »

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
TEL. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

3 beaux livres d'étrennes

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

HISTOIRE DES ETATS-UNIS

Une lecture plus actuelle que jamais

JOSEPH CALMETTE
de l'Institut

LES GRANDS DUCS DE BOURGOGNE

Ces superbes seigneurs hors de pair dans la chrétienté

AMBROISE VOLLARD

SOUVENIRS D'UN MARCHAND DE TABLEAUX

La savoureuse petite histoire de l'art contemporain

3 nouvelles éditions abondamment illustrées

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Vient de paraître :

MARIE NOËL

Notes intimes

Le Journal de MARIE NOËL attendu par tous les lecteurs de son Œuvre poétique

1 vol. 1.080 Fr./FN. 10,80

ÉDITION RELIÉE

Tirage limité à 3.300 ex. sur alfa cellunaf, relié toile, gardes et reliure de Michel Kieffer, sous couvre-livre transparent

2.100 Fr./FN. 21